12

COURS ÉLÉMENTAIRE

D'HISTOIRE UNIVERSELLE.

VI.

VA1
1523698

(2

COURS ÉLÉMENTAIRE
D'HISTOIRE UNIVERSELLE,

RÉDIGÉ SUR UN NOUVEAU PLAN,

OU

LETTRES DE Mme D'IVRY A SA FILLE,

PAR Mlle M. DE B******.

DÉDIÉ A S. A. I. ET R. MADAME MÈRE.

HISTOIRE MODERNE.

TOME SECOND.

PARIS,

J. G. DENTU, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

RUE DU PONT-DE-LODI, n° 3, PRÈS LE PONT-NEUF.

1809.

COURS

ÉLÉMENTAIRE

D'HISTOIRE UNIVERSELLE.

LETTRE XII.

Règnes du jeune Gordien, de Philippe, de Décius, de Gallus et de Valérien. —Evénemens qui suivirent la captivité de cet empereur. — Anarchie dans l'empire pendant toute la durée du règne de Gallien.

Nous allons aujourd'hui, ma chère Aline, parcourir le règne du jeune Gordien, troisième du nom, et voir comment les assassins de ses collègues se firent un rempart contre la fureur du peuple de son attachement pour le sang des Gordiens.

Pendant que les prétoriens, souillés du meurtre de leurs empereurs, se hâtaient de se réfugier dans leur camp, les troupes du Rhin, les fidèles Germains, accouraient sur la place. Instruits de la

mort de Pupien et de Balbin, ils jugèrent qu'ils tenteraient inutilement de les venger, et regagnèrent leurs quartiers. La ville resta paisible : la proclamation du jeune Gordien appaisa tous les murmures, les prétoriens ayant publié, pour excuser leur crime, qu'ils ne l'avaient commis que pour assurer l'empire à ce jeune prince, que le peuple lui-même avait demandé pour souverain. La populace reçut cette espèce d'excuse, et le sénat se tint tranquille. Personne ne parut songer à venger la mort des empereurs ; et le jeune Gordien, âgé d'un peu plus de treize ans, demeura seul en possession de l'empire.

Ce prince était d'une figure aimable, d'un caractère doux et enjoué ; il fut universellement chéri. Le sénat l'appelait son fils, le peuple son favori, les soldats leur enfant. Il faisait les délices du peuple, et fut le lien sacré, le gage de l'union qui se rétablit entre les prétoriens et les citoyens. Tous adoraient ce jeune empereur ; et il paraît qu'il méritait de l'être. Aux qualités nécessaires pour former un excellent prince, il joignait le goût des arts et des sciences ; il montrait un grand amour pour l'étude ; il aspirait à se rendre habile en toute

chose, « afin, disait-il, qu'on ne pût le « tromper, ni lui en imposer ». Mais malgré ces excellentes dispositions, n'ayant pas le bonheur d'avoir une Maméa pour mère, et manquant d'expérience, il tomba, au commencement de son règne, entre les mains d'un nommé Maurus et de quelques affranchis rusés et corrompus qui abusèrent de sa jeunesse. Ce fut par la négligence de sa mère qu'il fut livré à ces vils courtisans, qui travaillèrent de concert à s'emparer de son esprit, pour pouvoir, sous son nom, vendre les emplois, et s'enrichir aux dépens du trésor public. Ce désordre dura jusqu'à son mariage avec Furia-Sabina-Tranquillina, qu'il épousa dans sa dix-septième année. Elle était fille de Misithée, personnage célèbre par son savoir et son éloquence, mais plus encore par sa sagesse et son amour pour la justice. Son gendre ayant reconnu en lui toutes les qualités et les vertus propres à former le grand homme d'état, le nomma préfet du prétoire, et lui donna toute sa confiance. Ce sage ministre lui ouvrit les yeux sur les abus qu'on avait commis sous son nom; et dès-lors on vit changer toute la forme de l'administration. Gordien se laissa conduire par les

sages conseils de son beau-père ; et ne craignant point d'avouer qu'il lui devait tout le bien qu'il faisait, il voulut que le sénat lui donnât le titre de *père des princes* et de *tuteur de la république*. Sous cette tutelle, Gordien gouverna à la satisfaction générale et fit le bonheur de l'empire.

Parmi les événemens des premières années de son règne, on remarque un tremblement de terre qui abîma plusieurs villes avec leurs habitans; et vers le même temps, Aurélien, qui dans la suite fut empereur, et qui était alors tribun d'une légion, remporta une victoire sur les Francs, connus depuis sous le nom de *Français*. C'est la première fois que l'histoire fait mention de ces peuples, jusqu'alors confondus sous le nom général de *Germains*.

Gordien jouissait, avec l'applaudissement des Romains, du fruit de ses soins et de ceux de son beau-père, lorsqu'il se vit obligé de passer en Orient pour faire la guerre aux Perses. Les progrès des armes de Sapor, encore plus ambitieux que son père Artaxercès, devenaient inquiétans : après avoir emporté les villes de Carrhes et de Nisibe, il menaçait Antioche; et le siége de cette

place importante portant l'épouvante dans l'Italie, Gordien résolut d'aller en personne attaquer ce redoutable ennemi. Il partit accompagné de Misithée, prit son chemin par la Thrace, où il défit les Sarmates et les Goths, qui avaient pris les armes contre lui, passa dans l'Asie, et vainquit les Perses en plusieurs combats. Il reprit les villes qu'ils avaient enlevées, força leur roi de repasser l'Euphrate, et le poursuivit jusqu'à la ville de Ctésiphon sa capitale. Gordien, en s'empressant de faire part au sénat de ses heureux succès, ne manqua pas d'en attribuer la principale gloire à la prudence et à la valeur de son beau-père. Le sénat rendit un décret solennel pour leur accorder à tous deux les honneurs du triomphe, avec des distinctions particulières. Mais Misithée n'en jouit pas ; il mourut avant de quitter l'Orient, et ce fut un grand malheur pour Gordien. Un certain Julius-Philippus, l'un des généraux de l'armée, qu'on soupçonne d'avoir hâté la fin de Misithée, en lui faisant donner des remèdes contraires à la maladie dont il était attaqué, aspirant à la place de préfet du prétoire, parvint à obtenir le commandement en chef de l'armée. Cet ambitieux porta alors ses

vues jusqu'à l'empire, et s'appliqua sourdement à décrier la conduite du jeune empereur. Ce prince estimait la bravoure de cet officier, et ne se défiait pas de sa fidélité; il se laissa volontiers guider par ses avis, et termina, de concert avec lui, la guerre contre les Perses. Le perfide conseiller abusa de la confiance de Gordien pour l'engager dans plusieurs fautes qu'il sut rejeter sur lui. Il fit faire à l'armée des marches et des contre-marches; et comme l'empereur se disposait à revenir à Rome recueillir le prix de ses victoires, Philippe, suivant toujours son dessein, engagea l'armée dans un pays où elle manquait de tout; les soldats se soulevèrent; et les principaux officiers, gagnés d'avance par Philippe, profitèrent de ce moment de disette pour insinuer qu'il fallait donner un collègue à Gordien, et lui associer Philippe pour diriger son inexpérience. L'armée demanda à grands cris cette association, et il fallut que Gordien la souffrît. On peut penser que ce fut avec douleur qu'il se vit obligé de partager sa puissance; et l'insolente conduite de son nouveau collègue l'irrita tellement, qu'il entreprit bientôt de le faire déposer; mais son parti se trouva le plus faible. Selon quel-

ques auteurs, Gordien fut lui-même déposé : selon d'autres, l'armée conserva pour lui un reste d'affection qui porta ombrage au nouvel empereur ; et pour se délivrer de sa concurrence, il le fit tuer sur les confins de la Perse.

Gordien n'avait guère que vingt ans ; il périt victime de la perfidie de Philippe dans la septième année de son règne, l'an 244.

Philippe était arabe, et d'une basse naissance. On a dit que son père était chef de voleurs, c'est-à-dire, d'une de ces hordes qui parcourent l'Arabie, et ne se font nul scrupule de s'emparer du bien des voyageurs. Quelques auteurs prétendent que Philippe était chrétien, et qu'il se soumit à la pénitence publique en réparation de la mort de Gordien ; mais il commença par braver les lois les plus sacrées du christianisme et de l'humanité. Ses talens pour la guerre l'avaient insensiblement tiré de l'obscurité. Elevé aux premiers grades de la milice, aux postes importans de l'armée, vous avez vu comment il forma et exécuta l'odieux projet de se défaire de Gordien. Lorsqu'il fut seul en possession de l'empire, il s'associa son fils, avec le titre de césar. Ce jeune prince, qui n'avait encore que

7 ans, fut surnommé *Agelaste*, parce qu'il était si triste et si mélancolique, que, même dans sa plus tendre enfance, on ne le vit jamais rire.

Un des premiers actes d'autorité de Philippe, fut de conclure un traité honteux avec Sapor. Il ne devait plus rien craindre de ce monarque, puisqu'il avait été réduit à s'enfuir dans ses états. Mais comme le nouvel empereur était impatient de se montrer à Rome, et qu'il voulait y revenir avec son armée, il jugea prudent de s'assurer que les Perses ne feraient point de nouvelles excursions après son départ. En conséquence, pour les lier et se les attacher par un traité qui leur fût avantageux, il leur céda la Mésopotamie et l'Arménie. Sacrifiant ainsi les intérêts de l'empire à l'avantage de sa propre sûreté, il revint avec toute son armée. En passant par l'Arabie, il fonda ou rebâtit une ville qu'il fit appeler de son nom Philippopolis.

C'est à peu près l'événement le plus mémorable de son règne. Il s'attacha cependant, en arrivant à Rome, à gagner par la douceur et par des manières polies, les principaux du sénat. Il s'était assuré de l'affection des soldats par ses libéralités; et pour mieux s'affermir sur

le trône, il donna les principaux emplois militaires à ses plus proches parens.

Ces précautions, et les actes de bonté par lesquels il commença son gouvernement, n'empêchèrent pas qu'il n'éclatât des révoltes dans plusieurs provinces de l'empire. L'une des plus considérables fut dans l'Orient, où Priscus, frère de Philippe, causa un soulèvement presque général par les impôts dont il accablait les peuples, et par la rigueur excessive avec laquelle il les exigeait. Un nommé Jopatien, qui se disait parent d'Alexandre-Sévère, fut proclamé empereur. D'un autre côté, les troupes de la Mœsie et de la Pannonie se révoltèrent contre Séverien, beau-père de Philippe; et elles se choisirent pour empereur un simple centurion. Etonné de ces révoltes, Philippe pria le sénat d'y remédier, ou de le dépouiller de l'empire, s'il ne le jugeait pas capable de le gouverner. Tout le monde gardait le silence, lorsque Décius, l'un des plus distingués des sénateurs, prit la parole, et l'assura qu'il ne devait rien craindre de Marinus, ni de Jopatien, parce qu'ils étaient incapables de soutenir le poids de l'empire. La manière dont Décius s'exprimait sur ces usurpateurs, détermina Philippe à le

choisir pour commandant des troupes qu'il voulait envoyer dans la Mœsie et la Pannonie. Après quelques refus, Décius accepta cet emploi comme malgré lui, partit en déligence, défit les rebelles. Mais comme les auteurs de la révolte savaient qu'il portait les ordres les plus exprès de les punir sévèrement, ils n'imaginèrent pas de plus sûr moyen d'échapper à la punition, que d'élever Décius lui-même à l'empire. Il résista long-temps à la volonté des soldats; ils en vinrent jusqu'à tirer l'épée contre lui, pour le contraindre de recevoir le titre d'empereur. On dit même qu'il écrivit à Philippe pour lui protester que, dès qu'il serait de retour à Rome, il quitterait les marques de la dignité impériale. Cette protestation ne rassura point Philippe; il partit avec son armée pour aller combattre ce nouveau concurrent. Il fut défait dans la bataille qui se donna près de Véronne, et tué à la tête de ses troupes. Aussitôt qu'on apprit sa mort à Rome, les soldats prétoriens égorgèrent son fils dans leur camp. Philippe était dans la sixième année de son règne. Il s'était distingué dans une guerre contre quelques peuples de la Scandinavie, qu'il défit dans deux batailles, et

réduisit à demander la paix. Après cette victoire, Philippe revint à Rome faire célébrer les jeux séculaires, qu'on solennisa avec d'autant plus de magnificence, que c'était l'an mille de la fondation de Rome, l'an 248 de Jésus-Christ.

Ce fut l'année d'après qu'il succomba en combattant contre Décius. La religion chrétienne avait pris un grand accroissement sous son règne, et fut au contraire très-persécutée sous son successeur.

Il était assez naturel que Décius regardât comme des sujets peu sûrs les chrétiens que Philippe avait protégés, et qui devaient le regretter : aussi remarque-t-on que la persécution de Décius fut l'une des plus cruelles que la religion éprouvât. Par suite de son excessive cruauté envers les chrétiens, cet empereur a été très-décrié par les écrivains ecclésiastiques. Les païens, au contraire, l'ont comblé d'éloges, et lui donnent toutes les vertus civiles et militaires. Ils lui accordent les talens qui font les grands capitaines, et toutes les qualités propres au gouvernement, le savoir, l'éloquence, un esprit de justice et de douceur, joint à la fermeté nécessaire pour se faire obéir et respecter. Le sénat lui donna le

surnom de *Trajan*, et l'honora, comme l'ancien Trajan, du titre de *très-bon prince*. Il était né à Bubalie, dans la Pannonie, d'une famille noble, très-ancienne et très-considérée. Il avait quarante-sept ans lorsqu'il fut proclamé empereur; et son élection eut l'approbation du peuple et du sénat.

Décius avait deux fils de sa première femme; il commença par déclarer l'aîné césar, et prince de la jeunesse; et il ne tarda pas à l'envoyer contre les Goths. La nécessité où l'empereur se trouvait de se porter en diverses provinces de l'empire, pour s'opposer aux invasions des barbares, lui fit prendre la résolution de rétablir, pour la réformation des mœurs, la dignité de censeur, dont les empereurs s'étaient attribué les fonctions et l'autorité depuis le changement de la république en monarchie, ou plutôt en empire. Il laissa au sénat le choix du sujet; et toutes les voix se réunirent en faveur de Valérien, que son âge et son mérite rendaient également recommandable, et qui depuis fut empereur.

Décius marcha contre les Perses, les vainquit, remit le calme dans l'Orient, et bientôt après passa dans l'Illyrie pour réprimer les courses des Goths qui,

ayant passé le Danube, ravageaient les frontières de la Thrace. Avant de partir, il déclara césar son second fils, et mena l'aîné avec lui. Déjà le jeune Décius, envoyé contre les Goths, s'était distingué. Il avait d'abord battu ces peuples; mais ayant ensuite essuyé un échec, son père partit avec lui pour le venger. Les Goths combattirent en désespérés; et, poursuivis sans relâche, ils étaient près d'être entièrement défaits, lorsque le jeune Décius, qui se signala dans cette occasion, s'étant imprudemment avancé, fut tué d'un coup de flèche. Son père le vit tomber de son cheval, tomber mort à à la vue de l'armée sans paraître troublé. Il s'écria que le salut de l'empire n'était pas attaché à la vie d'un seul homme, et continua le combat avec le même sang-froid; mais s'étant engagé lui-même trop avant, il fut enveloppé par les barbares, et renversé mort sur le champ de bataille.

On a soupçonné Trébonius-Gallus, un des principaux officiers, qui aspirait à l'empire, de s'être entendu secrètement avec les Goths, et d'avoir conseillé à Décius une position désavantageuse dont ils avertit les ennemis. Si ce fait est vrai, sa défaite, sa mort et celle de son fils et

de tous ceux qui l'accompagnaient, furent le fruit d'une indigne trahison.

Décius avait régné un peu plus de deux ans. Il fut universellement regretté de ses sujets, à l'exception des chrétiens, qui se flattèrent que sa mort mettrait fin à l'horrible persécution qu'ils souffraient.

Gallus déguisa avec art la trahison dont on l'accusa; il affecta de se montrer si sensible à la perte de Décius, que l'armée le proclama empereur, en récompense de la part qu'il parut prendre au désastre qu'il avait seul causé. Gallus s'associa son fils Volusianus; et pour mieux cacher sa perfidie, et en même temps pour se rendre agréable au sénat, il adopta Hostilianus, le second fils de Décius, qui était resté à Rome, et lui donna le titre d'*auguste*, avec la puissance tribunitienne.

Gallus était africain; il avait toujours fait la guerre : cependant, au lieu de venger l'affront que les Romains avaient reçu des Goths, il se hâta de conclure avec eux une paix honteuse. Non-seulement il leur laissa la liberté de s'en retourner chez eux avec leur butin et leurs prisonniers, mais il s'engagea encore à leur payer un tribut annuel. Après ce bel exploit, Gallus revint jouir des dé-

lices de Rome; et pour appaiser les murmures qu'excitait sa conduite peu honorable pour l'empire, il maria son fils avec la fille de Décius, et s'attacha à se concilier l'affection du peuple par son affabilité. Mais la peste qui désola une partie de l'empire, et les invasions des peuples du Nord, parmi lesquels on cite, pour la première fois, les Bourguignons, en même temps que la guerre qu'il fallut soutenir contre les Perses, commandés par le fameux Sapor, apportèrent beaucoup de troubles sous son règne.

Hostilianus, le seul restant des fils de Décius, mourut de la peste, ou, selon d'autres, fut empoisonné par les ordres de Gallus, qui craignait que les peuples attachés à la mémoire de son père ne lui devinssent trop favorables. Cette précaution, d'une prudence cruelle, n'empêcha pas les révoltes. L'indolence de Gallus en fit naître plusieurs; mais la plus redoutable fut celle d'Emilien, qui se fit proclamer empereur par les troupes de Pannonie, qu'il avait menées contre les Scythes. Sa conduite, pleine de valeur et de prudence, charma tellement les soldats, qui méprisaient Gallus, qu'ils le choisirent pour leur souverain. Vainement l'empereur fit déclarer Emilien

ennemi de la patrie, et marcha lui-même contre lui avec une partie des légions des Gaules et de la Germanie. Emilien vint à sa rencontre ; et l'armée de Gallus s'apercevant que son rival lui était bien supérieur en force, prit le parti de massacrer Gallus et son fils, et de se ranger sous les étendards d'Emilien.

Le règne de Gallus ne fut que de dix-huit mois : celui d'Emilien fut encore plus court. Reconnu par le sénat en possession de tous les titres attachés à la dignité impériale, ce nouvel empereur s'était engagé à délivrer l'empire des barbares, à dompter les Perses, à mériter enfin le titre de libérateur, et à laisser au sénat la souveraine puissance. Il n'eut pas le temps d'accomplir ses promesses. Le peu de grandeur et d'élevation qu'il montrait, le fit juger, par ses propres soldats, indigne de gouverner. Valérien, que Décius avait fait censeur; Valérien, que les sénateurs avaient élu tout d'une voix, en s'écriant: « Que celui « qui n'a aucune faute à se reprocher, « censure celle des autres » ; ce Valérien, si généralement estimé, avait été chargé d'amener des troupes au secours de Gallus ; lorsqu'à leur arrivée en Italie elles apprirent sa mort, elles ne vou-

lurent pas se soumettre à son successeur, et proclamèrent Valérien. Les soldats d'Emilien, déjà très-mécontens de sa basse déférence pour le sénat, apprenant qu'ils allaient être attaqués par l'armée de Valérien, prévinrent l'attaque en tuant Emilien. Il fut massacré près de Spolette, après un règne de trois ou quatre mois.

Je vous ai déjà fait connaître, ma chère Aline, une partie des grandes qualités de Valérien ; il fut l'un de ces hommes qu'on peut peindre d'un seul trait; et la justice qu'on lui rendait généralement, le fit regarder comme le seul qui pût dignement gouverner l'empire.

Il était d'une naissance illustre; et dans tous les emplois qu'il avait exercés, on avait admiré son savoir, sa prudence, sa modestie, son désintéressement, et surtout l'innocence de ses mœurs, qui porta le sénat à lui déférer unanimement la charge de censeur. Lorqu'il eut été proclamé empereur par l'armée, le sénat s'empressa d'applaudir à un si digne choix, et créa césar son fils Gallien, l'an 254. Mais bientôt on s'aperçut que Valérien avait toutes les vertus propres à bien remplir les secondes places, qu'il

les possédait au suprême degré, mais qu'il manquait d'activité, et n'avait point la vigueur d'esprit nécessaire pour gouverner en chef. Sa stupide lenteur dans les affaires lui fit donner le surnom de *Colobius*. Pour excuser cette lenteur qu'on lui reprocha si amèrement, il suffit de savoir qu'il était âgé de soixante-dix ans, et devait nécessairement ne plus avoir le même feu, la même ardeur pour le travail et pour les opérations militaires, qu'il aurait pu montrer dans la jeunesse ou dans la maturité de son âge.

Il vint d'ailleurs dans des temps malheureux : l'empire était en proie, d'un côté, aux invasions des Perses, de l'autre, aux ravages des différentes nations du Nord et de la Germanie. L'histoire n'a rien reproché à Valérien sur ce qui concerne l'administration des affaires civiles, et n'a pu lui refuser des éloges sur son attention et son discernement dans le choix des généraux qu'il chargea de la conduite des armées. Aurélien, Posthume, Probus, Claude, Macrien, Ingénuus, et Gallien, fils de l'empereur de ce nom, sont au nombre de ceux qu'il choisit.

Valérien donna à son fils le soin de

veiller sur les courses des Germains, déjà connus sous le nom de *Francs;* il le chargea de leur fermer l'entrée des Gaules où, depuis peu, ils avaient fait de grands ravages. Gallien fut assisté dans cette guerre de Posthume, gouverneur des Gaules; Aurélien fut envoyé contre les Goths et d'autres barbares qui s'étaient jetés dans la Thrace et dans l'Illyrie, et Probus contre les Sarmates et les Quades.

Valérien prit pour lui la tâche la plus difficile, celle de faire tête aux Perses. Sapor s'était emparé de l'Arménie; il en avait chassé le roi Tiridate, et y avait établi Artavasde. De là il était entré dans la Mésopotamie, avait pénétré dans la Syrie, s'était emparé d'Antioche, et avait brûlé et saccagé cette capitale de tout l'Orient. Valérien marcha contre lui avec une armée formidable; et Macrien, en qui il avait une grande confiance, commandait sous lui.

La guerre dura long-temps et se soutint avec des succès divers. On rend à Valérien la justice de dire qu'il fit preuve de courage et de capacité, mais il fut malheureux; il éprouva le revers le plus cruel, le plus grand des malheurs qu'un souverain puisse essuyer!

Il fut vaincu dans une bataille, l'an 260, et fait prisonnier par Sapor, qui lui fit souffrir les plus sanglans outrages. Quelques auteurs disent que le roi de Perse ne se rendit maître de Valérien que par trahison, et que la défaite des Romains fut occasionée par l'imprudence de Macrien, qui avait engagé l'armée dans des lieux où les ennemis l'enveloppèrent de tous côtés. Dans cette extrémité, après avoir perdu beaucoup de monde, Valérien ne vit d'autre moyen de sauver le reste de son armée, que d'acheter la paix à prix d'argent. Sapor, enorgueilli de sa victoire, exigea qu'il vînt en personne traiter avec lui. Ce prince y consentit, et se rendit au lieu indiqué pour la conférence avec peu de suite. Sapor abusa de sa confiance, le fit envelopper, arrêter, et l'emmena en captivité.

Que ce soit ainsi que Valérien ait été fait prisonnier, ou qu'il eût été seulement vaincu, et forcé de rendre les armes dans une bataille, du moins est-il constant, au rapport de tous les historiens, que Sapor le traita indignement. Sans respect pour la dignité impériale, il traita Valérien comme le plus vil des esclaves; il le promenait partout chargé de chaînes, revêtu des ornemens im-

périaux. Entr'autres indignités qu'il lui fit essuyer, on raconte que lorsqu'il montait à cheval, il forçait Valérien de se coucher sur le ventre, et lui mettait le pied sur la tête ou sur le dos, comme sur un marche-pied, ajoutant à cette ignominie ces paroles insultantes : *C'est-là véritablement triompher, et non pas représenter sur des murailles, à la manière des Romains, des triomphes imaginaires.* Tous les souverains, même les alliés de Sapor, s'intéressèrent pour la délivrance de ce malheureux vieillard. Sapor fut inflexible ; et après l'avoir tenu sept ans dans cette cruelle captivité, il ordonna qu'on l'écorchât vif, qu'on salât son cadavre ; et après avoir fait corroyer sa peau, et l'avoir fait teindre en rouge, il la mit dans un temple pour être un monument éternel de la honte des Romains.

Cette odieuse barbarie vous révoltera sans doute, ma chère Aline ; vous ne pourrez concevoir qu'un souverain en ait été capable envers un autre souverain, et encore sans avoir contre lui aucun motif de haine personnelle. La chose est en effet étonnante ; et cependant tous les historiens la rapportent comme vraie. Seulement ceux qui veulent un peu

adoucir les circonstances, disent que ce ne fut qu'après sa mort que Valérien fut écorché; et tous ne sont pas absolument d'accord sur le temps qu'il languit dans les fers du cruel Sapor.

Ce monstre, indigne du rang qu'il occupait, montra bien par sa conduite envers son prisonnier, qu'il avait les mœurs d'un barbare conquérant, et non celles d'un souverain légitime. Il semble qu'on serait moins surpris d'un trait semblable de la part de son père Artaxercès, que de la sienne: le premier pouvait conserver encore quelque chose de la bassesse de son origine, et méconnaître le respect dû aux souverains; le second, élevé pour ainsi dire sur le trône, aurait dû en prendre les mœurs, et apprendre à connaître les lois de l'humanité et les bornes de la puissance. Il prouva, au contraire, à quels indignes excès peut se porter un vainqueur inhumain et barbare.

Il est encore, ma chère Aline, un objet qui va mériter votre indignation; c'est l'indifférence de Gallien pour la captivité de son père. Pendant que tout l'empire était plongé dans la consternation, et que le cruel sort de Valérien excitait la pitié même des nations indé-

pendantes, le seul Gallien ne put dissimuler sa joie d'être seul empereur, et de n'avoir plus en son père un rigide censeur de sa conduite. Ce fils dénaturé ne fit aucune démarche pour faire rendre la liberté à son père; il n'arma point pour le délivrer, et ne marqua d'empressement que pour s'emparer de son trône.

Cependant Gallien avait fait la guerre contre les Germains avec avantage; il s'était distingué contre ces peuples; et peut-être eût-il de même vaincu les Perses, s'il les eût combattus avec toute l'ardeur qu'aurait dû lui inspirer le noble motif de délivrer et venger un père aussi estimable que le sien. Mais Gallien n'était point susceptible d'être ému par de tels sentimens. Il était né avec de l'esprit, et avait cultivé avec succès la poésie, l'éloquence, les beaux-arts, et plus encore la philosophie. Il paraissait libéral, bienfaisant, et ne manquait pas de courage ni de fermeté; mais un penchant invincible pour la volupté étouffa toutes ces bonnes qualités. Posthume que Valérien avait attaché à son fils, pour le former aux affaires, ne put vaincre en lui cette funeste indolence, qui lui fit voir avec indifférence les calamités de

toute espèce dont l'empire fut accablé sous son règne. Toutes les provinces, sans excepter même l'Italie, furent en proie aux ravages de divers peuples, sans que l'empereur se mît en peine de les réprimer. Pendant qu'ils désolaient l'empire, l'insouciant Gallien se livrait à Rome aux excès de la table et des plaisirs voluptueux. Au milieu d'une troupe de courtisans et de vils bouffons, il oubliait tous les dangers, et ses armées ignoraient en quelque sorte qu'elles eussent en lui un empereur. Ceux qui les commandaient, tous bons capitaines, choisis et placés par Valérien, se firent à l'envi proclamer augustes; et il s'éleva dans l'empire jusqu'à trente usurpateurs connus sous le nom *des trente tyrans*.

Quelques auteurs n'en comptent que dix-neuf, parce que ceux-ci furent plus marquans que les autres. Je ne vous parlerai que des plus célèbres; car dans ce grand nombre d'usurpateurs de l'autorité souveraine, il y en eut dont le règne ne fut que de quelques jours, et d'autres de quelques mois. Les rivaux se cherchaient, s'attaquaient, se combattaient et se détruisaient les uns les autres. Mais malheur aux peuples dont le pays était le théâtre de leurs guerres intestines!

Tour à tour vainqueurs et vaincus, forcés de prendre part aux querelles des compétiteurs, et toujours victimes des circonstances, ils voyaient ravager leurs campagnes, piller leurs villes, et tout se terminait ordinairement par le massacre du parti qui se trouvait le plus faible.

Quel tableau que celui d'un tel règne, ma chère Aline! qu'il faut plaindre les infortunés sujets qui gémirent sous le poids de tant de maux! Il semblait que tous les fléaux à la fois s'étaient rassemblés et déchaînés contre ce malheureux empire : pendant que l'intérieur était livré à un état de troubles perpétuels, les barbares forçaient les frontières, se répandaient comme une inondation, portaient par-tout la flamme et le fer, et ne se retiraient que chargés de butin, emmenant dans leurs forêts des multitudes de captifs. En même temps d'affreux orages, suivis de tremblemens de terre, se firent ressentir dans diverses provinces; la terre s'ouvrit; elle engloutit des maisons, et jusqu'à des villes entières. A la place des montagnes, on vit paraître des lacs, et des sables stériles remplacèrent de riantes campagnes; la mer même en fureur se précipita sur le

continent, renversa plusieurs villes ; et la peste qui, dans le même temps, désolait l'Egypte, planait avec son glaive destructeur sur la Grèce et l'Italie. Pour mettre le comble à de si terribles calamités, les cruautés de Gallien vinrent encore rembrunir les couleurs de cet affreux tableau.

Le premier qui se déclara empereur, fut Eugenuus en Pannonie: vaincu par les généraux de Gallien, il se tua lui-même pour ne pas tomber entre les mains de ce prince dont il connaissait la barbarie. Ne pouvant plus rien contre le chef qui s'était soustrait à sa fureur, Gallien écrivit à Céler, commandant de son armée : « Je « ne serai point content, si vous faites « mourir seulement ceux qui ont porté « les armes contre moi ; il faut que vous « exterminiez dans chaque ville tous les « mâles jeunes et vieux. N'épargnez au- « cun de ceux qui ont mal parlé de moi : « tuez, mettez en pièces sans miséri- « corde ; vous m'entendez : faites comme « vous savez que je ferais moi-même, « moi qui vous écris de ma propre main ». Cette lettre suffit pour peindre le caractère de Gallien. Conformément à ses ordres sanguinaires, on ne laissa pas un seul homme en vie ; ils furent tués

jusqu'au dernier dans plusieurs villes.

Ceux qui échappèrent au massacre, réduits au désespoir, firent succéder à Eugenuus, Régilianus, descendant des rois de la Dacie, capitaine illustre, dont les victoires auraient suffi pour donner de l'ombrage à Gallien. Il faut croire que ce fut la crainte qu'inspirait ce tyran soupçonneux, qui porta Régilianus à se révolter ouvertement. La terreur se fit bientôt sentir à ses soldats ; ils l'assassinèrent pour obtenir grâce du crime de l'avoir proclamé.

Mais avant de suivre le cours des révoltes, il convient de jeter les yeux sur les affaires d'Orient. Cette vaste province était restée sans armée, et Sapor put impunément ravager la Mésopotamie : il passa en Syrie, reprit Antioche, pilla la ville de Tarse, se rendit maître de Césarée, mit tout à feu et à sang, extermina les habitans, fit enfin de si affreux massacres, que les historiens ont dit qu'il comblait de corps morts les vallées, pour passer d'une montagne à l'autre, comme au travers d'une plaine unie. Les Romains se rassemblèrent enfin pour s'opposer à tant de désastres ; ils marchèrent sous le commandement de Servius-Anicius-Balista, qui avait été préfet

du prétoire sous Valérien. Ce vaillant général fit bientôt tourner la chance; il commença par sauver Pompéïopolis, prête à tomber au pouvoir des Perses; ensuite il surprit l'armée de Sapor, la tailla en pièces, enleva le trésor de ce prince, et fit ses femmes prisonnières.

Dans cette victoire mémorable, Balista fut parfaitement secondé par Odénat, prince de Palmyre, époux de la célèbre Zénobie, et qui prétendait descendre de l'ancienne famille des Ptolémées, rois d'Egypte.

Ce prince effrayé, comme les autres souverains de l'Orient, des progrès de Sapor, lui avait écrit une lettre pleine de respect, qu'il accompagna de riches présens. L'orgueilleux Sapor s'irrita de ce qu'il n'était pas venu en personne à ses pieds; il déchira sa lettre, et fit jeter ses présens dans la rivière. Ce procédé piqua au vif Odénat : furieux d'avoir éprouvé un mépris si outrageant, il embrassa le parti des Romains; et se joignant à eux avec une armée, composée en grande partie de Sarrazins, il contribua beaucoup, par sa valeur et sa fidélité, à rétablir les affaires de l'empire presque désespérées en Orient. Il gagna des batailles contre Sapor, em-

porta plusieurs places, et le réduisit à une telle extrémité, qu'il fut forcé d'acheter, de la garnison romaine qui était à Edesse, la liberté de retourner dans ses états. Alors Odénat prit le titre de roi de Palmyre, et le fit prendre à Hérode son fils aîné. Gallien, informé de ses exploits, le déclara auguste, et général de ses armées dans l'Orient. Il ne suffisait pas à Odénat d'avoir chassé Sapor des terres de l'empire, il aspirait à la gloire de délivrer Valérien; et malgré la honteuse et coupable insensibilité de Gallien, ce généreux étranger fit les plus grands efforts pour rendre la liberté à ce prince infortuné. Il entra dans les états de Sapor, pénétra jusqu'à Ctésiphon, ravagea tout ce qui se trouvait sur son passage, et enleva une infinité de captifs de toute condition; mais il ne put réussir à tirer Valérien des fers de Sapor qui le menait à sa suite et ne le perdait pas de vue.

Dans ce même temps, Macrin, le même qu'on avait soupçonné d'avoir trahi Valérien, entreprit, par le conseil de Balista, d'usurper l'empire sur le lâche Gallien; il se fit proclamer par son armée, et s'associa ses deux fils. Il trouva un rival redoutable dans Valérien-Valens, proconsul d'Achaïe, non

moins distingué par ses vertus civiles, que par ses talens militaires. Celui-ci avait pris le titre d'empereur dans la Macédoine, dès avant que Macrin fût proclamé en Egypte. Cependant Macrin se flattait de le vaincre, et fit marcher contre lui Calpurnius-Pison, personnage consulaire, également recommandable par sa naissance et son intégrité. Ce général passa dans la Thessalie, et fut invité par ses soldats à prendre les ornemens impériaux; mais il fut égorgé par des satellites que Valens envoya contre lui; et bientôt Valens lui-même fut massacré par ses propres troupes.

Vers ce même temps, l'armée d'Illyrie voulut aussi avoir son empereur, et jeta les yeux sur Acilius-Auréolus son général, homme d'une basse naissance, dont la première profession avait été d'être berger. Les autres légions d'Afrique, d'Egypte, d'Isaurie et des Gaules, suivirent cet exemple : on vit une foule successive de petits tyrans prendre la pourpre impériale, et se combattre avec une fureur qui se marqua sur-tout à Alexandrie, où la guerre civile fut longue et excessivement cruelle. On vit les rues de cette ville comblées de cadavres, et les eaux du Nil même furent plus d'une fois

rougies du sang des Egyptiens. A Macrin succéda Emilien, qui prit la couronne d'Egypte : Théodote l'envoya à son empereur qui le fit étrangler. Balista, autre usurpateur du trône d'Egypte, fut tué. Celse, proclamé en Afrique, homme d'un grand mérite, ne régna que sept jours; Marius, simple aventurier, intrônisé à Mayence, n'en dura que trois : il avait été précédé par Lollien, Victorien et son fils, et fut suivi de Tétricus, qui ne fut pas plus heureux que ses prédécesseurs.

Il suffit de nommer ces usurpateurs qui ne firent que paraître sur l'horizon; mais les révoltes des Gaules et de la Germanie eurent un caractère particulier. Gallien avait envoyé dans ces provinces son fils Valérien, sous la conduite de Sylvanus son gouverneur. Les Gaulois, et quelques-uns disent les soldats eux-mêmes, piqués de ce qu'on leur donnait un enfant pour les commander, tuèrent le tuteur et le pupille, et élurent empereur Posthume. Comme ce général avait depuis long-temps le gouvernement des Gaules, et qu'il avait accoutumé les peuples à chérir son autorité, il fut universellement reconnu dans ces provinces, et se forma un beau royaume des Gaules,

de l'Espagne et de l'Angleterre. Il y fit régner avec lui, pendant sept ans, la modération et l'équité, et fut victime de ses vertus. Il avait pris Mayence; mais il ne voulut point l'abandonner au pillage. Ses soldats furent si irrités de ce refus, qu'ils le tuèrent, avec le jeune Posthume son fils.

Tout le temps que Posthume gouverna, il défendit les Gaules des invasions des barbares, et sa réputation était si bien établie, que Gallien, plus inquiet de sa révolte, que de celles de tous les autres généraux, sortit de son assoupissement, et résolut de l'aller combattre en personne. Pour en avoir la facilité, il s'accommoda avec Auréolus, qui l'avait délivré de Macrin. On dit qu'il consentit à lui laisser une portion de l'empire; de même qu'il avait donné à Odénat la pourpre impériale, pour éviter qu'il la prît de lui-même.

Cet Odénat, qui mérite bien de nous intéresser, jouit pendant quatre ans des titres d'auguste et d'empereur, et fut égorgé avec Hérode, son fils, l'an 277, par les menées d'un nommé Méonius, qui, ayant ensuite osé prendre la qualité d'empereur, fut massacré par les soldats mêmes qu'il avait subornés. Après la

mort d'Odénat, Zénobie, sa veuve, sous le nom de *Reine de l'Orient*, gouverna la partie de l'empire échue à son époux. Elle continua la guerre contre les Perses avec de grands succès, et vainquit même Héraclien, que Gallien avait envoyé pour prendre le commandement de l'armée romaine dans l'Orient.

Mais revenons à Gallien, qui entreprit de combattre Posthume, et donna, en diverses rencontres, des preuves de son courage; il perdit même un œil d'un coup de flèche, dans le siége d'une ville où Posthume s'était enfermé pour la défendre. Cet accident le dégoûta de faire la guerre en personne, et le détermina à retourner à Rome se replonger dans les voluptés qu'il n'avait quittées qu'à regret.

Ce ne fut que long-temps après que Posthume fut tué. Comme je l'ai dit tout à l'heure, on croit que Servilius-Sollianus, soldat de fortune, contribua beaucoup à sa mort. Il excita les troupes à se révolter contre Posthume, pour succéder à son autorité; mais il n'en jouit pas long-temps, et fut tué lui-même par ses soldats, parce qu'il les accablait de travaux. Alors Victorinus, que Posthume s'était associé, gouvernait seul dans

les Gaules, et aurait pu s'y maintenir, autant par le crédit de Victorina, sa mère, que par son mérite personnel, s'il n'eût été tué à Cologne, dans une émeute. C'est dans ce moment que Marius, ancien forgeron, fut élu empereur, et ne régna que deux jours : un soldat, qui avait travaillé dans sa forge, en délivra l'empire.

Cependant Victorina fit proclamer empereur son petit-fils Lucius-Aurélius-Victorinus, encore enfant, et prit elle-même le titre d'auguste et de mère des armées. Pour assurer sa puissance et celle du jeune Victorinus, elle engagea Tétricus, homme de qualité, qui commandait dans l'Aquitaine, à partager l'empire avec elle. Il accepta, et fut proclamé à Bordeaux. Pour se l'attacher encore davantage, Victorina fit en même-temps donner le titre de césar au fils de Tétricus. Elle mourut peu après, et l'on soupçonna Tétricus de l'avoir fait empoisonner.

Les Goths, les Hérules, et d'autres barbares du Septentrion ne cessaient point de ravager les provinces de l'empire; ils prirent et pillèrent la ville de Cysique, sur l'Hellespont, les îles de Lemnos et de Scyros; descendirent dans

la Grèce, brûlèrent Athènes, Corinthe, Sparthe et Argos. Ils furent défaits par les Athéniens, conduits par Dexippe, célèbre historien; mais sans être découragés de ce revers, ils continuèrent leurs ravages dans la Beotie, dans l'Epire, la Thrace et l'Illyrie. Gallien se vit dans la nécessité de s'arracher à ses plaisirs, pour aller en personne combattre ces peuples barbares, et laissa Auréolus à Milan, pour fermer aux tyrans des Gaules l'entrée de l'Italie. Il défit les barbares dans l'Illyrie, en tua un grand nombre, et se disposait à poursuivre ces peuples, lorsqu'il apprit qu'Auréolus aspirait à se rendre maître de tout l'empire. Gallien partit pour venir le combattre; l'assiégea dans Milan; mais le mépris qu'on avait pour lui porta quatre de ses capitaines à se défaire de lui. Ce fut un maure, nommé Cécrops, qui commandait la cavalerie des Dalmates, qu'on chargea de l'exécution. Il surprit Gallien pendant qu'il soupait, et le tua de plusieurs coups d'épée, l'an 268. Sa mort fut suivie de celle du jeune Salloninus, son fils, et de celle de Valérien, son frère d'un second lit. Gallien approchait de cinquante ans, et régnait depuis quinze ans : à dater de l'année de

la captivité de Valérien, il n'avait régné seul que huit années.

En considérant toute la conduite de ce prince, et sur-tout sa coupable indifférence pour son père, on doit trouver que les peuples souffrirent encore assez long-temps son gouvernement tyrannique. Cet empereur dont la mémoire est odieuse, fut cependant déifié par le sénat ; mais il fit en même temps précipiter de la roche Tarpéïenne, ses ministres et ses confidens. Que penser de ceci, ma chère Aline ? faut-il croire que les cruautés qu'on reproche à Gallien furent le fruit de leurs conseils? En vain on voudrait le supposer : la lettre dont je vous ai transcrit un fragment, fait foi que les ordres sanguinaires émanaient de l'empereur lui-même ; et la basse adulation du sénat put seule le porter à faire un dieu de cet odieux tyran, qui, au surplus, ne fut pas le seul déifié.

LETTRE XIII.

Règne d'Aurélius-Claudius. — Rétablissement de la gloire de l'empire sous Aurélien son successeur. — Evénemens incidens. — Odénat et Zénobie.

Nous en sommes restés, ma chère Aline, à l'assassinat de Gallien, sous les murs de Milan. Avant de se porter à ce coup d'autorité, les conjurés avaient jeté les yeux sur celui qu'ils choisiraient pour le remplacer : leurs suffrages se réunirent sur Marcus-Aurélius-Claudius. On prétend qu'il n'eut aucune connaissance de leur dessein, et qu'il était trop homme de bien pour qu'ils osassent lui communiquer leur projet d'assassiner l'empereur ; mais, lorsque le coup fut fait, ils lui proposèrent l'empire, comme à celui qui était le plus digne d'en soutenir le poids, et de rétablir l'honneur et la dignité d'empereur romain, avilie par tant de mauvais choix. Il paraît qu'il accepta sans se faire prier ;

mais les soldats parurent s'irriter de la mort de Gallien, non par attachement pour ce prince, qui n'était aimé de personne, mais pour avoir un prétexte de se soulever, dans l'espérance qu'on les appaiserait avec de l'argent. En effet, Marcien et Héraclien, préfets du prétoire, de concert avec les autres chefs, leur firent distribuer à chacun vingt pièces d'or, qu'on tira du trésor particulier de Gallien. Aussitôt les murmures cessèrent, et la mémoire de Gallien fut condamnée comme celle d'un tyran qui méritait la mort. Marcus-Aurélius-Claudius fut élu d'un consentement unanime, et dut cette faveur au respect qu'on avait pour sa vertu. Le peuple de Rome marqua beaucoup de joie de la mort de Gallien, et le sénat qui le haïssait autant qu'il le méprisait, donna les plus grands applaudissemens au choix que l'armée venait de faire. Il se flatta que le nouvel empereur, qui réunissait en sa personne les grandes qualités de Trajan, d'Antonin et d'Auguste, rendrait à l'empire toute sa splendeur. Il avait toujours tenu une conduite irréprochable, et, loin que son élévation changeât ses mœurs, il n'en devint que plus attentif à s'observer, et à justifier

l'opinion qu'avaient conçu de lui les peuples et les armées.

On ne sait rien de positif sur son pays et sa famille, ce qui fait croire qu'il était d'une naissance obscure. Cependant aussitôt qu'il fut empereur, les généalogistes le firent descendre de Dardanus et des Troyens. Les premiers jours de son règne furent signalés par la défaite et la mort d'Auréole. Claude vint à Rome régler les affaires du gouvernement; il réprima les désordres, et publia d'excellentes lois. Il révoqua les dons que Gallien avait fait du bien d'autrui, et l'on rapporte qu'une femme étant venue lui demander un fonds dont on l'avait injustement privée, pour le donner à un homme de guerre nommé Claudius; il reconnut que c'était de lui-même qu'elle se plaignait, et lui répondit : *Il est juste que Claudius empereur restitue ce qu'à pris Claudius officier particulier.*

En s'occupant de ces soins divers, il ne négligeait pas les préparatifs nécessaires pour faire la guerre aux barbares, dont les provinces ne pouvaient plus soutenir les brigandages et les cruautés. Il remit à un autre temps à combattre les rivaux de son autorité, Tétricus et Zénobie, qui avaient à leurs ordres les

meilleures troupes de l'Orient ; mais comme Claude préférait l'intérêt général de l'empire à son intérêt particulier, il résolut de commencer par faire la guerre aux barbares. Avant d'être empereur, il avait vaincu plus d'une fois les Goths, et les avaient forcés de s'éloigner des frontières ; mais ils étaient revenus en plus grand nombre, et avaient attiré par l'espérance du butin, les Ostrogoths ou Goths orientaux, les Gépides, les Hérules, et autres peuples septentrionaux, qui tous s'assemblèrent sur les bords du Niester, au nombre de plus de trois cent mille hommes. Ils s'embarquèrent sur deux mille vaisseaux, et, malgré plusieurs échecs considérables qu'ils reçurent, ils pénétrèrent dans la Thessalie et dans l'Achaïe ; pillèrent la ville d'Athènes, et auraient brûlé tous les livres qui s'y trouvaient en grand nombre, si l'un d'eux ne leur eût représenté que, tandis que les Grecs cultiveraient les sciences et les arts, ils en seraient moins propres à la guerre, et plus aisés à vaincre. Claude joignit ces peuples dans la Mœsie, et, avant de leur livrer bataille, il écrivit au sénat une lettre qui semble annoncer qu'il doutait un peu du succès.

Après l'énumération des forces des ennemis, qui surpassaient de beaucoup les siennes, il dit : « Si je suis vainqueur, je « compte sur votre reconnaissance ; mais « si le succès ne répond point à mes es- « pérances, vous voudrez bien vous sou- « venir que la bataille s'est donnée après « le règne de Gallien ».

L'état qu'il donnait ensuite de son armée n'était point rassurant : « Nous n'a- « vons ni lances, ni épées, ni boucliers, « disait-il ; à notre honte, nos archers « sont retenus par Zénobie : dans de pa- « reilles circonstances, le plus léger « succès est glorieux ». Il fut plus considérable qu'il n'osait se le promettre ; Claude remporta une victoire complète qui délivra l'empire de ces barbares. Plusieurs de leurs princes furent faits prisonniers avec leurs femmes ; on enleva leurs troupeaux et un butin considérable. Le nombre des captifs fut si grand, que sans compter les hommes, chaque soldat eut plusieurs femmes en partage. Toutes les provinces de l'empire envoyèrent à ce camp, comme à un marché, pour se pourvoir d'esclaves. A l'occasion de cette victoire, Claude prit le surnom de *Gothicus*. Il ne le porta pas long-temps ; la peste qui ra-

vageait l'armée des Goths avait beaucoup contribué au triomphe des Romains ; mais ils ne tardèrent pas à être eux-mêmes attaqués de cette cruelle maladie, et Claude en mourut à Sirmich, à l'âge de cinquante-six ans, dans la troisième année de son règne, l'an 270. Il fut d'autant plus regretté, qu'on espérait de ses vertus et de ses talens le retour des plus florissantes années de l'empire romain. Il s'était formé, dans les derniers mois de son règne, une conspiration qui fut étouffée à sa naissance. Quelques soldats de l'armée d'Italie, dans un moment de mécontentement, allèrent chercher un vieux consulaire, nommé Appius-Claudius-Censorinus, qui vivait dans la retraite ; ils le nommèrent empereur, et le tuèrent eux-mêmes sept jours après.

On a dit que Claude, prêt de mourir, fit appeler les principaux chefs, et leur fit entendre qu'Aurélien lui paraissait le plus digne d'être élu pour lui succéder. Il fut en effet unanimement proclamé par les légions, et prit à leur tête les marques de la dignité impériale. D'un autre côté, le sénat, les troupes d'Italie et le peuple romain, se hâtèrent de déférer l'empire à Quintillus,

frère de Claude, autant pour faire honneur à la mémoire de Claude, que par l'estime qu'on portait personnellement à son frère. Ce concours d'empereurs aurait pu causer de grands désordres, si Quintillus, qui se sentait trop faible pour se défendre contre un rival soutenu par une armée victorieuse, n'eût pris le parti de finir ses jours par une mort volontaire. Il se fit, dit-on, ouvrir les veines le dix-septième jour de son règne ; d'autres prétendent qu'il fut tué par ses soldats, lorsqu'ils eurent appris l'élection d'Aurélien.

Ce qui est constant, c'est que l'élection de cet empereur fut confirmée sans contradiction par le sénat et par le peuple romain. Aurélien était né dans la Pannonie ; on croit même dans la ville de Sirmich, d'une famille très-obscure. Il s'était élevé par son mérite, et parvenu aux premiers emplois militaires : il se distingua par son amour de l'ordre et son attention à maintenir la discipline. Dès qu'il fut empereur, il se rendit à Rome pour y affermir son autorité, marcha ensuite contre les Goths, qui pendant son absence avaient fait une nouvelle irruption dans la Pannonie ; il les força à repasser le Da-

nube, et à demander la paix. Les Allemands, parmi lesquels on compte les Juthonges et les Marcomans, qui menaçaient d'entrer en Italie, l'obligèrent d'y revenir : il les vainquit d'abord dans un sanglant combat ; mais les Marcomans lui firent connaître qu'il est dangereux de réduire ses ennemis au désespoir. Ces peuples envoyèrent des députés à Aurélien pour lui demander la paix. Dans l'espoir d'obtenir des conditions plus avantageuses, ils avaient recommandé à leurs envoyés de ne paraître ni épouvantés, ni abattus. Aurélien les reçut assis sur son trône, environné de tout l'appareil de la majesté impériale, et sembla vouloir leur en imposer par l'éclat de sa magnificence. Les députés en furent un peu surpris ; mais se remettant bientôt, ils firent leurs propositions avec une noble fierté, et demandèrent la paix comme d'anciens alliés de l'empire, en offrant de se soumettre aux conditions des anciens traités. Aurélien s'irrita d'une demande aussi hardie, et prétendit que ces peuples devaient recevoir la loi du vainqueur, et non la lui faire ; il annonça qu'il saurait les punir de leur infidélité. Son refus et ses menaces soulevèrent

les Allemands, qui, plutôt que de se soumettre à la discrétion d'Aurélien, se hâtèrent de rassembler de nouvelles forces. Ils trompèrent par leur promptitude la vigilance de l'empereur; et, malgré les mesures qu'il prit pour les enfermer, ils pénétrèrent en Italie. Ils y firent de grands ravages, sur-tout aux environs de Milan, et la consternation se répandit jusqu'à Rome. Aurélien les suivait; mais sa marche ne put être assez prompte pour les arrêter; il ne les atteignit que lorsqu'ils étaient près de Plaisance, où se donna une sanglante bataille. Les Marcomans furent vainqueurs, et cette défaite eût été très-funeste à l'empire, si Aurélien, par son courage et son activité, n'eût presqu'à l'instant vengé les Romains. Il donna divers combats, et finit par exterminer toute cette horde de barbares. Après avoir terminé glorieusement cette guerre, il tira vengeance des séditions qu'elle avait excitée à Rome contre lui. On lui reproche d'avoir en cette occasion passé les bornes de l'équité et de la modération, en ne se contentant point de punir les auteurs du tumulte, mais en enveloppant, sur de légers prétextes, plusieurs sénateurs illustres

dans leur condamnation. Cette rigueur convertit en crainte et en haine l'amour qu'on avait pour lui.

Tétricus se maintenait toujours dans les Gaules, et Zénobie dans l'Orient; mais avant de marcher contre eux, Aurélien voulut mettre Rome à l'abri des insultes des barbares: il en étendit l'enceinte, et la ferma de très-fortes murailles.

Lorsqu'il eut pris ces précautions de prudence, il marcha contre Zénobie; et prenant sa route par la Thrace et l'Illyrie, il défit, chemin faisant, plusieurs nations barbares. Mais avant de poursuivre le cours de ses exploits, il convient de vous donner quelques éclaircissemens sur cette reine célèbre de l'Orient, qui mérite bien une mention particulière.

Je vous ai dit que Zénobie avait succédé aux droits et à la puissance de son époux; quelques auteurs la soupçonnent d'avoir été complice du meurtre d'Odénat, parce qu'elle était jalouse de voir régner avec lui, Hérode, fils d'un premier lit, qu'il avait désigné pour son successeur, au préjudice des fils de Zénobie. Peut-être la vraisemblance du fait l'a-t-elle fait supposer gratuite-

ment ; ce qui est constant, c'est qu'après la mort de son mari, Zénobie, dont les trois fils étaient trop jeunes pour gouverner, prit, sous le nom de ses enfans, la conduite de l'empire, conserva le titre d'auguste, et de sa propre autorité le donna à ses fils. Odénat possédait l'Arménie et la Syrie ; Zénobie, non-seulement conserva ces pays, mais sous le règne de Claude elle y ajouta encore l'Egypte. J'ai parlé de la victoire qu'elle remporta sur Héraclien ; elle vainquit encore d'autres généraux romains. La noblesse de ses sentimens, son courage et la fermeté de son ame, ont fait dire que pendant que Gallien, sous la figure d'un homme, montrait la faiblesse d'une femme, Zénobie renfermait, en un corps de femme, la valeur d'un excellent homme de guerre. Il est certain qu'elle honora son sexe par des qualités qui appartiennent rarement aux femmes. A la gloire d'augmenter ses états, elle unit celle de gouverner avec sagesse, et d'embellir principalement Palmyre, sa capitale, de superbes édifices dont les débris subsistent encore.

Cette ville de Phénicie, située à trois journées de l'Euphrate, fut de tout temps, par son heureuse position, l'en-

trepôt naturel pour les marchandises qui venaient de l'Inde par le golfe Persique. Selon quelques auteurs, elle subsistait même du temps de Salomon ; mais ce ne fut que sous le règne de la célèbre Zénobie qu'elle acquit un rang très-distingué parmi les villes de l'Orient. Cette princesse, qui prétendait descendre des Cléopâtres et des Ptolomées, embellit singulièrement cette capitale de ses états, qui fut long-temps son unique ville. Ses superbes ruines attestent encore la grandeur des monumens qu'elle y fit élever, et leur immensité suffit pour donner une idée de la puissance et de l'industrie des Palmyréniens lorsqu'ils étaient gouvernés par cette grande reine. Elle demeura maîtresse de la plus grande partie de l'Orient, après la défaite d'Héraclien, et sut tellement se faire respecter des nations voisines, qu'aucune n'osa, ni disputer ses titres, ni la troubler dans les conquêtes qu'elle entreprit.

Vous avez vu tout à l'heure que l'empereur Claude se plaignait qu'elle lui enlevait ses meilleurs archers : elle les attirait par les récompenses qu'elle donnait à leurs talens ; elle encourageait de même tous les genres d'industrie, et

c'est ainsi qu'elle parvint à exciter celle de ses sujets, et à attirer dans Palmyre les plus habiles artistes de l'Orient. C'est vous dire assez que cette princesse aimait les arts; elle s'était d'ailleurs adonnée à l'étude de l'histoire et à celle des belles-lettres; elle entendait très-bien l'égyptien, le grec et le latin. Elle devait une grande partie de ses connaissances au célèbre Longin, excellent philosophe et grand homme de lettres, qu'elle avait attiré à sa cour, et dont elle fit son principal ministre. Il contribua beaucoup à sa gloire, et la seconda singulièrement dans les soins du gouvernement. La fermeté de son ame, et la grandeur de ses vues, s'accordait parfaitement avec les sentimens de Zénobie; jamais ministre n'eut un génie plus conforme à celui de son souverain. Cette princesse aimait l'éclat, et dans les occasions où il fallait montrer de la magnificence, elle imitait le luxe des Perses et la somptuosité des Romains. A l'imitation des empereurs, elle donnait souvent à son armée des repas magnifiques, et dans ces occasions, elle pouvait tenir tête à ses officiers, quoiqu'elle fut ordinairement très-sobre. Elle était même habituellement d'une économie qu'on

taxait quelquefois d'avarice ; mais c'était en se ménageant dans les occasions ordinaires, qu'elle se trouvait en état de figurer avec éclat dans celles qui demandaient de la représentation. Sage dans ses conseils, ferme dans ses résolutions, généreuse et équitable, sévère dans le besoin, elle remplissait tous les devoirs d'un grand prince et d'un grand général. Plus d'une fois Zénobie marcha à la tête de ses troupes, le casque en tête, et revêtue d'une robe impériale. Ceci est une preuve qu'elle montait parfaitement à cheval : dès sa jeunesse elle s'était exercée au maniement des armes ; et l'exercice de la chasse l'avait habituée aux fatigues qu'elle prit ensuite dans un autre but.

Pourquoi faut-il, ma chère Aline, qu'après vous avoir fait connaître tous ses droits à notre admiration, je sois forcée de vous peindre les cruels revers de cette grande reine.

En marchant contre elle, Aurélien assiégea dans la Cappadoce la ville de Thyanes, qui lui avait fermé ses portes. Il la prit d'assaut par la trahison d'un de ses habitans nommé Héraclammon. Aurélien donna, en cette occasion, une preuve de justice et de clémence. Dans

le premier moment, irrité de la résistance des habitans de Thyanes, il avait juré de ne point laisser dans cette ville un seul chien vivant. Lorsque le traître Héraclammon lui en eut ouvert les portes, les soldats qui s'attendaient à un pillage lucratif, lui rappelèrent sa menace; mais soit bonté, soit déférence à la prière d'Apollon, qu'il croyait avoir vu en songe le suppliant d'épargner ses concitoyens, il défendit de leur faire aucun mal. Les soldats insistant, il leur dit: « Eh bien, tuez tous les chiens, je vous « le permets ». Cette réponse toucha les soldats; ils ne purent eux-mêmes s'empêcher d'approuver sa clémence. Elle ne s'étendit point jusque sur le traître Héraclammon; Aurélien permit de le tailler en pièces, pensant qu'on ne pouvait compter sur la fidélité de celui qui avait trahi sa patrie. Il lui fit porter tout le poids de sa colère; il fut seul immolé. Aurélien se rendit ensuite devant Antioche, où Zénobie l'attendait avec la plus grande partie de ses forces, qui montait à soixante-dix mille hommes. Cette princesse sortit au-devant d'Aurélien, et les deux armées combattirent sur les bords du fleuve Oronte. Zénobie était supérieure en cavalerie; mais celle

des Romains ayant feint de se retirer pour l'éviter, revint à la charge lorsque les Palmyréniens, dans la poursuite, eurent mis leurs chevaux hors d'haleine, et les Romains en firent un grand carnage. Zénobie se retira dans la ville d'Emèse, et Antioche ouvrit ses portes au vainqueur. Aurélien s'avança vers Emèse, et défit un corps de Palmyréniens qui voulurent l'arrêter sur son passage; et peu de jours après, dans une nouvelle bataille, où d'abord il eut le dessous, il mit en fuite l'armée de Zénobie, commandée par un chef nommé Zabas. Cette princesse s'étant retirée à Palmyre, y fut bientôt assiégée par Aurélien, qui ne se laissa point arrêter par un corps de brigands de Syrie, qui vainement s'attacha à le harceler pour retarder sa marche. La ville de Palmyre, ancienement connue sous le nom de *Thadmor*, était très-forte par elle-même; Zénobie l'avait abondamment pourvue de tout ce qui était nécessaire à une longue défense. Elle attendait un puissant secours de Perses, d'Arméniens et de Sarrazins, et se flattait que le défaut de subsistance dans un pays stérile forcerait les Romains à se retirer. Tant de difficultés ne firent qu'animer le cou-

rage d'Aurélien; il poussa le siége avec vigueur, et n'en éprouva pas moins de la part des assiégés. Zénobie se défendit si vaillamment, qu'elle étonna Aurélien. « C'est quelque chose de surpre-« nant, écrivait-il, que la quantité de « traits et de pierres dont elle nous ac-« cable. Ni jour ni nuit elle ne nous « laisse un instant de repos ». Ennuyé de la longueur du siége, et ayant été lui-même blessé d'une flèche, il essaya d'avoir la place par composition. Il écrivit à Zénobie une lettre par laquelle il la sommait de se rendre, lui offrant la vie, une retraite et la conservation des priviléges des Palmyréniens. Zénobie lui fit cette célèbre réponse :

Zénobie, reine de l'Orient, à l'empereur Aurélien.

« Avant toi personne ne m'a fait une « demande pareille à la tienne; c'est la « vertu qui doit tout faire à la guerre; « et tu m'ordonnes de me remettre entre « tes mains, comme si tu ignorais que « Cléopâtre aima mieux mourir en reine « que de vivre sujette ».

A cette phrase, qui annonçait qu'elle n'avait pas moins de fierté, moins de

grandeur d'ame que celle dont elle se disait issue, Zénobie, croyant effrayer Aurélien, eut la maladresse de joindre l'énumération des secours qu'elle attendait, et elle ajouta : « Tu rabattras du « superbe orgueil avec lequel tu me « commandes de me rendre, tu cesseras « de parler en maître absolu quand « toutes mes forces seront réunies ». Cette réponse irrita Aurélien encore plus qu'elle ne l'étonna ; il pressa le siége avec une nouvelle ardeur, et l'imprudent avertissement de Zénobie la priva des secours qu'elle attendait. L'empereur envoya au-devant des auxiliaires, en vainquit une partie, gagna les autres. Zénobie, sans perdre courage, sortit de la ville pendant la nuit pour aller chercher des alliés plus fidèles, ou du moins se dérober au vainqueur. Mais Aurélien, informé de sa fuite, fit courir après elle. On l'atteignit comme elle allait passer l'Euphrate, et Aurélien ne se crut véritablement maître de l'Orient que lorsqu'elle fut entre ses mains. Quand elle parut devant lui, il lui demanda ce qui lui avait inspiré la hardiesse d'attaquer des empereurs Romains : « Je « n'ai point vu d'empereurs, lui répon- « dit-elle avec une fierté mêlée d'a-

« dresse, en Gallien et en ses sembla-
« bles; je n'ai jamais cru qu'ils méri-
« tassent un si grand nom, et qu'il me
« fût défendu de me mesurer avec eux;
« mais toi, tu sais comment il faut vain-
« cre, et je te reconnais pour un véri-
« table empereur ».

Palmyre apprenant la prise de sa reine, se rendit. Aurélien y mit une forte garnison et reprit la route de Rome, traînant Zénobie à sa suite. Toute l'armée demandait la mort de cette reine; mais il eût cru déshonorer sa victoire en faisant mourir une femme, et la réserva pour son triomphe. On dit aussi qu'il conserva la vie à Vabalathus son fils, et se contenta de faire mourir les principaux ministres de Zénobie, entr'autres le philosophe Longin, dont le malheur excita des sentimens de pitié et d'indignation; il souffrit la mort avec une constance admirable, jusqu'à consoler ceux qu'il voyait s'attendrir sur son supplice. Son crime fut d'être soupçonné d'avoir été l'auteur de la lettre altière que Zénobie écrivit à Aurélien. On a même dit que cette princesse avait rejeté sur son ministre le téméraire dessein de soutenir la guerre contre Aurélien; mais on ne peut croire qu'elle ait

ainsi déshonoré son grand caractère, et la mort de Longin est toujours une tache dans la vie d'Aurélien.

Vainqueur de Zénobie, Aurélien vit à ses pieds tous les peuples de l'Orient, jusqu'aux Indiens et aux Sères, qui sont les mêmes que les Chinois; ils lui rendirent leurs hommages et lui envoyèrent de riches présens. Le célèbre Sapor ne vivait plus. Hormisdas son fils n'avait régné qu'un an, et avait eu pour successeur Varane Ier qui, après trois ans de règne, avait laissé en mourant le sceptre à son fils Varane II. On croit que ce fut Varane qui envoya des secours à Zénobie.

Aurélien revenait en Italie; il était prêt d'y arriver, lorsqu'il apprit que les Palmyréniens s'étaient révoltés; et qu'ayant tué leur gouverneur, ils avaient revêtu de la pourpre un parent de Zénobie, nommé Achillée. Aurélien partit sur-le-champ pour retourner en Syrie; il prit Palmyre, la rasa, en extermina tous les habitans sans distinction d'âge ni de sexe. C'est ainsi que fut détruite cette ville superbe, qui n'a jamais été rebâtie, et depuis cette époque ne présente plus qu'un monceau de ruines. Il revenait par la Mésopotamie, lorsqu'il

fut informé que l'Egypte avait proclamé empereur Marcus-Firmius, ami de Zénobie, et que ce tyran, maître d'Alexandrie, avait arrêté le blé qu'on envoyait de cette ville à Rome. Sur cette nouvelle, Aurélien marcha contre lui avec son activité ordinaire, le défit; et l'ayant pris prisonnier, il le fit mourir dans de cruels supplices. Il ne restait plus à Aurélien d'autre rival que Tétricus, qui était toujours maître des Gaules, de l'Angleterre et de l'Espagne. Il se hâta de vaincre cet usurpateur en retournant dans l'Orient. Cette nouvelle expédition lui causa peu d'embarras: Tétricus, rebuté de la licence de ses troupes et de leurs fréquentes mutineries, se remit lui-même entre les mains d'Aurélien, et son armée fut taillée en pièces près de Châlons-sur-Marne. Aurélien revint à Rome avec la gloire d'avoir rendu à l'empire ses anciennes limites; et son triomphe sur l'Orient et l'Occident a été représenté par les historiens comme le plus superbe et le plus magnifique qu'on eût jamais vu à Rome. Il eut lieu l'an 214.

Parmi le grand nombre de captifs de toutes les nations vaincues qui suivaient le char du triomphateur, Tétricus et son fils, Zénobie et ses enfans attiraient sur-

tout les regards. Trois chars ouvraient cette marche pompeuse. Le premier, qui avait appartenu à Odénat, était tout couvert d'or, d'argent et de pierres précieuses. Un autre, également riche, était un présent du roi de Perse à Aurélien. Le troisième était le propre char de Zénobie. L'empereur fit son entrée dans le quatrième, pris par lui-même sur un prince goth, et tiré par quatre cerfs. Il était précédé de vingt éléphans, des bêtes féroces de différens pays, de seize cents gladiateurs, d'un nombre incroyable de captifs goths, alains, roxolans, francs, sarmates, vandales, allemands, arabes, indiens, bactriens, ibériens, sarrazins, arméniens, perses, palmyréniens, égyptiens, et dix femmes de la nation des Goths, prises combattant en habits d'hommes. La reine de Palmyre les suivait. La beauté peu commune de Zénobie, sa taille majestueuse et la noblesse de son maintien fixait tous les yeux. Elle était liée de chaînes d'or que ses femmes soutenaient, et si chargée de perles et de diamans, qu'elle était souvent obligée de s'arrêter pour se reposer. Après l'empereur marchaient les légions victorieuses, avec des couronnes de laurier à la main.

La magnificence de ce triomphe dut flatter l'orgueil des Romains; mais le sénat vit avec douleur l'ignominieux traitement qu'on faisait subir à Tétricus, ancien sénateur, et qui avait même été consul; et l'on se plaignait assez haut qu'un empereur romain n'eût pas honte de triompher d'une femme. Aurélien tâcha de se justifier par une lettre au sénat, qui était plutôt un panégyrique de Zénobie qu'une apologie de l'empereur.

Cette lettre, ma chère Aline, peut être considérée comme un monument glorieux pour notre sexe; elle est une preuve authentique de l'importance qu'Aurélien attachait à son triomphe sur cette reine, et de la justice qu'il rendait à ses grandes qualités. Au surplus, Aurélien traita toujours Zénobie depuis avec la distinction qu'elle méritait; elle passa le reste de ses jours dans une terre près de Rome, qui a porté long-temps le nom de cette reine. Ses filles épousèrent des personnes de la première considération, et l'on croit que Vabalathus, fils de Zénobie, obtint d'Aurélien une petite principauté dans un canton de l'Arménie.

Cet empereur adoucit aussi, autant

qu'il le put, le sort de Tétricus, en lui donnant le gouvernement de la Lucie, et à son fils une place dans le sénat.

Aurélien s'appliqua ensuite à faire des réglemens utiles pour la police de Rome, fit de grandes largesses au peuple, et lui donna des spectacles de toute espèce. Pour complaire au sénat, il donna ensuite de rigoureux édits contre les chrétiens qui avaient été assez tranquilles pendant les troubles qui s'étaient élevés dans l'empire. Peu après il passa dans les Gaules, et délivra la Vindélicie, qui est le pays de la Suabe, des courses des barbares du nord; il avait le projet de faire la guerre aux Perses, lorsqu'il périt par la perfidie d'un de ses affranchis nommé Mnesthée, qui était son secrétaire de confiance. Il paraît que l'empereur le soupçonnait de quelque malversation et l'avait menacé de l'en punir; comme ces menaces étaient rarement sans effet, le secrétaire, qui se crut perdu, résolut de le prévenir et de sauver sa vie par une trame odieuse. Il contrefit l'écriture de l'empereur et dressa une liste des principaux officiers de l'armée qu'il supposa qu'Aurélien voulait faire mourir, y mêla indistinctement ceux dont l'empereur pouvait

être mécontent et ceux qu'il n'avait nul sujet de haïr; et pour rendre l'imposture plus vraisemblable, mit son propre nom sur la liste, la fit voir à tous ceux qui y étaient inscrits, et leur fit entendre qu'il n'y avait de salut pour eux qu'en prévenant, par la mort d'un prince barbare et ingrat, celle qu'il leur destinait. Tous crurent ce perfide et formèrent à l'instant le dessein d'assassiner Aurélien; et pendant la marche de l'armée ils profitèrent d'un moment où l'empereur était peu escorté pour se jeter sur lui et le tuer. Ainsi périt, après cinq ans de règne, ce grand homme qu'on a regardé comme le restaurateur de l'empire, et qu'on eût pu mettre au rang des meilleurs empereurs s'il n'eût pas terni la gloire de ses exploits militaires par des actes de cruauté. Dans le châtiment des crimes il se permit une sévérité que ses panégyristes mêmes ont blâmée. Nous venons de voir que la crainte que son inflexibilité inspirait fut cause de sa mort; mais la trahison ne tarda pas à être reconnue, et le scélérat Mnesthée fut jeté aux bêtes. Les soldats taillèrent en pièces tous ceux qui avaient exécuté ce forfait, et il y eut entre le sénat et l'armée une grande émulation sur les hon-

neurs funèbres dus à cet empereur, qui périt dans la soixante-troisième année de son âge.

L'armée ne put se résoudre à donner l'empire à aucun des généraux, parce qu'elle les jugeait tous coupables du meurtre d'Aurélien, et elle invita le sénat à nommer lui-même un successeur digne de le remplacer. Le sénat délibéra long-temps, et opina pour déférer ce choix à l'armée qui, de son côté, persista dans sa première résolution. Enfin, après plus de six mois de combats réciproques de civilités, le sénat se laissa vaincre, parce qu'il sentit que l'empire ne pouvait plus long-temps se passer d'un maître. Déjà les Francs, les Bourguignons et d'autres peuples barbares avaient rompu les barrières qui les retenaient au delà du Rhin, et s'étaient emparés des principales villes des Gaules. On n'était pas sans inquiétude du côté des Perses, et l'on craignait des soulèvemens dans l'intérieur de l'empire. L'un des consuls fit au sénat de vives représentations sur ces différentes circonstances, pour le déterminer à nommer un empereur. Les vœux paraissaient se tourner sur Claudius-Tacitus, âgé de soixante-quinze ans, qui était alors à la tête du sénat, et dont les

mœurs rappelaient l'idée de l'antique vertu romaine. Sur le pressentiment qu'il en eut, il se retira à Baïes dans la Campanie; mais on le rappela; et dans la première assemblée où il fut obligé de paraître comme prince du sénat, il fut salué auguste par tous les sénateurs qui le prièrent unanimement d'accepter l'empire. En vain il s'excusa sur son grand âge; on lui répondit que pour gouverner il s'agissait moins de la force du corps que de celle de l'esprit, et qu'on avait besoin non d'un soldat, mais d'un empereur. On le pria en même temps de ne pas désigner pour lui succéder ses enfans encore trop jeunes, et il fut engagé à choisir le sujet qu'il jugerait le plus digne de régner après lui, et de montrer qu'il aimait moins sa famille que le bien de l'état.

Tacite se laissa persuader; il accepta l'empire, et signa lui-même le décret qui fut reçu aux grands applaudissemens des soldats et du peuple; mais aucune joie n'égala celle du sénat. Les pères conscrits ordonnèrent des processions publiques, des hécatombes; firent de grands repas, et écrivirent à toutes les provinces qu'ils avaient recouvré le droit de créer des empereurs et en même

temps tous leurs anciens priviléges; que c'était à eux que devaient s'adresser désormais les sujets et les rois pour leurs affaires. Cette agréable illusion ne dura pas long-temps. Tacite mourut au bout de six mois, temps qui lui suffit pour se faire beaucoup regretter. Les uns disent qu'il mourut de maladie, d'autres qu'il fut tué à Tarse par ses soldats comme il revenait à Rome victorieux des Scythes du nord de l'Asie.

Vous voyez que son grand âge ne l'empêchait pas de voyager et de marcher encore en personne contre les barbares. Claude-Tacite aimait les lettres, et descendait, dit-on, de Tacite l'historien. Il fit faire pour les bibliothèques des copies des Annales et autres ouvrages de son parent, qu'il considérait comme infiniment utiles. Lui-même était homme de lettres, et l'étude n'avait pas peu contribué à le former aux bonnes mœurs.

LETTRE XIV.

Suite des empereurs romains. — Probus, Carus et Dioclétien.

Vous avez pu remarquer, ma chère Aline, que d'après l'exposé des historiens, on dut faire une sorte de violence à Claude-Tacite pour le porter à accepter l'empire. Il n'en fut pas de même de son frère Florien : plus ambitieux que lui, il se saisit de l'empire comme d'un héritage qui lui appartenait, et il entreprit de s'en emparer sans y être appelé ni par le sénat ni par les armées. Cependant Florien fut d'abord reconnu à Rome et dans plusieurs provinces ; mais les légions de l'Orient voulurent avoir pour empereur Marcus-Aurélius-Probus, qui passait pour le plus honnête homme et le plus digne sujet de l'empire. Il était grand capitaine, excellent homme d'état, généreux, affable, équitable, ennemi du vice, possédant enfin toutes les vertus que son nom indiquait. On raconte que

les soldats s'entretenant sur le choix qu'ils avaient à faire, chacun d'eux disait qu'il leur fallait un prince qui eût de la valeur, de l'intégrité, de la clémence, et-sur-tout qui fût homme de *probité*, ce qui s'exprimait en latin par le mot de *Probus;* qu'à ce mot tous s'écrièrent: *Que les dieux conservent l'empereur Probus!* et malgré la résistance de cet officier, ils le revêtirent de la pourpre impériale. En vain il voulut leur représenter qu'il ne leur convenait point, parce qu'il ne pourrait jamais se résoudre à les flatter ni à tolérer leurs désordres, ils n'eurent aucun égard à tout ce qu'il put leur dire; et ayant élevé un trône de gazon, ils l'y firent monter et le proclamèrent unanimement. Probus était né à Sirmich, dans la Pannonie, d'une famille obscure et peu riche. Son père avait exercé long-temps l'état de jardinier, puis il s'était engagé; et par son mérite, de simple soldat il avait obtenu le grade de tribun. Probus lui-même, entré au service de bonne heure, avait passé par tous les grades, et s'était signalé contre les Goths et contre les Perses, même en Afrique et en Egypte. Il commandait toutes les troupes de l'Orient lorsque Tacite mourut, et s'était fait

aimer des soldats autant qu'il en était estimé. Ce n'était point qu'il eût pour eux trop d'indulgence, car il les exerçait par des travaux continuels; mais il veillait avec une extrême attention sur tous leurs besoins, et ne souffrait point qu'on leur fît d'injustice.

Florien jugea bientôt qu'il lutterait avec désavantage contre un tel concurrent; et après avoir joui seulement deux mois du titre d'empereur, il mit fin à ses jours en se faisant ouvrir les veines. D'autres disent qu'il entreprit de se mesurer contre Probus; qu'il vint jusqu'à Tarse avec ses troupes, la plupart levées en Europe; qu'elles ne purent soutenir la chaleur du climat de la Cilicie; que les maladies les accablèrent; et que se trouvant hors d'état de résister, elles prirent le parti de faire mourir leur empereur, et passèrent du côté de celui qu'ils croyaient plus digne du commandement. Toutes les armées ayant ainsi reconnu Probus, il s'empressa de faire part au sénat de la nécessité où il s'était trouvé d'accepter l'empire avant d'avoir obtenu son consentement, et de sa résolution de se conduire dans son administration par ses conseils et son autorité. Cette lettre eut l'approbation du sénat,

et il confirma le choix des légions avec les témoignages les plus honorables de l'estime qu'il faisait du nouvel empereur.

Les premiers soins de Probus, lorsqu'il fut bien établi sur le trône, furent de rechercher et punir les auteurs et les complices du meurtre d'Aurélien et de celui de Tacite; mais il fit grâce à ceux qui avaient suivi le parti de Florien, parce qu'il les regardait moins comme les partisans d'un usurpateur, que comme les amis du frère de l'empereur défunt.

Depuis la mort d'Aurélien, les Francs et d'autres peuples de la Germanie s'étaient emparés d'une grande partie des Gaules. Probus, au lieu d'aller à Rome, marcha vers le Rhin avec une puissante armée, défit les barbares en plusieurs combats, où il leur tua plus de quatre cents mille hommes, reprit plus de soixante places qu'ils avaient enlevées, les chassa au delà du Neckre et de l'Elbe, et les força de rendre le butin et les prisonniers qu'ils avaient faits. Enfin, il les poussa si vivement, qu'il les réduisit à lui demander humblement la paix. Neuf de leurs rois vinrent à ses pieds, et s'obligèrent de payer aux Romains, par

forme de tribut, une certaine quantité de blé et de bétail; ils lui fournirent même un corps de seize mille hommes pour servir dans ses troupes. Ainsi les vaincus furent incorporés aux vainqueurs, et combattirent de concert avec eux contre les autres peuples barbares.

Des Gaules, Probus passa dans l'Illyrie, marcha contre les Sarmates qui la désolaient, recouvra tout ce qu'ils avaient enlevé. Il s'avança ensuite dans la Thrace, et n'y fut pas moins heureux. La terreur de son nom porta tous les peuples, compris sous le nom de *Goths*, à rechercher son amitié. De l'Europe, Probus passa en Asie, délivra les villes de l'Orient des brigandages des Isaures et des Blémies; et ses rapides succès répandirent la terreur parmi les Perses. Varane II s'empressa d'envoyer des députés à Probus pour lui demander la paix, et se soumit aux conditions qu'il lui imposa.

Après tant de hauts-faits, Probus revenait à Rome recevoir les honneurs du triomphe, et pouvait se flatter de jouir tranquillement du fruit de ses travaux, lorsqu'il apprit la révolte de Caïus-Publius-Saturninus, gaulois d'origine, et l'un des plus habiles généraux qu'eût employé Aurélien. Ce prince lui avait

donné le commandement des frontières de l'Orient; mais avec défense expresse d'entrer en Egypte, parce qu'il se défiait d'un côté de l'ambition et de l'inquiétude naturelle aux Gaulois, et de l'autre de la légèreté des Alexandrins. La curiosité ou l'oubli de la défense porta Saturnin à venir à Alexandrie. Le peuple crut lui faire la cour en le saluant auguste. Il fut, dit-on, affligé de cet honneur, qu'il regardait comme un arrêt de mort, jusqu'à en verser des larmes, et se retira précipitamment dans la Palestine. Mais bientôt il réfléchit qu'après cette aventure il n'y avait plus de sûreté à vivre en particulier, et il consentit à prendre la pourpre. Ainsi la crainte d'être puni d'une rebellion qu'il avait excitée involontairement, lui fit arborer l'étendard de la révolte. Probus, qui l'aimait et l'estimait, ne put croire d'abord cette nouvelle; il punit celui qui vint le premier l'en informer, et il écrivit à Saturnin pour l'assurer du pardon; mais ses amis l'empêchèrent de se fier à cette promesse. On envoya des troupes contre lui, qui l'assiégèrent dans le château d'Apamée, qui était une forte citadelle. Elle fut prise d'assaut l'an 281. Saturnin et toute sa garnison furent passés au fil

de l'épée, au grand regret de Probus, qui aurait voulu conserver la vie à ce malheureux rival. Sa mort rétablit le calme dans l'Orient; mais deux usurpateurs qui s'élevèrent dans les Gaules, donnèrent à Probus de nouveaux embarras.

Proculus, natif d'Albenga, sur la côte de Gênes, avait fait dans sa jeunesse, à l'exemple de ses pères, le métier de brigand, et s'y était tellement enrichi, que lorsqu'il se révolta il put armer deux mille de ses propres esclaves. Sa richesse fut donc l'un des premiers principes de son hardiesse. Mais quoiqu'il eût été brigand dans sa jeunesse, il s'était mis ensuite au service, et sa valeur lui avait obtenu divers commandemens; Il était d'ailleurs connu et décrié pour la dépravation de ses mœurs. On prétend qu'il ne songeait nullement à usurper l'empire, et que ce fut une plaisanterie qui l'y porta. Se trouvant un jour à Cologne, dans la gaieté d'un repas, un de ses amis le salua, en badinant, du titre d'auguste, et le couvrit d'une robe de laine, teinte de pourpre. Proculus, réfléchissant de sang-froid sur cette action, eut peur, comme l'avait eu Saturnin, d'en être puni, et excité par sa fem-

me, aussi ambitieuse que courageuse, il crut devoir prendre ouvertement le titre d'empereur. Il attira dans son parti la Gaule narbonnaise, l'Espagne et l'Angleterre. Probus envoya contre lui une armée qui le poursuivit jusqu'aux frontières des Gaules. Il se retira chez les Francs, sur lesquels il crut pouvoir compter; mais ils le trahirent, le livrèrent à Probus, et il subit le supplice que méritait sa révolte.

Bonosus, espagnol d'origine, né en Angleterre, s'était fait dans les armées une grande réputation de valeur; mais son plus grand mérite était de boire excessivement sans s'enivrer. Il avait le commandement des bords du Rhin, et jouissait d'une grande estime, lorsqu'il eut le malheur de laisser surprendre et brûler la flotte que les Romains entretenaient sur ce fleuve. Persuadé que la pourpre seule pouvait l'exempter du châtiment, il la prit, et résista longtemps aux forces de Probus; mais après plusieurs combats, où il fut toujours vaincu, il s'étrangla de désespoir.

Ce Bonosus, qui avait le talent de boire autant que dix hommes en conservant son sang-froid, s'était rendu utile à l'empereur Aurélien par ce mérite par-

ticulier. Ce prince lui avait fait épouser Hunila, princesse du sang royal des Goths, afin qu'il pût se lier avec les principaux de la nation, et pénétrer leurs secrets en buvant avec eux. Hunila avait beaucoup d'esprit; elle était belle et vertueuse. Probus la traita avec honneur, et lui assigna une pension pour elle et ses enfans.

Délivré de tous ses ennemis, cet empereur se vit en état de gouverner en paix. Il donna au peuple de Rome de magnifiques spectacles, et lui fit de grandes libéralités. Il rebâtit et orna plus de soixante-dix villes; et pour tenir ses troupes en haleine, il les occupa de différens travaux, entr'autres il leur fit planter des vignes dans les Gaules, dans la Pannonie et dans la Mœsie. Il permit en même temps aux particuliers, soit Gaulois, soit Espagnols, d'avoir des vignobles autant qu'ils le voudraient; car depuis Domitien cette liberté n'avait été accordée que bien difficilement. Probus partit ensuite pour faire la guerre aux Perses, qui avaient repris les armes contre les Romains; et il se flattait d'une prompte et facile victoire, lorsque l'an 282 il fut tué à Sirmich par ses propres soldats, irrités de se voir perpé-

tuellement assujétis à de rudes travaux. Il avait alors cinquante ans, et il était dans la septième année de son règne.

Les soldats se repentirent de leur crime aussitôt qu'ils l'eurent commis, et lui élevèrent un tombeau de gazon; avec cette épitaphe : *Ici repose l'empereur Probus, véritablement digne de ce surnom. Il fut vainqueur des tyrans et de toutes les nations barbares.*

Le sénat et le peuple romain pleurèrent amèrement sa mort, et pour honorer sa mémoire, lui élevèrent des temples et consacrèrent des jeux publics en son nom.

L'armée se hâta de nommer un successeur à Probus; et ce fut Carus, préfet du prétoire, qui avait joui de sa confiance, qu'on choisit pour le remplacer. Il avait du mérite et des talens militaires; cependant le sénat vit son élévation à regret, parce qu'on craignait les vices de Carinus, son fils aîné, que le père nomma césar, avec son second fils Numérien. L'aîné s'était déjà fait connaître pour un homme paresseux, fier, cruel et vindicatif, d'ailleurs très-corrompu dans ses mœurs. Son frère, au contraire, n'avait montré que de bonnes inclinations, et les vertus qui pouvaient le rendre

digne du trône. Il avait même des talens pour la poésie et pour l'éloquence.

Les barbares à qui Probus avait inspiré tant de terreur, crurent, lorsqu'ils apprirent sa mort, pouvoir impunément envahir les provinces de l'empire. Les uns entrèrent dans la Thrace et dans l'Illyrie; d'autres menaçaient les Gaules. Il était nécessaire d'y envoyer de prompts secours. Carus se décida à y faire passer son fils aîné, a qui il forma un conseil de gens sages, et lui-même marcha contre les Sarmates, les vainquit, et en délivra la Thrace et l'Illyrie. De là, il mena son armée contre les Perses, et ayant recouvré la Mésopotamie, dont ils s'étaient emparés, il poussa ses avantages jusqu'à Ctésiphon, et obtint par ses victoires les surnoms de *Persique* et de *Parthique*. Il était campé sur les bords du Tygre, et pouvait se flatter de renverser l'empire des Perses, lorsqu'il tomba malade, et mourut, l'an 283, dans le moment où un violent orage se faisait sentir; ce qui a fait croire à quelques personnes qu'il avait été frappé de la foudre. Ce qui paraît constant, c'est qu'après un effroyable coup de tonnerre on cria que l'empereur était mort, et l'on ne sut point précisément si c'était de sa maladie ou

des suites de l'orage. Numérien, son second fils, qui avait fait la guerre des Perses avec lui, fut aussitôt reconnu empereur. Mais ce jeune prince ne régna pas long-temps. Arius-Aper, préfet du prétoire, dont Numérien avait épousé la fille, poussé par une détestable ambition de régner, attenta secrètement à ses jours dans l'espérance d'obtenir sa place. Numérien, qui regardait la guerre de Perses comme finie, ramenait son armée, et marchait à sa tête dans une litière fermée, à cause d'une fluxion sur les yeux, qu'on attribuait aux larmes qu'il avait versées pour la mort de son père. Cette circonstance, qui prouve toute la sensibilité et le bon cœur de Numérien, favorisa le dessein de son cruel beau-père. Aper l'égorgea ou le fit égorger dans sa litière; et en attendant qu'il eût formé un parti pour se faire proclamer, il laissa le corps dans cette litière fermée, qu'on porta ainsi pendant trois jours, sans se douter que l'empereur n'était plus; mais enfin l'infection découvrit le crime; on ne pouvait l'imputer qu'au préfet du prétoire, chargé de la garde de l'empereur. On se saisit de lui, et l'on assembla l'armée pour élire un sujet capable de gouver-

ner, et prompt à venger la mort de Numérien. Tous les vœux se réunirent en faveur de Dioclétien, aussi préfet du prétoire; on le fit monter sur un tertre de gazon, et après avoir juré qu'il n'avait eu aucune part au meurtre dont les soldats demandaient à grands cris la punition, il mit l'épée à la main, et l'alla enfoncer dans le cœur d'Aper, en disant: *Voilà le meurtrier de l'empereur.* Il ajouta : *J'ai tué enfin le sanglier fatal.*

Cette dernière phrase, ma chère Aline, a besoin d'une explication. Une druidesse gauloise avait dit-on prédit à Dioclétien qu'il serait empereur après qu'il aurait tué un sanglier. Depuis cette prédiction, déjà ancienne, il tuait tous les sangliers qu'il pouvait rencontrer; cependant la prophétie ne se réalisait pas, et il disait à ses amis : *Je tue la bête, et les autres en profitent.* Mais cette fois il trouva l'accomplissement de la prédiction en tuant *Aper*, dont le nom en latin veut dire sanglier.

Carinus apprit dans les Gaules la mort de son frère et l'élection de Dioclétien ; il ne put souffrir qu'on lui eût ainsi donné un collègue, et ayant rassemblé ses forces, il se mit en marche pour aller dans l'Orient chercher et

combattre Dioclétien. Carinus ne s'était signalé dans son département que par d'horribles déréglemens; et ayant éloigné les gens de bien que son père lui avait donnés, il les avait remplacés par les infâmes ministres de ses débauches. L'inconduite de Carinus causa sa perte. Dioclétien était venu au-devant de lui jusque dans la Mœsie, et après plusieurs petits combats Carinus avait gagné une bataille contre lui sur les rives du Danube, et l'eût peut-être inquiété long-temps, mais il périt de la main d'un tribun, dont il avait débauché la femme l'an 284. C'est ainsi qu'en deux ans de temps Carus et ses enfans périrent; leur règne fut de courte durée, et la mort successive de Numérien et de Carinus ouvrit à Dioclétien la plus brillante carrière.

Il était né à Salone, ville de la Dalmatie, et fut encore l'un de ces empereurs sortis du sein de l'obscurité. Sa naissance était si basse, qu'on a dit qu'il avait été esclave d'un sénateur nommé Anulius. Ayant reçu de lui sa liberté, il passa par tous les grades militaires, alors le marche-pied du trône. Il parvint, comme vous venez de le voir, à s'y placer; et quoiqu'il n'eût

reçu aucune éducation, on le vit protéger les sciences et les beaux-arts. Il avait beaucoup d'adresse et de ressource dans l'esprit, des idées grandes et vastes, et il était sur-tout habile à connaître les pensées des autres et à ne point laisser pénétrer les siennes. Jamais, dit-on, il ne laissa surprendre son secret. On lui a reproché son excessive avarice, et même une sorte de pusillanimité qui le faisait trembler dans les occasions dangereuses, et l'empêchait souvent de s'y exposer.

Mais avant de nous étendre sur ses qualités et ses défauts, que nous aurons occasion de voir se développer, disons qu'il fut revêtu de la pourpre à Nicomédie, et que, lorsqu'il fut maître de l'empire par sa victoire sur Carinus, il fit grâce à tous ceux qui avaient combattu pour ce prince, et les conserva dans leurs dignités. Il fut élu dans l'année 284 de l'ère chrétienne, et cette année est remarquable en ce qu'elle commence l'ère de Dioclétien ou des martyrs, dont on s'est servi long-temps dans l'église, et dont se servent encore les Coptes et les Abyssins.

L'empire était de nouveau menacé de tous côtés par les barbares, tou-

jours prompts à envahir ses plus riches provinces. Dioclétien, qui ne pouvait se porter partout, ni se flatter de trouver des généraux fidèles, résolut de se donner un collègue ; il fit choix d'un de ses amis nommé Maximien, qui fut surnommé Herculius pour le distinguer d'un autre Maximien. Dioclétien lui connaissait une grande valeur et beaucoup de talens pour la guerre et l'administration. Comme lui il était d'une naissance obscure, mais cependant il n'avait point été esclave ; il reçut le jour dans la Pannonie de parens très-pauvres, mais de condition libre. Maximien n'avait fait aucune espèce d'étude, et il ne se dépouilla jamais des manières rustiques qu'il tenait de sa naissance. La férocité et la dureté étaient peintes dans sa physionomie, et ses mœurs ne la démentaient point ; aussi quand Dioclétien voulait faire quelque cruelle exécution, il le trouvait toujours prêt à s'en charger ; il avait d'ailleurs pour lui un attachement inviolable. Dioclétien l'envoya d'abord dans les Gaules, où il se distingua contre tous les barbares qui la désolaient ; il les combattit et les vainquit les uns après les autres. Pendant qu'il achevait de les exterminer, il

détacha contre les Francs et les Saxons, qui couraient les mers, une flotte commandée par Carausius, homme fort versé dans la marine. Ce général battit les corsaires en quelques rencontres, mais sur l'avis qu'on donna à Maximien qu'il ne s'attachait point à les détruire entièrement, cet empereur donna ordre de le faire mourir. Carausius fut prévenu, et passa avec sa flotte dans la Grande-Bretagne, attira dans son parti les troupes qui étaient dans cette île, et prit le titre d'empereur. Aussitôt il fit construire des vaisseaux, leva des troupes; et ayant appelé à son secours un grand nombre de barbares, il se trouva en état de se maintenir dans son usurpation.

Dioclétien n'était point resté oisif; il domptait les Sarmates: après les avoir soumis, ainsi que les Daces et autres peuples voisins, il tourna ses armes contre les Perses, et les chassa de la Mésopotamie, où ils étaient rentrés depuis la mort de Carus. Varane II, leur roi, envoya de riches présens à Dioclétien, et en obtint la paix. Maximien, de son côté, ayant passé le Rhin, avait porté le fer et le feu dans la Germanie, et Dioclétien, étant repassé en Europe

l'an 287, vint en Italie s'aboucher avec lui. On pense que c'est à Milan que les deux empereurs se joignirent, et conférèrent ensemble sur les moyens de pourvoir aux pressans besoins de l'empire. Considérant combien il était difficile de résister aux assauts qui se préparaient, ils résolurent de se donner chacun un aide sous le nom de *césar*. Le choix de Dioclétien tomba sur Galérius-Maximianus, et celui de Maximien sur Constancius-Chlorus, père du grand Constantin. Pour s'assurer de leur fidélité par de plus forts liens, après avoir exigé qu'ils répudiassent leurs femmes, Maximien fit épouser à Constance-Chlore Théodora, fille de sa femme, et par conséquent sa belle-fille, en la place d'Hélène, de qui il avait eu Constantin; et Dioclétien donna à Galérien sa fille Valéria, l'unique enfant qu'il eut. L'empire se trouva ainsi partagé entre quatre maîtres; et ce qu'on a remarqué comme une singularité, c'est qu'ils vécurent pendant douze ans dans une parfaite union, qui avait son principe dans la déférence de Maximien et des deux césars pour Dioclétien, qu'ils respectaient comme leur père commun, et qui, de son côté,

n'affectait sur eux aucune supériorité.

Avant de s'associer Galérien et Constance-Chlore, les deux empereurs, ou plutôt Maximien, avait fait un accommodement avec Carausius, qu'il avait en vain essayé de déposséder de la Grande-Bretagne; le mauvais succès de son expédition contre lui l'avait porté à lui laisser la possession de cette province, à condition qu'il la défendrait contre les barbares. Deux autres usurpateurs s'étaient élevés, l'un en Afrique, Marcus-Aurélius-Julianus, et Lucius-Epidius-Achilléus qui avait pris à Alexandrie la pourpre impériale, et s'était rendu maître d'une grande partie de l'Egypte. Ce fut l'intrônisation de ces tyrans qui porta les deux augustes à s'associer des césars pour les aider à se délivrer de ces usurpateurs. Le temps n'était plus où les empereurs osaient se fier à leurs généraux; ils ne comptaient que sur ceux qu'ils s'étaient attachés par des liens sacrés. Cependant cette multiplication de souverains devint un grand fardeau pour l'empire; il fallut entretenir quatre cours au lieu d'une, et les impôts augmentant en proportion des besoins, et même au-delà, on vit l'Italie, jusqu'alors ména-

gée, gémir comme les autres provinces sous la verge des exacteurs.

Mais revenons aux césars dont je ne vous ai point encore appris la naissance. Celle de Galérien était loin d'être illustre; il était le fils d'un pauvre paysan de l'Illyrie; il avait long-temps exercé la profession de bouvier, et se sentit toujours de son premier état. Rustique, grossier, sauvage dans ses manières, Galérien n'eut jamais aucune teinture de politesse; il fut féroce, cruel, ennemi des lettres et de ceux qui les cultivaient. Son unique talent fut de se rendre habile dans le métier de la guerre; mais dans ses actions, et jusque dans sa contenance, il avait quelque chose de sinistre, plus propre à inspirer la terreur et l'aversion que l'amitié et l'estime. Constance avait toutes les qualités contraires. Il était, par sa mère, petit neveu de l'empereur Claude II, fils d'Eutrope, l'un des principaux seigneurs de la Dardanie; il avait reçu une éducation soignée. On croit que le surnom de Chlore (*Chlorus*) lui fut donné à cause de sa pâleur. Tous les auteurs ont fait l'éloge de ses vertus, de sa douceur, de son affabilité, de sa prudence, de son désintéressement et sa

modestie. Il se montra, dit-on, d'autant plus digne de l'empire, qu'il l'avait moins désiré, et que son ambition se bornait à bien remplir ses fonctions militaires et à gouverner en paix sa famille.

Après la création des deux césars, Dioclétien fit le partage de l'empire. Il retint pour lui la Syrie et les autres provinces de l'Orient. Maximien eut l'Italie et la plus grande partie de l'Afrique; Galérien, la Thrace et l'Illyrie, avec la Macédoine, la Pannonie et la Grèce; et Constance-Chlore, tout ce qui était au delà des Alpes, c'est-à-dire, les Gaules, la Grande-Bretagne, les Espagnes et la Mauritanie.

Maximien passa en Afrique, où il ramena sous le joug de l'obéissance les habitans des cinq principales villes de la Lybie, et réduisit le tyran Julianus à se jeter dans le feu, après s'être percé de son épée. Dioclétien marcha de son côté contre Archilléus, qui s'était cantonné en Egypte, où il se défendit pendant huit mois; mais après la perte d'une sanglante bataille, il fut pris dans Alexandrie, et condamné à être dévoré par les lions.

Galérien qui était passé en Asie pour

faire la guerre aux Perses, fut d'abord moins heureux. Narsès leur roi, après avoir enlevé l'Arménie aux Romains, menaçait le reste de l'Orient, et était entré en Mésopotamie à la tête d'une formidable armée. Galérien osa lui livrer bataille avec des forces inférieures, et fut défait avec beaucoup de perte. Il alla trouver Dioclétien, qui revenait vainqueur d'Achilléus, et ce prince le reçut avec tant de hauteur et de mépris, qu'il le fit marcher à pied plus de mille pas à côté de son char, quoiqu'il fût vêtu de la pourpre impériale. Cet affront fut très-sensible à Galérien; mais loin de l'abattre, il ne fit qu'animer son courage. Il se hâta de rassembler une puissante armée, qu'il leva dans l'Illyrie et dans la Mœsie, repassa dans l'Orient, et passa dans l'Arménie pendant que Dioclétien, à la tête d'une autre armée, se tenait sur la frontière de la Mésopotamie, loin du péril, disait-on, mais à portée de secourir son collègue, s'il en était besoin. Galérien sut se suffire pour réparer sa défaite; avec un corps de vingt-cinq mille hommes il mit en déroute une armée bien plus nombreuse, la tailla en pièces, fit un butin immense, et une quantité innombrable de prison-

niers. Narsès lui-même manqua d'être pris, et ne se déroba que par une prompte fuite; mais ses femmes, ses sœurs, ses enfans, et plusieurs personnes de la première distinction tombèrent au pouvoir du vainqueur. Narsès fut réduit à implorer sa générosité, et se trouva trop heureux de pouvoir acheter la paix par la cession de quelques provinces, qu'il donna en échange de la liberté de ses femmes et de ses enfans.

Avant de consentir à accorder la paix au roi de Perse, Galérien fit sentir à son envoyé qu'après les outrages que l'empereur Valérien avait reçu des Persans, ils avaient mauvaise grâce à demander qu'on usât envers eux de modération; mais il ajouta qu'il voulait bien se souvenir que les Romains, contens d'abattre l'orgueil des princes qui leur résistaient, se portaient sans peine à leur pardonner. Après cette réponse, il renvoya l'ambassadeur, et lui fit espérer que Narsès reverrait bientôt ses femmes et ses enfans. Galérien vint ensuite trouver Dioclétien à Nisibe dans la Mésopotamie. Il en fut reçu honorablement, et ces deux princes terminèrent de concert la guerre contre les Perses par un traité avantageux aux Romains.

Autant la défaite de Galérien l'avait humilié, autant sa victoire l'enorgueillit. Elle lui fit prendre dans le gouvernement une autorité que la faiblesse de Dioclétien laissa parvenir à son comble. Bientôt nous le verrons régner despotiquement, et se montrer pour ainsi dire le souverain maître des autres empereurs.

Voyons comment Constance-Chlore se conduisait dans l'administration des Gaules; elles ont droit de nous intéresser sous plus d'un rapport. Il en voulait surtout à Carausius, qui depuis près de sept ans se maintenait tranquillement dans la Grande-Bretagne; mais il en fut délivré par la trahison d'Alectus, principal confident du tyran, qui, l'an 293, prit à son tour le titre d'auguste, et le conserva pendant trois ans. Constance préparait contre lui une flotte nombreuse, et en attendant qu'elle fut en état, il fit la guerre vers le Bas-Rhin à diverses nations barbares, les força de se rendre à discrétion, et les transporta dans des contrées désertes pour y cultiver la terre, payer les impôts et fournir dans le besoin des recrues pour les troupes romaines. Il revint ensuite dans les Gaules, et y rebâtit la ville d'Autun, ruinée sous

le règne de Claude II. Lorsque Constance eut fait à loisir tous ses préparatifs pour aller attaquer Alectus dans la Grande-Bretagne, il passa dans cette île, et fit mettre le feu à ses vaisseaux afin que ses troupes fussent forcées de vaincre. Alectus évita d'abord de combattre contre Constance; mais celui-ci le força bientôt de donner bataille. Alectus fut défait, et tué sur la place avec un grand nombre des siens. Par cette victoire la Bretagne rentra sous l'obéissance. Les Gaules et l'Espagne se virent délivrées de la crainte des corsaires, et les peuples comblèrent le vainqueur de bénédictions. Ce prince étant repassé dans les Gaules, trouva près de la ville de Langres une armée de Germains, qu'il n'attendait pas, et fut un moment en danger d'être pris par eux. Mais le gros de son armée l'ayant rejoint ce jour même, il alla sur-le-champ à la rencontre des ennemis, et leur tua soixante mille hommes.

Ce fut vers ce même temps que Dioclétien et Maximien vinrent à Rome, l'an 303, et y reçurent les honneurs du triomphe. La cérémonie n'eut d'éclat que par les représentations de tous les peuples vaincus, et par les portraits des femmes, des sœurs et des enfans de Nar-

sès qu'on portait devant le char des triomphateurs, avec les dépouilles enlevées dans l'Orient. La dépense fut d'ailleurs très-modique, et les jeux que donna Dioclétien se sentaient de son esprit de lésine, ce qui lui attira les railleries des Romains. Il ne put souffrir cette licence, et sortit de Rome dans le mois de décembre pour aller à Ravenne, sans être retenu par la rigueur de la saison. Le froid et les pluies lui causèrent une maladie de langueur qui ne l'empêcha pas de se faire transporter en litière à Nicomédie dans le courant de l'été. Sa maladie y augmenta, et fut accompagnée de faiblesses qui firent courir le bruit de sa mort. Il revint de cet état, mais son cerveau en fut affaibli, et depuis ce moment il perdait de temps en temps la raison. Il était sur-tout sujet à des frayeurs soudaines, et croyait voir tomber sur lui la foudre du ciel. Les chrétiens attribuaient ses frayeurs à la vengeance de Dieu pour la persécution qu'il leur faisait souffrir. On croit que Galérien irritait son mal. Il a même été soupçonné d'avoir fait mettre deux fois le feu au palais de Nicomédie afin de renverser tout-à-fait le jugement de Dioclétien, déjà fort ébranlé. Cependant Dioclétien avait

encore de bons intervalles, et s'étant fait voir au peuple dans un de ses momens lucides, il parut si changé, si défiguré, qu'on eut peine à le reconnaître. Galérien tira parti de l'état fâcheux où il se trouvait pour lui persuader d'abdiquer l'empire; il vint dans ce dessein à Nicomédie, et lui représenta que ses infirmités de corps et d'esprit ne lui permettaient plus de gouverner. Dioclétien, surpris d'une telle proposition, la rejeta d'abord, et offrit seulement à Galérien de l'associer avec Constance-Chlore au titre d'auguste. Galérien persista impérieusement, et lui fit sentir que s'il n'abdiquait volontairement on pourrait l'y contraindre. Intimidé par ses menaces, Dioclétien donna en pleurant son consentement. Galérien exigea de plus que Dioclétien écrivit à Maximien pour l'engager à se démettre aussi de l'empire, et il fut décidé que Constance-Chlore et Galérien seraient proclamés augustes, et qu'on élirait deux nouveaux césars pour conserver la forme du gouvernement établi par Dioclétien.

Maximien eut beaucoup de peine à se résoudre à abdiquer; il paraît qu'il n'y fut déterminé que par la crainte d'une guerre civile; d'autres ont dit par la pa-

role qu'il avait donnée à Dioclétien de se démettre en même temps que lui; mais enfin il céda aux désirs impérieux de Galérien. Dioclétien proposa pour césars Maxence, fils de Maximien et gendre de Galérien, et Constantin, fils de Constance-Chlore. Mais Galérien les rejeta tous deux; l'un comme trop vicieux, l'autre comme trop sage et trop aimé des troupes. Il nomma de son autorité Sévère et Daïa, fils de sa sœur, qu'il avait depuis peu surnommé Maximin, nom qui lui resta, et sous lequel il fut connu dans l'empire; c'est pourquoi, pour éviter de le confondre avec le vieux Maximien, quand nous parlerons de celui-ci nous le désignerons dorénavant par son nom d'Herculius, que quelques auteurs lui donnent de préférence.

Le choix des deux nouveaux césars fut loin d'être heureux; tous deux étaient indignes du rang où on les appelait, et leur entier dévouement à Galérien le leur fit seul obtenir.

Après son abdication, Dioclétien se retira dans la Dalmatie, et fixa son séjour à Salone, sa patrie, où il se fit bâtir un magnifique palais. Maximien-Herculius, forcé de renoncer à l'empire, fit son abdication à Milan, et se retira dans

la Lucanie, non pour y vivre dans le repos, mais pour y attendre quelque occasion de reprendre la pourpre impériale. Dioclétien, plus sage, vécut tranquillement dans sa retraite, sans être tenté de la quitter. Heureux de jouir sans trouble des présens de la nature, on l'entendit plusieurs fois s'écrier : « Aprésent, « je vis ; à présent je vois la beauté du « soleil ». Il s'amusait à cultiver lui-même un petit jardin. Dans un temps de troubles, on voulut l'engager à reprendre l'autorité impériale ; il répondit à ceux qui le sollicitaient : « Je voudrais « que vous vinssiez à Salone ; je vous « montrerais les choux que j'ai plantés de « mes mains : je suis sûr qu'après cela « vous ne me parleriez plus d'empire ».

Si l'on peut ajouter foi à ces paroles, rapportées par plus d'un auteur, il faut rejeter l'assertion de ceux qui prétendent qu'il mourut de chagrin d'avoir abdiqué. Les uns assurent qu'il finit ses jours à soixante-huit ans ; d'autres qu'il vécut jusqu'à quatre-vingts ans. Cette différence vient sans doute de ce qu'on s'occupa peu de ce qu'il devint une fois qu'il eut renoncé à l'empire. Pendant la durée de son règne, qui fut de vingt ans et quelques mois, il orna plusieurs gran-

des villes de superbes édifices, Rome, Milan, Carthage, et Nicomédie lui durent quelques embellissemens. On voit encore aujourd'hui à Rome une grande partie des thermes ou bains publics, connus sous le nom de thermes de Dioclétien, que ce prince avait fait construire, et dont on a fait depuis l'église de Notre-Dame-des-Anges. Il fit, de plus, beaucoup de choses utiles, donna plusieurs lois salutaires, et punit les délateurs. Il aimait à encourager la vertu, punissait le vice, et ménageait sagement l'argent du public.

Vous voyez, ma chère Aline, que Dioclétien eut quelques qualités, et qu'il ne fut pas l'un des mauvais empereurs de ces derniers temps ; mais il est bon que je m'arrête ici, et que je vous laisse un peu désirer la suite du règne de Galérien et de Constance.

LETTRE XV.

Commencement du quatrième siècle. — Règnes des empereurs Galérien, Constance, Maximin, Sévère, Maxence, Licinius et Constantin.

J'ai terminé, dans ma dernière, ma chère Aline, le tableau du troisième siècle. Vous avez vu qu'il a été particulièrement remarquable par l'anarchie militaire, et par les irruptions successives des barbares, qui n'ont guère laissé de repos à l'empire, déjà si déchiré par les guerres civiles entre les empereurs. Le quatrième que nous allons parcourir aujourd'hui est célèbre sous d'autres rapports, et le partage solennel de l'empire romain doit être considéré comme l'un de ses caractères distinctifs.

Il est encore remarquable que le quatrième siècle commença par la dixième persécution contre les chrétiens, la plus violente et la plus générale qu'ils eussent essuyée; mais l'on vit bientôt après le christianisme triompher de l'idolâtrie,

par la miraculeuse conversion du grand Constantin.

La persécution si cruelle qui commença le quatrième siècle, fut l'un des derniers actes de souveraineté de Dioclétien. Elle lui fut inspirée par Galérien, qui n'était pas moins superstitieux que cruel, et tenait de sa mère, fortement attachée au culte des idoles, une haine invétérée contre les chrétiens. Dioclétien, naturellement timide et pacifique, hésita long-temps à se prêter aux fureurs de Galérien; celui-ci ne put l'y déterminer qu'en faisant mettre secrètement le feu à son palais de Nicomédie, l'an 303. Il accusa les chrétiens de cet incendie, et persuada au vieux empereur, qu'il ne pourrait se garantir de leurs attentats, qu'en les exterminant. L'édit qui fut rendu portait: « Que les « églises des chrétiens seraient rasées, « et leurs livres brûlés; et qu'ils se- « raient exclus de tout emploi ». Par un second édit, Dioclétien leur ordonna de sacrifier aux idoles, sous peine de subir les plus cruels supplices. Cet édit fut rigoureusement exécuté dans l'Orient, dans l'Egypte et dans l'Afrique. Maximien - Herculius, non moins cruel que Galérien, exerça une excessive barbarie

dans la Thrace, dans la Macédoine, et dans l'Italie. Constance-Chlore, plus humain et plus modéré, se contenta de faire abattre, dans les Gaules et dans les autres provinces de son commandement, les églises des chrétiens, et ne put se résoudre à verser leur sang; mais pour se conformer en partie à l'édit, il crut devoir destituer de leurs emplois tous les officiers de ses troupes et de sa maison qui refusèrent de sacrifier. Il les rétablit dans la suite, et chassa, au contraire, ceux qui avaient renoncé à leur religion, disant que celui qui trahit son dieu, ne se fera point de scrupule de trahir son prince.

La conduite de Constance, en cette circonstance, a fait croire que lui-même était chrétien; mais, s'il ne le fut pas, il estimait au moins les chrétiens, et leur donna, en plusieurs occasions, des preuves de confiance; aussi son palais se remplit de chrétiens, aussitôt qu'il fut empereur et maître de suivre ses véritables inclinations. Sa première femme, la célèbre Hélène, mère de Constantin, était chrétienne, et l'on ne peut douter qu'elle n'ait inspiré de bonne heure à son fils les principes qu'elle révérait, et que ce ne soit elle qui ait préparé sa conversion.

On cite de Constance un trait qui prouve combien il s'attachait à se faire aimer des sujets qu'il gouvernait, et combien ils étaient heureux de vivre sous ses lois. Lorsqu'il n'était encore que césar, Dioclétien fut instruit que Constance prenait peu de soin de remplir le trésor public, et il envoya lui faire des reproches de cette négligence. Le césar pria les députés de repasser dans quelques jours. Pendant cet intervalle, il fit avertir les plus riches habitans des provinces qu'il avait besoin d'argent, et qu'il ne tenait qu'à eux de profiter de l'occasion de faire voir s'ils aimaient leur prince. Ce simple message produisit le plus grand effet : une infinité de citoyens, à l'envi les uns des autres, apportèrent leur or et leur argent ; de sorte qu'en peu de temps le trésor fut rempli. Constance invita alors les députés à venir le visiter. Pendant qu'ils examinaient ces monceaux d'or avec étonnement, le prince leur dit : « Tout ce que vous « voyez m'appartient depuis long-temps ; « mais je l'avais laissé en dépôt entre les « mains de mon peuple ». Il fit rendre aussitôt toutes les sommes aux dépositaires, bien sûr de les retrouver quand il en aurait besoin ; « Car, disait-il,

« l'amour des sujets est le plus riche et « le plus sûr trésor des princes ».

Charmante maxime! ma chère Aline; mais malheureusement trop peu connue des souverains, et sur-tout de ceux de l'ancienne Rome.

Constance, qui savait si bien se faire aimer, qui s'attachait à dominer ses peuples bien plus par l'amour que par la crainte, était un collègue qui devait paraître redoutable à Galérien. Celui-ci lui était opposé en toute chose; il était bien plus jaloux d'être craint que d'être aimé. Je vous ai déjà dit, que dans le choix qu'il avait fait des deux nouveaux césars, il ne s'était attaché qu'à choisir des sujets qui lui fussent entièrement dévoués. Maximin, fils de la sœur de Galérien, était un jeune rustre élevé comme l'avait été son oncle, par une mère grossière, à la suite des troupeaux. Son caractère ne démentait point son origine; il était féroce, cruel, livré à la débauche du vin, et aussi peu entendu dans les affaires de la guerre que dans celles du gouvernement civil. Sévère, dont la naissance est inconnue, était d'un âge mûr; il avait toujours professé dans les troupes un attachement sincère pour Galérien. Il passait pour son ami,

mais l'un de ces amis souples et flatteurs qui ne voient que par les yeux de celui qui les subjugue. Galérien l'avait choisi, parce qu'il attendait de lui une soumission pareille à celle de Maximin son neveu. Ainsi, dans le nouvel ordre des choses, il ne manquait à cet empereur, pour être maître absolu de l'empire, que de gouverner Constance; mais s'il ne s'en flattait pas, la santé faible de ce prince lui faisait espérer qu'il serait bientôt débarrassé de ce collègue.

L'empire se partagea entre les deux empereurs et les deux césars. Galérien eut l'Illyrie, la Pannonie, la Thrace, la Macédoine, la Grèce, l'Asie mineure, la Syrie et la Judée, et toutes les autres provinces de l'Orient. Il céda à Maximin la Syrie et l'Egypte; Constance eut l'Occident en partage, les Gaules, l'Italie, l'Afrique, l'Espagne et la Bretagne : il en détacha pour Sévère l'Italie et l'Afrique.

Au moment de ce partage, Constantin, l'aîné des enfans de Constance-Chlore, était à Nicomédie, c'est-à-dire au milieu des états de Galérien : il avait été élevé auprès de Dioclétien, et il servait dans son armée. Ce prince l'avait gardé comme un ôtage de la fidélité de

Constance. Galérien, non moins prudent, le garda près de lui le plus longtemps qu'il put ; il l'empêcha, sous divers prétextes, d'aller retrouver son père qui, étant infirme, le redemandait avec les plus vives instances. On a même dit que Galérien tenta plus d'une fois de se défaire de Constantin, dont il redoutait les vertus et les grandes qualités. Il avait vu avec jalousie les premiers développemens de ce jeune prince, qui dès sa plus grande jeunesse promit beaucoup. Un air noble et une taille majestueuse, joints à une conduite irréprochable, à un caractère doux, généreux et affable envers tout le monde, lui gagnaient l'affection du peuple et des soldats ; tous désiraient de le voir un jour empereur. Un mérite si universellement reconnu ne put trouver grâce aux yeux de Galérien : non content de s'opposer à ce qu'il fut nommé césar, il l'exposa avec si peu de ménagemens, qu'il fit conjecturer qu'il ne cherchait qu'à s'en défaire. Mais les dangers furent des occasions de gloire pour Constantin ; et Galérien, dissimulant la haine qu'il lui portait, le retenait toujours sous prétexte d'affection ; il l'empêchait de rejoindre son père. Forcé de

céder enfin aux instances du fils, et pour ne pas rompre ouvertement avec Constance, il permit à Constantin de partir de Nicomédie où ils étaient ensemble, pour se rendre dans les Gaules auprès de son père. En donnant ce consentement, Galérien dépêcha en même temps un courrier à Sévère, pour l'engager, ou plutôt pour lui ordonner d'arrêter le jeune prince quand il passerait par l'Italie. Constantin le prévint; il partit vingt-quatre heures plutôt que l'empereur ne l'avait décidé, et fit tant de diligence, qu'il empêcha l'effet de ses mauvais desseins. Galérien, apprenant son évasion, en pleura de rage, et donna en vain l'ordre de le poursuivre. Constantin arriva sain et sauf auprès de son père, qu'il joignit dans le lieu appelé depuis Boulogne-sur-Mer, à l'instant qu'il allait s'embarquer pour passer dans la Grande-Bretagne pour combattre les Pictes et les Calédoniens, peuples barbares sortis de la Scandinavie. Eroc, roi des Allemands, s'était joint avec son armée à Constance-Chlore pour l'aider dans cette expédition. Constantin se distingua dans cette guerre; il aida son père à vaincre les barbares. Constance tomba malade à

Yorck, et mourut au milieu des ses enfans dans la quinzième année de son règne, à l'âge de cinquante-six ans, l'an 306.

Constance avait nommé pour lui succéder Constantin, son fils aîné; et sur-le-champ, sans attendre même son consentement, les troupes le proclamèrent empereur. Il était né dans l'Helvétie, aujourd'hui la Suisse. A la nouvelle de son élection, Galérien entra dans un violent transport de colère; et son dépit fut encore plus grand, lorsqu'il reçut l'image de ce prince couronnée de lauriers, qu'il lui envoya suivant l'usage. Il fut tenté de la faire brûler; mais ses amis lui conseillèrent de dissimuler, pour ne pas irriter les troupes dont on connaissait l'affection pour Constantin. Cependant Galérien ne voulut lui donner que le titre de césar, et il décora Sévère de celui d'auguste, comme étant le plus ancien des césars créés sous Dioclétien. Son dessein était d'élever un jour à la même dignité Licinius son favori, homme de basse naissance et de mœurs très-corrompues, mais guerrier habile et dont le caractère dur et féroce sympathisait avec le sien. Galérien ne connaissait que les voies de rigueur,

pour maintenir ses sujets dans l'obéissance : il les accablait d'impôts ; et la pauvreté où il les réduisait, était le moindre des maux qu'ils souffraient sous sa tyrannie. Pour assouvir son avarice, il voulut établir des impositions extraordinaires dans la ville même de Rome, et il avait envoyé des officiers pour se faire rendre compte des biens des habitans. Maxence, fils de Maximien-Herculius, et gendre de Galérien, n'avait point pardonné à son beau-père le refus qu'il avait fait de le nommer césar. Il demeurait près de Rome, et il profita du mécontentement des Romains pour gagner les cohortes prétoriennes qu'on avait laissées dans la ville, et quelques-uns des principaux magistrats. Lorsqu'avec le secours de ses amis il eut formé son parti, il se fit proclamer auguste en l'absence de Sévère qui était allé trouver Galérien. Cet empereur méprisait trop son gendre pour le craindre ; il se contenta de faire partir Sévère pour aller abattre ce fantôme d'usurpateur ; mais il ne fit pas attention que ces mêmes troupes avaient longtemps servi sous Maximien-Herculius, et qu'elles prendraient aisément le parti du fils de leur ancien empereur. Maxen-

ce, pour se garantir de l'orage qui le menaçait, engagea son père à quitter sa retraite de la Lucanie; et ce prince, qui n'avait abdiqué que par force, se rendit à Rome en diligence, et reçut la pourpre impériale des mains de son fils. Ils furent tous deux reconnus dans toute l'Italie et dans quelques autres provinces. Pendant qu'ils se préparaient à la guerre, Constantin gouvernait avec la douceur qui lui était naturelle, les Gaules, l'Espagne et la Grande-Bretagne; il veillait à les garantir des incursions des barbares, et sur-tout des Francs, nation volage, inquiète, et toujours prompte, disent les historiens, à violer la foi des traités. Il faut croire, ma chère, que depuis que nous sommes au nombre des nations policées, nous nous sommes au moins corrigés de ce dernier défaut qu'on nous reprochait quand nous étions comptés parmi les peuples barbares. Mais revenons à Constantin qui les vainquit dans les Gaules; et pour les assujettir par la crainte et les obliger à garder leurs sermens, fit mourir dans de cruels supplices deux de leurs rois qu'il avait pris. Il passa le Rhin; et ayant surpris les Francs, nommés Bructères, il en tailla en pièces

un grand nombre, et exposa aux bêtes, dans l'amphithéâtre, la plupart des prisonniers.

Vous partagerez sans doute le regret que j'éprouve de voir Constantin, qu'on nous peint humain et généreux, déshonorer sa victoire par une si affreuse cruauté.

Cependant Sévère était entré en Italie avec une armée, qui se laissa bientôt séduire par les libéralités et les promesses de Maxence; si bien que s'étant approché de Rome pour l'assiéger, ses soldats l'abandonnèrent pour se rendre auprès de son ennemi. Il se sauva par une fuite précipitée; mais ayant rencontré Herculius qui venait joindre son fils avec un renfort de troupes, il prit le parti de se renfermer dans Ravenne avec un petit nombre de soldats qui lui étaient demeurés fidèles. Herculius alla l'y assiéger; et comme la place était en état de faire une longue résistance, il l'engagea par des promesses appuyées des sermens les plus sacrés à se remettre entre ses mains; il fut amené à Rome prisonnier, et de là on l'envoya dans un lieu appelé les Trois-Tavernes, où, selon les uns, il fut étranglé, et selon d'autres, il lui fut permis par grâce de se faire ouvrir les veines. Dès ce moment-là Galérien

donna, suivant son ancien projet, le titre d'auguste à Licinius, et il paraissait qu'Herculius et Maxence avaient tout à craindre de son ressentiment. Le premier passa dans les Gaules pour demander l'appui de Constantin, et il lui donna le titre d'auguste au lieu de celui de césar, dont jusque-là il s'était contenté par ménagement pour Galérien. Herculius lui fit épouser sa fille Flavia-Maximiana-Fausta; apparemment que Minervine, sa première femme, était morte alors, ou qu'il l'avait répudiée : l'histoire n'en dit rien. Herculius était encore dans les Gaules lorsque Galérien arriva en Italie dans la résolution d'assiéger Rome et de la saccager, d'exterminer le sénat et de passer les habitans au fil de l'épée. Il ne put exercer ce terrible projet de vengeance. Galérien était toujours resté dans les délicieuses contrées de l'Asie; et n'ayant jamais vu la capitale du monde, il n'en connaissait ni la force ni l'étendue ; il s'aperçut bientôt qu'elle était bien supérieure à celle qu'il lui supposait ; et ayant jugé qu'il échouerait dans son entreprise, il fit inviter Maxence à venir le trouver pour négocier un accommodement. Loin de l'écouter, Maxence ne pensa qu'à débau-

cher ses troupes. Les soldats eux-mêmes avaient senti qu'elle honte rejaillirait sur eux de faire le siége de la capitale de l'empire romain. Une partie des légions abandonna Galérien; il ne retint les autres que par des bassesses; on dit qu'il fut jusqu'à se jeter aux pieds de ses soldats pour les empêcher de déserter. Trop heureux de pouvoir éviter le sort de Sévère, il se retira précipitamment la rage dans le cœur et la confusion sur le front; il permit à ses soldats de faire le dégât dans toutes les campagnes, autant pour les enrichir de butin que pour ôter les subsistances à ceux qui voudraient le suivre.

Pendant que ces affaires se passaient dans l'Occident, Maximin vivait en paix dans l'Orient sous le titre de césar. Lorsqu'il apprit l'élévation de Licinius à la qualité d'auguste, il voulut à son tour être revêtu du même titre, et même avoir le rang avant Licinius, comme ayant été appelé le premier au partage du gouvernement. En vain Galérien, son oncle, voulut lui représenter les égards qu'il devait à l'âge de Licinius, qui avait près de soixante ans, Maximin se fit proclamer auguste, et s'excusa près de son oncle en tâchant de lui persuader que

ses troupes l'avaient proclamé sans qu'il l'eût demandé. L'empire eut donc alors six empereurs, Herculius, Galérien, Licinius, Maximin, Constantin et Maxence.

Herculius ayant appris dans les Gaules la fuite de Galérien, pressa Constantin de lui faire la guerre; mais il ne put l'y décider, et s'en retourna à Rome, où il partagea l'autorité avec son fils. Cependant celle de Maxence l'emportait sur la sienne; Herculius reconnut avec jalousie que son fils jouissait de beaucoup plus de crédit et de considération que lui. Oubliant qu'il était père, ce vieillard ambitieux prit des mesures pour dépouiller Maxence de la pourpre impériale. Il assembla à cet effet le peuple et les soldats; et après avoir déploré les maux qui affligeaient l'empire, il se tourna vers son fils, qui était à côté de lui sur le même tribunal, l'accusa d'être l'auteur de tous ces maux, et d'un air furieux lui arracha sa robe de pourpre. Maxence se jeta au milieu des soldats, et les ayant conjurés de le sauver de la violence de son père, ils éclatèrent tous en injures contre Herculius, et se fussent portés à de plus grands excès, s'il ne se fût hâté de sortir de Rome pour retourner dans les Gau-

les, où il se flattait de trouver un vengeur dans Constantin. Son espérance fut trompée; et comptant sur l'appui de Galérien, l'ennemi capital de Maxence, il l'alla trouver à Carnunte dans la Pannonie.

Qu'il fallait que ce Maximien-Herculius fut terriblement vindicatif pour aller ainsi chercher des ennemis à son fils, et exciter à lui faire la guerre jusques à ceux dont lui-même avait à se plaindre! Pour s'introduire auprès de Galérien, il prit le prétexte des affaires de l'empire, et l'on dit que son dessein était de chercher quelque moyen de se défaire de lui pour s'emparer de la puissance. Il fut d'abord assez bien reçu de Galérien, mais peu après ils se brouillèrent; et Herculius, obligé de prendre la fuite une seconde fois, revint encore dans les Gaules. Pour ôter à Constantin toute défiance sur ses vues ambitieuses, il quitta la pourpre impériale avant de paraître devant lui, et annonça qu'il voulait désormais mener une vie tranquille et ne plus se mêler d'affaires; mais, sous cette apparente abnégation, le perfide cachait les plus noirs desseins.

Constantin était alors occupé sur les bords du Rhin, où il faisait construire

un pont; il n'avait avec lui qu'une partie de son armée : le reste était aux environs d'Arles avec ses trésors. Les Francs étaient en armes; et quoiqu'ils fussent bien supérieurs en nombre aux troupes de Constantin, Herculius l'engagea à les attaquer, lui promettant une victoire aisée sur des peuples qu'il avait déjà vaincus, mais espérant bien qu'il succomberait au contraire, et périrait dans ce combat inégal. Constantin donna dans le piège par la confiance qu'il avait en l'expérience et l'habileté de son beau-père. Celui-ci, qui avait promis de le suivre, ne le vit pas plutôt engagé assez avant pour ne pas craindre un prompt retour, qu'il prit la route d'Arles; arrivé dans cette ville, il reprit la pourpre pour la troisième fois, s'empara des trésors de son gendre, les distribua aux soldats, et ne négligea aucun artifice pour les engager à se déclarer en sa faveur contre Constantin. Cependant les Francs s'étaient retirés à l'approche de ce prince; et lorsqu'il apprit la trahison d'Herculius, il se hâta de revenir sur ses pas, et surprit ce perfide avant qu'il fût en état de se défendre. Constantin ramena sans peine les troupes à son obéissance, et Herculius s'enfuit à Marseille,

dont il s'était saisi. Constantin l'y suivit ; et pendant qu'il attaquait cette place d'un côté, on ouvrit de l'autre les portes à ses troupes ; elles se saisirent d'Herculius, et l'amenèrent à son gendre, qui se contenta de le dépouiller de la pourpre, et lui donna un appartement dans son palais. Mais ce perfide vieillard ne put soutenir la honte d'une retraite forcée. Déterminé à remonter sur le trône à quelque prix que ce fût, il s'adresse à sa fille Fausta, s'attache à la gagner par ses caresses et ses prières ; et croyant l'avoir disposée à trahir son mari pour le servir, il l'engage à laisser ouverte pendant la nuit la porte de l'appartement de Constantin. Fausta lui promit tout, et avertit sur-le-champ son époux. Constantin, voulant avoir des preuves certaines, fait mettre en sa place un eunuque dans son lit. Herculius vint au milieu de la nuit, frappe l'esclave de son poignard, et s'écrie : « Constantin est mort, « je suis empereur ». Aussitôt Constantin paraît avec une nombreuse garde, fait saisir son perfide beau-père ; et comme il y aurait eu trop d'imprudence et de danger à laisser vivre un homme que l'impunité n'avait fait qu'enhardir au crime, Constantin, pour toute grâce,

laissa à Herculius le choix de son genre de mort, et il s'étrangla.

Pendant que ces scènes se passaient dans les Gaules, Maxence, irrité contre les peuples d'Afrique qui, ne voulant reconnaître d'autre empereur que Galérien, refusaient de recevoir ses images, avait formé le projet de passer dans cette province pour la punir d'un refus qu'il regardait comme une rebellion, l'Afrique ayant été jusque-là du département de l'empereur de Rome. Les aruspices le détournèrent de ce voyage, et il se contenta d'ordonner à Alexandre, qui y commandait les troupes comme vicaire du préfet du prétoire, de lui envoyer son fils en ôtage. Alexandre s'en excusa; et ayant su quelque temps après que Maxence avait envoyé des gens pour l'assassiner, il se révolta ouvertement, et se fit proclamer empereur. Il était né en Phrygie de parens obscurs; et quoiqu'il eût peu d'esprit et de capacité, il se maintint pendant trois ans dans son usurpation. Galérien de son côté songeait à dépouiller Maxence, et ruinait les provinces pour amasser les fonds dont il avait besoin pour lui faire la guerre, et pour célébrer avec une grande solennité la vingtième année de

son empire ; mais il fut attaqué d'une maladie douloureuse et incurable, qui le fit languir pendant un an dans des tourmens affreux que les historiens présentent comme un châtiment de sa persécution contre les chrétiens. Il mourut de cette maladie après un règne de vingt ans, l'an 311.

Constantin était alors occupé sur les bords du Rhin à dissiper une ligue qu'avaient formée, pour passer dans les Gaules, les Ructères, les Quérusques, et autres nations d'Allemagne ; il les vainquit toutes dans une seule bataille, et passa ensuite dans la Grande-Bretagne, où il appaisa des troubles qui s'étaient élevés.

Licinius, à qui Galérien, en mourant, avait recommandé Valéria, sa femme, fille de Dioclétien, pensa d'abord à se mettre en possession de l'Illyrie, de la Grèce, de la Macédoine, de la Thrace et de la Bithynie au delà du détroit de Byzance. Maximin, de son côté, avait pris, pendant la longue maladie de Galérien, des mesures pour se saisir des provinces en deçà du détroit, qu'on avait, disait-il, injustement distraites de son département. Il entra dans la Bithynie ; et avant que Licinius pût

s'opposer à ses progrès, il était déjà maître de toutes les contrées situées sur la Propontide du côté de l'Asie.

Licinius avait assemblé des troupes pour lui faire la guerre ; mais avant d'en venir aux mains, ils s'accommodèrent, et Licinius consentit que le détroit de Byzance servît de bornes aux deux empires. Valéria, veuve de Galérien, s'était retirée dans le pays de l'obéissance de Maximin, où elle croyait être plus en sûreté que dans celui de Licinius. Elle avait avec elle Prisca, sa mère, femme de Dioclétien, Candidien, fils naturel de Galérien, et Sévérien, fils de Sévère. Maximin traita d'abord Valéria avec beaucoup de respect et de considération ; mais avant qu'elle eût achevé le temps de son deuil, il lui fit proposer de l'épouser. Elle fut étonnée d'une si étrange proposition, et répondit qu'avec les lugubres habits qu'elle portait il ne lui était pas permis de se remarier ; elle témoigna d'ailleurs sa surprise de ce que Maximin voulait pour l'épouser répudier sa femme, qui ne lui avait donné aucun sujet de plainte ; elle ajouta qu'il serait odieux et sans exemple qu'une personne de son rang passât à un second

mariage. Ce refus, cette réponse pleine de sagesse, ne fit qu'irriter Maximin, et sa passion se tourna tout à coup en haine et en fureur ; il chassa de sa présence Valéria et tous les siens, et la fit errer de côté et d'autre sans lui fixer un lieu pour son exil. Il se saisit de tous ses biens, lui ôta ses officiers, et poussa la cruauté jusqu'à faire mourir, sur de fausses accusations d'adultère, quelques-unes de ses dames qu'il avait vainement voulu séduire. Il fut sourd aux remontrances et aux prières de Dioclétien, qui vivait encore dans sa retraite, et que sa fille avait fait instruire des persécutions qu'elle éprouvait. De si barbares traitemens augmentèrent la haine qu'on portait à ce cruel tyran, et nous verrons bientôt qu'il ne tarda pas à recevoir la punition de ses crimes.

Maxence, de son côté, après avoir ruiné l'Afrique, où Alexandre avait été pris et pendu, s'abandonnait à Rome aux plus affreuses débauches. Non content des exactions qu'il faisait dans cette grande ville et dans toute l'Italie pour être en état d'assouvir ses passions, il permettait à ses soldats de l'imiter dans sa violence et ses rapines. Tout lâche et tout paresseux qu'il était, son or-

gueuil l'excitait à dépouiller Constantin, son beau-frère, qu'il regardait comme son seul rival en puissance. Depuis sa victoire il parlait avec mépris de ses autres collègues, qu'il disait n'être que des lieutenans placés sur les frontières pour les défendre contre les barbares. Voulant faire la guerre à Constantin, il prit pour prétexte l'intention de venger la mort d'Herculius son père. Il comptait sur l'affection des troupes, qu'il s'était, en effet, attachées par la licence qu'il leur laissait, persuadé qu'elles redouteraient la sévérité de Constantin; il ne craignit point de les voir passer dans son parti, et fit de grands armemens pour attaquer tout à la fois les Gaules et l'Illyrie, où il s'était ménagé des intelligences avec les principaux officiers de Licinius.

Constantin, informé de ses préparatifs, tenta d'abord les voies d'accommodement pour éviter une guerre civile toujours funeste aux peuples; mais Maxence n'était pas homme à se laisser toucher par de telles considérations; loin de se prêter aux intentions pacifiques de son beau-frère, il ne chercha qu'à l'irriter par de sanglans outrages: il fit effacer ses images et abattre ses

statues. Maxence avait rassemblé plus de cent cinquante mille hommes, et les troupes de Constantin n'allaient pas à cent mille, mais elles étaient aguerries et bien disciplinées, accoutumées à vaincre, et très-zélées pour la gloire de leur empereur. Cependant, pour ne négliger aucun moyen de fortifier son parti, il fit alliance avec Licinius, en lui offrant en mariage sa sœur Constantia. Maximin, de son côté, se lia secrètement avec Maxence. Constantin part pour prévenir son ennemi, et s'avance vers les Alpes. Il se disposait à les passer, lorsqu'il aperçut dans le ciel ce signe miraculeux que sa conversion a rendu si célèbre. Constantin, dit-on, naturellement vertueux, hésitait depuis quelque temps à embrasser la religion chrétienne : la pureté de ses dogmes et de ses principes l'avait frappé; une vision, que lui-même a rapportée, acheva de le déterminer. Il faisait ses dispositions pour passer les Alpes, lorsqu'un peu après midi il vit au-dessus du soleil une nuée lumineuse dans laquelle il distingua une croix où étaient écrits ces mots : *Par ce signe tu vaincras*. Constantin ne comprit pas d'abord le sens de cette inscription, mais la nuit suivante Jésus-

Christ lui apparut avec le même signe, et lui ordonna d'en faire faire un semblable pour lui servir d'étendard à la tête de son armée. Constantin y fit travailler dès le lendemain, et mit au haut de la croix, dans une couronne d'or, le monogramme de Jésus-Christ, c'est à dire, les deux premières lettres grecques du mot Christ. Cet étendard fut nommé *labarum*, et il devint dans la suite l'enseigne propre des empereurs. Dès-lors Constantin résolut d'embrasser la foi chrétienne pour laquelle sainte Hélène, sa mère, lui avait inspiré une grande vénération. Il continue sa marche, et force la ville de Suze; il rencontre près de Turin un corps d'armée, et le taille en pièces; les habitans de cette ville ferment leurs portes aux vaincus, et les ouvrent à Constantin. Ces heureux commencemens ne sont que les préludes de son entière victoire sur Maxence. Il défait près de Vérone un autre corps de troupes commandé par un général aussi habile que courageux; il enlève Vérone et bientôt Aquilée, se rend maître de l'Italie jusqu'au voisinage de Rome, dont la délivrance était son principal objet. Le lâche Maxence s'y tenait renfermé, et la ville, bien fournie de vivres

et de munitions, pouvait faire craindre une longue résistance; mais les murmures du peuple et la honte, jointe à la fausse confiance que donnait à Maxence un oracle des sybilles, qui lui annonçait que l'ennemi des Romains devait périr, le déterminèrent à sortir de Rome, et il plaça son armée entre le Tibre et celle de son ennemi. Constantin l'attaqua le premier, et en un instant fit plier les soldats romains et italiens. Les autres troupes, et sur-tout les prétoriens, qui craignaient le juste châtiment de leurs excès, se défendirent avec beaucoup de valeur; mais malgré leurs efforts, Constantin remporta une victoire complète. Maxence avait fait jeter sur le Tibre un pont de bateaux construit de manière qu'en ôtant quelques crampons il pouvait s'ouvrir et se rompre de lui-même. Ce pont, préparé pour faire périr Constantin lorsqu'il le passerait avec son armée, causa la mort de Maxence; il se prit dans son propre piége; le pont s'ouvrit et s'enfonça sous lui, lorsque dans sa déroute il voulut le passer avec les fuyards : il tomba dans le Tibre; et comme il était tout armé, il essaya vainement de gagner le bord, fut entraîné au fond de l'eau, et se noya. On lui

coupa la tête pour la porter à Rome, et ce fut aux yeux des Romains le principal ornement du triomphe de Constantin. Ce prince fut reçu à Rome avec les plus vives acclamations, et il y signala sa clémence et sa modération par le pardon qu'il accorda aux partisans de Maxence; il n'en excepta qu'un petit nombre qui avaient marqué trop d'attachement au tyran. Il ouvrit les prisons aux sénateurs injustement persécutés, défendit d'écouter les délateurs, et ordonna qu'ils seraient punis du dernier supplice; mais il cassa les gardes prétoriennes, juste châtiment du pouvoir que ces troupes s'étaient jusqu'alors attribué. Constantin signala le pouvoir que lui donnait sa victoire en licenciant ces formidables cohortes, et les réduisant à la condition de simples soldats; il fit détruire leur camp, qui avait été si souvent le foyer des désordres et des rebellions; il rendit au sénat ses anciennes prérogatives, et y admit les personnes de tout l'empire les plus distinguées par leur naissance et par leur probité; il fit au peuple de grandes libéralités, et dans l'espace de deux mois répara tous les maux que Maxence avait fait pendant le cours de six années qu'il

avait régné. Le sénat, par reconnaissance de tant de bienfaits, lui donna le premier rang entre les empereurs ; et dans l'arc de triomphe qu'il fit élever en son honneur, et qui subsiste encore aujourd'hui, il est appelé le libérateur de Rome et le restaurateur de la tranquillité publique.

Constantin fit en même temps éclater son zèle pour le christianisme par les édits qu'il publia de concert avec Licinius, qui l'était venu trouver à Milan pour célébrer son mariage avec Constantia. Ces édits furent envoyés à Maximin qui, tout ennemi qu'il était des chrétiens, cessa de les persécuter ; mais cette feinte ne dura qu'autant qu'il ne se crut point en état de résister aux deux empereurs, et il revint à son naturel, en faisant une cruelle guerre aux peuples de la Grande-Arménie, parce qu'ils étaient presque tous chrétiens. Constantin fut alors obligé de quitter Rome pour aller faire la guerre aux Francs qui, au mépris de la foi des traités, se préparaient à faire une nouvelle irruption dans les Gaules. Il passa dans leur pays, et emmena un grand nombre de prisonniers, qu'il fit cruellement exposer aux bêtes dans les spectacles. Il

continuait d'un autre côté de favoriser les progrès de la religion, de rendre aux lois leur ancienne vigueur, de protéger les arts et les sciences, et de montrer dans sa conduite envers ses sujets autant de douceur que de magnanimité. Licinius était retourné en Illyrie avec sa femme Constantia.

Pendant son absence, Maximin assembla une armée pour faire la guerre aux deux empereurs. Ses premiers efforts furent contre Licinius, dont les provinces confinaient aux siennes, et il entra dans la Bithynie, de là dans la Thrace, où il prit Byzance. Il fut arrêté pendant quelques jours devant Héraclée; et Licinius ayant rassemblé ses troupes en diligence, s'avança pour le combattre. Comme ses forces étaient inférieures à celles de Maximin, il essaya d'abord les voies de négociation : Maximin refusa de les écouter; et Licinius ayant été assuré de la victoire par un ange qui lui apparut, enflamma le courage de ses soldats par le récit de sa vision miraculeuse. Elle se réalisa; l'armée de Maximin fut défaite; la moitié fut taillée en pièces; le reste se dissipa ou se rendit au vainqueur; et Maximin prit la fuite. Licinius le poursuivit sans relâche dans

tous les lieux où il se réfugia, et le joignit enfin dans Tarse, où il s'était enfermé. Maximin réduit au désespoir, n'ayant plus de ressource pour se sauver, et ne voulant point tomber vivant au pouvoir de son ennemi, prit du poison; mais celui dont il fit usage n'étant pas assez actif, prolongea sa vie dans des souffrances affreuses, au milieu desquelles il expira. Son désastre entraîna celui de ses partisans et des ministres de ses cruautés. La fureur de Licinius ne s'en tint pas là : il fit tuer Candidien, fils de Galérien, et Sévérien, fils de Sévère. Valéria, veuve de Galérien, qui avait adopté Candidien, fut très-touchée de sa mort; et craignant pour elle le même sort, elle chercha son salut dans la fuite. Après avoir erré de contrée en contrée sous divers déguisemens, elle fut reconnue à Thessalonique, et arrêtée avec Prisca, sa mère, veuve de Dioclétien. Licinius les fit condamner à perdre la vie, et leurs corps furent jetés dans la mer. Cette barbarie si contraire à l'esprit de Constantin, ne permettait pas de croire que ces deux empereurs vécussent long-temps en bonne intelligence. On donne différentes causes à leur rupture, mais la principale paraît être la sé-

duction d'un des officiers de Constantin, et ensuite la création d'un césar par Licinius. Déjà le refus qu'il avait fait à son beau-frère de lui livrer le traître Sénécion, avait occasioné une bataille dans la Pannonie. Licinius la perdit, et passa dans la Dace, où il donna le titre de césar à Valens, l'un de ses généraux. Constantin plus irrité le poursuivit dans la Thrace, où il venait de se retirer, et l'atteignit près de Philippopolis. Licinius lui fit faire des propositions de paix, qui furent inutiles, parce que Constantin exigeait que Valens fut déposé. Une seconde bataille très-sanglante força Licinius de plier; il consentit à la déposition de Valens, et peu après lui ôta la vie. Les deux empereurs firent entre eux le partage de l'empire, et Constantin ajouta à ses possessions, l'Illyrie, la Dardanie, la Macédoine, la Grèce et la Mœsie. Licinius conserva toutes les provinces d'Orient; et, pour affermir leur union, les deux empereurs créèrent, l'an 315, trois césars, Crispus fils de Constantin et de Minervine, sa première femme, Constantin-le-Jeune fils de Fausta, et Valérius-Licinien fils de Licinius et de Constantia, sœur de Constantin.

Les deux derniers césars étaient en-

core enfans ; mais Crispus avait dix-sept ans, et, formé par le célèbre Lactance dans l'éloquence et dans la piété ; il donna de bonne heure de grandes espérances ; il se signala, par son courage et sa conduite, dans la guerre dont il fut chargé. Dans le même temps, Fausta eut un second fils, qu'on nomma Constance, et qui, dans la suite, demeura seul empereur.

Constantin gouvernait en paix ses provinces, et s'appliquait sans relâche à établir des lois sages, à étendre la religion chrétienne dans l'empire, et à maintenir, autant qu'il le pouvait, la pureté de ses dogmes contre les hérésies, et particulièrement contre celle d'Arius, qui excita de grands orages dans l'église. Licinius, jaloux de la gloire de Constantin, cherchait les moyens de lui nuire, et cachait ses artifices sous le voile d'une feinte amitié. Il n'avait favorisé le christianisme que par politique, et conservait dans le cœur le même attachement pour ses faux dieux. Il savait d'ailleurs que les chrétiens ne l'aimaient pas ; et la dureté de son gouvernement, ses débauches, son avarice, le rendaient odieux à tous ses sujets. Constantin, de son côté, mécontent de ses manques de foi, songeait

à lui faire la guerre de nouveau, pour délivrer les peuples d'Orient du joug dont il les accablait; mais une irruption des Goths dans la Mœsie le força de marcher contre eux. Après avoir vaincu ces peuples, qu'il réduisit à lui demander la paix, Constantin tourna ses armes contre Licinius; il remporta sur lui une grande victoire près d'Andrinople. Licinius défait se réfugia à Byzance, et le reste de son armée se rendit à Constantin. Dans le même temps Crispus, qui commandait la flotte de son père, attaqua celle de Licinius, et la défit entièrement. Une seconde bataille, qui se donna près de Chalcédoine, assura les succès de Constantin. Byzance et Chalcédoine se rendirent, et Licinius s'étant retiré à Nicomédie, y fut bientôt assiégé par Constantin. Constantia, sa sœur, vint dans son camp lui demander la vie de son mari, et l'obtint. Licinius se rendit aux pieds du vainqueur, le pria de lui pardonner, et se dépouilla en sa présence de la pourpre impériale. Constantin le fit manger avec lui, et l'envoya ensuite à Thessalonique comme dans un lieu d'exil. Son fils fut dépouillé du titre de césar; et peu après on égorgea Martianus, l'un des officiers de Licinius, que

ce prince, depuis quelques mois, avait créé césar. Dès ce moment tout l'empire fut soumis à l'autorité de Constantin, et l'on assure que les païens et les chrétiens furent également charmés d'être délivrés du joug de Licinius. Cependant ce prince, à qui Constantin avait promis de laisser la vie, ne la conserva pas long-temps. Soit que Licinius eût donné lieu de croire qu'il songeait à reprendre la pourpre, ou pour quelque autre raison, Constantin le fit mourir dans son exil.

Hormisda, roi des Perses, petit-fils de Narsès, vint, vers ce même temps, se mettre sous la protection de Constantin, et implorer son secours contre les grands de son royaume. Ceux-ci s'étaient révoltés contre lui; et, refusant de le reconnaître pour leur souverain, lors de la mort de son père, ils l'avaient enfermé dans un château, et proclamé en sa place Sapor, son frère cadet, même avant qu'il fut né. On dit que les mages avaient assuré que la reine accoucherait d'un fils, et qu'en conséquence, ayant mis la thiare sur son sein, ils proclamèrent, sous le nom de Sapor, l'enfant qui devait naître.

Les affaires de religion occupaient

alors beaucoup Constantin. Il venait d'assembler le concile de Nicée, et travaillait à ramener les chrétiens sous une même croyance. Il vint à Milan et ensuite à Rome, pour y célébrer d'une manière plus solennelle la vingtième année de son empire. Il ne voulut point aller au capitole; son refus d'y faire, suivant l'usage de ses prédécesseurs, des sacrifices à Jupiter, et le zèle qu'il fit paraître pour la religion chrétienne, lui attira des injures et des malédictions du peuple romain, toujours attaché au culte des idoles. Constantin méprisa ces vaines clameurs; mais l'on croit que dès ce moment il forma le projet de transférer ailleurs le siége de son empire.

En dépit des murmures, il proscrivit en quelque sorte la paganisme, défendit les sacrifices, les devins et les oracles, fit fermer les temples des idoles, rendre à l'église les biens usurpés sur elle pendant les persécutions, exhortant tous ses sujets à embrasser sa religion, et les y excitant par des faveurs et des priviléges.

S'il donna en cette occasion des preuves de sa fermeté, de sa sagesse et de sa justice, il ne sut point d'un autre côté se mettre assez en garde contre la calomnie. Fausta, sa seconde épouse, ayant

renouvelé contre Crispus, son beau-fils, l'accusation de Phèdre contre Hypolite, Constantin, aussi crédule que Thésée, condamna son fils sans examen. Ce prince infortuné, injustement accusé, fut exécuté à Pole, dans l'Istrie, et périt à vingt-cinq ans victime de la plus atroce calomnie. Dans le même temps, Constantin fit mourir Licinius, son neveu, enfant de dix à onze ans, qui promettait beaucoup.

Le peuple et les soldats pleurèrent amèrement Crispus, qui ne s'était fait connaître que par mille belles qualités. Hélène, sa grand-mère, plus affligée encore de la mort de son petit-fils, se plaignit vivement d'une condamnation si précipitée. Elle accusait Constantin de barbarie; et déjà lui-même, déchiré de remords, se reprochait son excessive crédulité, lorsqu'il découvrit le crime de Fausta. Cette criminelle belle-mère fut convaincue d'imposture; et on donna en même temps à Constantin des preuves si fortes de ses désordres, qu'il la condamna à mort. Elle fut enfermée dans un bain chaud et suffoquée par la vapeur. Ses complices condamnés avec elle finirent leur vie par le fer ou par le poison. On reproche même à Constantin d'avoir

enveloppé quelques innocens parmi les coupables : en général il ne ménageait pas beaucoup le sang; mais en cette occasion, la douleur de la mort de son fils, le vif ressentiment qu'il en conçut contre tous ceux qu'il put soupçonner d'y avoir contribué, put égarer sa justice et la rendre trop rigoureuse.

Hélène, mère de Constantin, que l'église a mise au nombre de ses saintes, et qui s'était chargée de faire construire une église à Jérusalem, dans le lieu même de la sépulture de Jésus-Christ, mourut peu après ces troubles domestiques, âgée de plus de quatre-vingts ans. Constantin la fit inhumer dans le mausolée des empereurs.

Une guerre contre les nations barbares qui habitaient au delà du Danube, occupa ensuite l'empereur. Lorsqu'il l'eut terminée, il exécuta le projet qu'il avait conçu de bâtir une nouvelle ville, qui devint la rivale de Rome. Il avait d'abord jeté les yeux sur un emplacement près des ruines de l'ancienne ville de Troie; déjà même il avait fait tracer une enceinte; mais il abandonna cette idée, se rappelant l'heureuse situation de Byzance, à l'extrémité de la Thrace, en face des côtes de l'Asie, et sur le

promontoire qui ferme l'entrée du Bosphore. Sa position, son climat tempéré, la fertilité des campagnes environnantes, l'avantage de commander aux deux mers, tout enfin détermina Constantin à rebâtir Byzance. Il donna une grande étendue à la nouvelle ville, et n'épargna ni peines, ni dépenses pour la peupler, l'orner, l'embellir, et en rendre le séjour commode et agréable. Il fit élever un superbe palais, de magnifiques églises, un capitole, un amphithéâtre, un grand cirque, des bains, des portiques, de places publiques ornées de superbes statues. En un mot, il mit cette ville en état de disputer avec Rome de grandeur et de magnificence. Il prit grand soin sur-tout d'en bannir tout ce qui pouvait rappeler la mémoire du paganisme; et par ce motif, il fit abattre le peu de temples qui restaient dans l'ancienne Byzance, et l'on érigea à leur place des églises chrétiennes. Les places et les carrefours en portèrent les symboles; des croix furent plantées partout, et il n'y eut dans cette nouvelle ville que des chrétiens. Constantin en fit le centre de la religion qu'il avait embrassée, et voulut que cette ville fût appelée la *nouvelle Rome;* mais elle n'a été connue

dans la suite que sous le nom de *Constantinople*, c'est-à-dire, ville de Constantin.

Un si vaste empire ne pouvait demeurer long-temps en paix; et les alliés même, en implorant le secours du puissant empereur, vinrent plus d'une fois troubler la tranquillité de l'état. Les Sarmates, vivement attaqués par une nation de Goths ou Scythes, connus sous le nom de Tacfales, réclamèrent la protection de Constantin. Ce prince envoya contre ces barbares une armée commandée par Constantin, dit le *jeune*, son fils aîné qui, sans leur livrer bataille, les resserra tellement, qu'il en fit périr cent mille de faim et de froid. Araric, leur roi, fut réduit à demander la paix, et donna son fils en ôtage.

Cette victoire attira à Constantin une foule d'autres alliés. La réputation de ses armes, jointe au respect qu'on avait pour sa vertu, engagea les Blémiens, les Indiens, les Ethiopiens et autres, à lui envoyer des ambassadeurs. Sapor, roi des Perses, renouvela avec lui les anciens traités; mais en envoyant à Constantin de riches présens et des preuves de sa soumission, il avait des intentions perfides que le sage empereur sut

démêler. Cependant, pour ne lui laisser aucun prétexte de rompre, il lui accorda la demande qu'il lui faisait d'une certaine quantité de fer, dont il prétendait avoir besoin pour faire la guerre aux nations de son voisinage. Bientôt ce prince abusa de ce présent pour attaquer les Romains avec leurs propres armes, ou du moins avec celles qu'il avait fait fabriquer avec leurs dons. Je ne m'arrêterai point à vous détailler cette perfidie, non plus que l'ingratitude des Sarmates qui, après avoir été défendus contre les Goths, s'élevèrent contre leur protecteur, et furent défaits par lui. Une nouvelle guerre des Goths contre ces mêmes Sarmates, les réduisit à se donner tout-à-fait à Contantin, l'an 332. Il les reçut sur les terres de l'empire au nombre de trois cent mille, les distribua dans les provinces, et en mit une partie dans ses armées. Cet empereur avançait en âge, et songeait à partager l'empire entre ses enfans. Depuis long-temps il avait fait césars les trois fils qu'il avait eus de Fausta, Constantin, Constant et Constance. Il leur avait fait épouser les filles de ses frères, et lui-même donna ses propres filles pour épouses à ses neveux .Il espérait ainsi se préparer une

postérité intarissable; mais sa tendresse pour ses neveux lui fit faire une faute contre la bonne politique; il leur donna une trop grande part dans le gouvernement. Delmatius, fils de son frère du même nom, avait reçu le titre de césar; et Annibalien, son cadet, celui de roi de Pont. Dans le partage qu'il fit peu après des provinces, il donna les Gaules, l'Espagne et la Grande-Bretagne à Constantin son fils aîné; l'Asie, la Syrie et l'Egypte à Constance; et à Constant, le plus jeune des trois, l'Illyrie, l'Italie et l'Afrique; Delmatius eut la Thrace, la Macédoine et l'Achaïe; et Annibalien fut établi roi de la petite Arménie, du Pont et de la Cappadoce.

Avant d'être césar, Delmatius avait été chargé d'une expédition contre un nommé Calvus, qui avait eu la folle ambition d'aspirer à être empereur, et s'était saisi de l'île de Chypre; sa révolte fut bientôt étouffée, et Delmatius le fit brûler vif à Tarse en Cilicie.

Sapor, roi de Perse, après avoir fait de grands préparatifs pour faire la guerre aux Romains, et cherché un prétexte plausible pour la leur déclarer, avait déjà commencé les hostilités lorsqu'il apprit que Constantin assemblait une

nombreuse armée, et se disposait à marcher en personne contre lui. Cette nouvelle l'effraya tellement, qu'il se hâta de demander la paix. Il obtint une suspension d'armes, et l'on négociait un traité de paix que Constantin n'eut pas le temps de conclure. Après avoir joui jusqu'à l'âge de 64 ans d'une parfaite santé et d'une égale vigueur de corps et d'esprit, il tomba tout à coup dans un état de langueur, qui fut suivi d'une maladie mortelle. Il mourut près de Nicomédie, le 22 mai 337, également regretté des peuples et des soldats. On lui fit des funérailles dignes de la majesté d'un si grand prince; et les païens, comme les chrétiens, rendirent à sa mémoire les plus grands honneurs.

Tous rendent justice à la plupart des grandes qualités de Constantin, surnommé le Grand; mais il faut cependant convenir, ma chère Aline, qu'il est jugé diversement par les ariens, les catholiques et les païens. Les derniers, qui n'eurent pas à s'en louer, lui reprochent beaucoup de vices; les catholiques et les ariens prononcent sur son caractère et ses actions, selon que dans quelques circonstances il leur a été favorable ou contraire. Constantin varia un peu dans

ses opinions. Il désirait ramener tous les chrétiens à la pureté de la foi, et anéantir les hérésies ; mais n'étant point assez parfaitement instruit des dogmes, il s'égara quelquefois lui-même, et se laissa influencer par les ariens, au point d'exiler les prélats catholiques, dont il blâmait la fermeté. Avant de mourir, il rappela cependant les exilés ; mais il confia son testament à un prêtre arien, ce qui donna une grande autorité à ces sectaires sous son principal héritier. Les bornes que je me suis prescrites ne me permettent au surplus que de vous dire un mot très-succinct sur les hérésies, dont l'histoire mériterait des détails particuliers. Je vous engage à les chercher, si vous en êtes curieuse, dans l'histoire de l'église.

LETTRE XVI.

Suites du partage de l'empire entre les enfans de Constantin. — Règnes de Constantin-le-Jeune, Constance, Constant, Magnence, Décence, Véranion et Julien l'apostat.

Le partage de l'empire entre les enfans et les neveux de Constantin, fut loin de produire un heureux effet; il donna lieu au contraire à des divisions intestines, qui tróublèrent la tranquillité publique. Dès que la nouvelle de la mort du Grand-Constantin se fut répandue, les armées déclarèrent qu'elles ne voulaient point d'autres empereurs que ces trois fils, Constantin, Constance et Constant, et les proclamèrent sous le titre d'augustes. Delmatius-Annibalien et leur père Julius-Constantius, avec qui ils étaient venus à la cour de leur oncle, furent sur-le-champ mis à mort par les soldats, qui massacrèrent en même temps tous les autres princes de la famille impériale, et les principaux ministres de

Constantin. On n'épargna que les deux derniers fils de Julius-Constantius, Gallus, que sa mauvaise santé menaçait d'une prompte mort, et Julien, nommé depuis l'apostat, qui n'avait encore que sept ans.

Tous ces meurtres, commis le même jour, furent par quelques-uns attribués à Constance, qui, mandé par son père pour recevoir ses derniers soupirs, n'arriva qu'après sa mort, et fut témoin de la sanglante tragédie qui honora ses funérailles; mais il se défendit d'y avoir contribué en rien, et rejeta ces affreux excès sur les mutineries des soldats, qui prétendaient ainsi prévenir les troubles. Le caractère doux, humain, modéré et patient qu'on s'accorde à donner à Constance, semble en effet écarter les soupçons qu'on voulût élever contre lui; et il vaut mieux accuser de ces forfaits une soldatesque effrénée que ce prince, dont la clémence fut renommée, et qui se montra toujours disposé à pardonner les injures. Quant à Constantin et à Constant, on leur rend la justice de croire qu'ils n'eurent point de part à cette barbarie, mais ils profitèrent de ses suites. Les trois princes se partagèrent les dépouilles de leurs cousins, et se retirèrent

chacun dans leur département. Constantin-le-Jeune ne se contenta pas longtemps du sien, il voulut empiéter sur celui de Constant, et il s'éleva entr'eux de grands démêlés au sujet de l'Italie et de l'Afrique, que Constant ne voulait point céder à son frère aîné.

Pendant qu'ils se disputaient à ce sujet, Constance était passé en Syrie, où les Perses avaient recommencé les hostilités. Il les obligea à repasser promptement au delà de leurs frontières, et rétablit le roi des Arméniens, que ses sujets avaient chassé de ses états.

La mésintelligence de Constantin-le-Jeune et de Constant, fomentée par un tribun, nommé Amphilogue, était dégénérée en une guerre ouverte, où Constantin eut le dessous. Il tomba dans une embuscade que lui tendirent les généraux de Constant, se laissa envelopper; son cheval ayant été blessé, s'abattit sous lui, et il fut tué de plusieurs coups de javelots, l'an 340. C'est ainsi que la perte d'une seule bataille mit fin aux projets ambitieux de Constantin, et qu'il périt en voulant usurper une partie des états de son frère. On jeta son corps dans la rivière d'Ansa, près d'Aquilée, où l'action s'engagea; mais il en fut retiré et porté

Constantinople, où on lui donna une sépulture honorable à côté de son père.

Constant joignit à son empire la portion qu'en avait eu l'imprudent Constantin, et il gouverna seul tout l'occident, à l'exception de la Thrace et de Constantinople, sans que Constance demandât un nouveau partage.

Ce trait, ma chère Aline, nous est une preuve de sa modération. On lui fait dire que la grandeur des princes consiste moins dans l'étendue de leurs possessions, que dans la sagesse de leur gouvernement, et dans le soin de n'entreprendre de guerre que pour l'utilité de ses peuples. De tels principes sont dignes de louanges; et s'il est vrai qu'ils dirigèrent la conduite de Constance, on ne peut trop admirer sa prudence. D'ailleurs les Perses qui avaient repris les armes, et d'horribles tremblemens de terre qui ruinèrent plusieurs villes de l'Orient, lui donnaient assez d'embarras pour ne point lui laisser le temps de songer à troubler Constant.

Cette nouvelle guerre des Perses occupa plusieurs campagnes. Sapor qui s'était mis lui-même à la tête d'une formidable armée, après avoir fait de grands ravages dans la Mésopotamie,

mit le siége devant Nisibe, capitale du pays, et fit livrer plusieurs assauts sans pouvoir prendre cette place. L'arrivée de Constance le força de se retirer; et ce roi, dont la valeur s'éclipsait devant les empereurs, s'étant fait élever sur des boucliers pour mieux reconnaître les forces des ennemis, fut, dit-on, si effrayé de la vue de l'armée de Constance, qu'il prit la fuite, et repassa le Tigre, laissant à son fils le commandement de son armée, sous la conduite d'un de ses généraux. Les Perses, à l'exemple de leur roi, se retirèrent précipitamment jusque dans leur camp. Les Romains les attaquèrent, tuèrent tout ce qui se mit en défense, et massacrèrent le fils de Sapor. Les Perses s'en vengèrent, leur disputèrent la victoire, mais ne surent pas profiter de tous leurs avantages sur des troupes qui s'étaient avancées un peu imprudemment. Cependant cette bataille, qui fut très-sanglante de part et d'autre, délivra Constance des Perses pour quelque temps, et lui laissa la liberté de remédier aux désordres causés par les tremblemens de terre qui se firent sentir dans le royaume de Pont, la Dalmatie et dans l'île de Rhodes. On éprouva même des secousses en Italie,

et l'on craignit la ruine de la ville de Rome.

L'empereur Constant n'était pas tranquille dans l'Occident. Les Francs y faisaient des irruptions continuelles. Les barbares du nord de l'Ecosse désolaient d'un autre côté les provinces de la Grande-Bretagne soumises aux Romains, et Constant dut passer alternativement d'un pays à l'autre pour réprimer ces peuples.

Dix ans se passèrent en expéditions militaires presque continuelles de la part des deux empereurs; et Constance, que les Perses ne cessaient d'attaquer, fit dans l'intervalle d'une guerre à l'autre beaucoup de réglemens en faveur du christianisme. Il montra beaucoup de zèle contre l'idolâtrie, et le fit éclater par des lois rigoureuses et par les grandes dépenses qu'il fit pour bâtir des églises dans tout l'Orient. Mais ce prince qui n'avait point la force et le courage d'esprit nécessaires pour bien gouverner, se laissa influencer par les ariens; ils acquirent, en le flattant, un très-grand empire sur son esprit.

Il est temps, ma chère, que sans entrer dans le détail des schismes qui s'élevèrent dans l'église et la divisèrent

presque aussitôt qu'elle fut appuyée de l'autorité souveraine, je vous donne au moins une idée des principales hérésies. La plupart de celles qui parurent dans les quatre ou cinq premiers siècles, regardaient la divinité de Jésus-Christ. Était-il dieu et homme? plus homme que dieu? plus dieu qu'homme? etc. etc. et mille autres questions sur la Trinité, présentées d'une manière plus ou moins abstraite, entraînèrent des discussions et des conciles où l'on s'acharna sur des disputes de mots. De la chaleur des discussions, de la subtilité des différentes défenses sur les opinions erronées, résultèrent diverses sectes. On vit des ariens, des demi-ariens, nestoriens, monothélites eutichiens, antropomorphites et autres semblables dont le nom suffirait pour effrayer mon Aline. Je me garderai donc bien de lui expliquer les différentes opinions de ces sectaires, et me contenterai de lui dire que celle d'arius, qui fut la prépondérante, fut discutée dans des conciles devant Constantin lui-même, et que la divinité de Jésus-Christ sortit triomphante du creuset de l'erreur.

A travers les malheurs qu'occasionent les hérésies, on remarque qu'il en résulte toujours de plus grandes lumiè-

res, que recueillent les esprits qui ne cherchent qu'à s'éclairer, et savent se préserver de l'esprit de parti, toujours si funeste à la foi et à la propagation de la vérité. A voir les disputes interminables qu'entraîna le terme de *substance*, et encore plus celui de *consubstantiel*, on ne peut s'empêcher de gémir de voir les prélats et les principales lumières de l'église se diviser et s'acharner les uns contre les autres, pour admettre ou rejeter un mot si malheureusement inventé pour troubler la paix et l'unité de l'église.

Mais comme il ne nous appartient point d'entrer dans ces abstraites discussions, il nous suffira de savoir que par la raison que Constance protégeá les ariens, son frère Constant leur fut toujours défavorable, et la protection que ce dernier accorda aux catholiques persécutés, l'a mis en grand honneur dans les écrits des évêques catholiques.

Ce prince, l'empereur Constant, vivait d'ailleurs dans une indolence qui le faisait peu estimer des soldats, et donna lieu à une révolte qui lui fut fatale. Un certain Magnence, fils de Magnus, captif de la Germanie, transféré dans les Gaules sous Constantin, et ensuite af-

franchi, s'était élevé par sa valeur au poste de commandant d'une compagnie des gardes de l'empereur. Cet homme qui cachait beaucoup d'ambition sous un extérieur modeste, et couvrait ses vices d'une profonde dissimulation, remarquant que Constant passait à chasser tout le temps que la guerre ne l'occupait point, et qu'il laissait à des ministres avares et cruels le soin du gouvernement, songea à tirer parti de la haine qu'ils attiraient à l'empereur. Magnence s'était lié d'une étroite amitié avec Marcellin, ministre des finances, et quelques principaux officiers de l'armée. Il commença par mettre Marcellin dans ses intérêts, et celui-ci rassembla chez lui les chefs de l'armée sous prétexte de célébrer la naissance d'un de ses enfans. Un repas donné à dessein se prolongea bien avant dans la nuit; et Magnence s'étant levé de table, rentra revêtu de la pourpre impériale. Il fut aussitôt salué auguste par tous les officiers qui étaient du complot; les autres, entraînés par leur exemple et par les promesses de l'usurpateur, suivirent le torrent. La ville d'Autun et le pays des environs se déclarèrent pour lui, et dans le même moment Magnence fit fermer les portes

de la ville, et dépêcha des assassins pour tuer Constant. Ce prince, informé de la conspiration, prit la route d'Espagne, après avoir quitté, pour n'être point reconnu, ses ornemens impériaux. Malgré cette précaution, il fut arrêté et égorgé l'an 350, dans un château appelé Eléna, près des Pyrénées, par un nommé Gaison, qui s'était mis à sa poursuite avec quelques cavaliers. Il n'avait encore que trente ans, et portait depuis treize ans le titre d'auguste.

Magnence sema l'argent pour se faire reconnaître et proclamer par les soldats; et pour mieux assurer son usurpation, il créa césar Décence son frère, et quelque temps après un autre frère, nommé Desiderius ou Didier.

Constance apprit tout à la fois la mort de son frère, la révolte des Gaules, les progrès de Magnence et le soulèvement de l'Illyrie, où un nommé Véranion, général de l'infanterie, s'était fait proclamer par les légions de la Pannonie. Il était fort âgé, et avait passé sa vie dans le métier des armes. Il n'avait eu aucune éducation, mais il passait pour un homme sage, et l'on aimait sa douceur et son affabilité. On a même dit qu'il avait été revêtu de la pourpre par

Constantine, sœur aînée de Constance, et veuve d'Annibalien ; elle l'avait jugé digne d'être opposé à Magnence. Reconnu dans toutes les provinces dépendantes du gouvernement de l'Illyrie, Véranion écrivit à Constance pour lui demander un secours de troupes et d'argent, protestant qu'il le reconnaissait pour son empereur, ne se regardait que comme son lieutenant, et voulait en cette qualité l'aider à punir l'assassin de son frère.

Constance lui envoya en effet les secours qu'il demandait ; et malgré les efforts de Magnence pour séduire Véranion en l'attirant à son parti, il demeura ferme dans celui du légitime empereur. Mais dans le même temps on vit paraître en Italie un nouveau prétendant à l'empire, en la personne de Népotien, neveu du Grand-Constantin, fils de sa sœur Eutropie. Népotien se croyant par sa naissance des droits à être proclamé auguste, prit la pourpre ; et ayant rassemblé une troupe composée en grande partie de brigands et de jeunes débauchés, il vint se présenter devant Rome. Anicet, préfet du prétoire, alla au-devant avec quelques troupes, et fut défait. Népotien se ren-

dit maître de Rome, et l'inonda de sang. Marcellin, que Magnence avait créé surintendant de son palais, accourut avec de grandes forces, et par la trahison d'un sénateur, nommé Héraclite, il tailla en pièces les troupes de Népotien, le tua lui-même, et fit promener sa tête au bout d'une lance vingt-huit jours après qu'il eut été proclamé. Cette victoire de Marcellin fut accompagnée de meurtres et de proscriptions sans nombre ; tout ce qui tenait à la famille impériale fut massacré ; et non content de ces cruautés, Magnence força les habitans de Rome à lui faire l'abandon de la moitié de leurs biens, et permit aux esclaves de dénoncer leurs maîtres ; par ces moyens odieux et tyranniques, il se mit en état de lever une formidable armée.

Constance était alors à Edesse, d'où il faisait assez faiblement la guerre aux Perses. Il s'était fait déclarer empereur d'Occident ; et dès qu'il eut obligé Sapor de lever le siége de Nisibe, il résolut de marcher contre Magnence. Cet usurpateur lui fit faire des propositions d'accommodement qu'il refusa d'écouter, parce qu'en joignant ses forces à celles de Véranion, il espérait avoir sur le tyran une grande supériorité. Mais en

arrivant à Héraclée, Constance apprit que Véranion avait changé de parti; et il vit arriver des ambassadeurs de ses deux concurrens, qui offraient de le reconnaître pour premier auguste, pourvu qu'il les laissât jouir du même titre. Pour cimenter l'alliance, Magnence demandait pour épouse Constantine, sœur de Constance, et lui offrait la main de sa fille. L'empereur rejeta toutes ces propositions, et marcha jusqu'à Sardique, où il surprit Véranion qui ne l'attendait pas sitôt; Constance ne voulant point hasarder un combat douteux, s'arrangea avec lui, et consentit à lui laisser le titre d'auguste. Après lui en avoir confirmé le rang et les prérogatives, Constance le fit asseoir avec lui sur son tribunal, et ayant assemblé les deux armées, il les harangua. Rappelant la mémoire de Constantin, et les sermens que les troupes avaient faits à ses enfans, il peignit vivement les cruautés de Magnence, qui, par la plus noire perfidie, avait si lâchement assassiné Constant; il dit qu'il ne leur demandait que la vengeance d'un si horrible attentat, et ne réclamait pour lui-même que ce qui lui appartenait de droit, comme à l'héritier naturel de son frère. Les soldats des deux ar-

mées firent aussitôt l'application de ces paroles à Véranion, et s'écrièrent qu'ils ne voulaient point d'autre empereur que Constance, et qu'ils n'obéiraient qu'à lui. Quelques auteurs disent même qu'ils tirèrent Véranion à bas du tribunal, et le dépouillèrent de la pourpre ; d'autres prétendent qu'il s'en dépouilla lui-même, voyant bien qu'il était perdu, et ne pouvait se sauver qu'en implorant la clémence de Constance. Il se jeta à ses pieds, ce prince le releva, l'embrassa, et lui laissa la liberté de se retirer à Pruse en Bithynie, où il vécut encore six ans heureux et tranquille en riche particulier.

Débarrassé de la concurrence de Véranion, Constance n'eut plus que Magnence à combattre ; mais ayant appris que Sapor, roi de Perse, était entré de nouveau dans la Mésopotamie, il craignit que pendant qu'il irait enlever à Magnence l'empire d'Occident, les Perses ne lui ravissent celui d'Orient, et se détermina à s'associer Gallus, son cousin. Il lui conféra le titre de césar, lui fit épouser Constantine, veuve d'Annibalien, et le fit partir pour l'Orient, où il eut quelque succès contre les Perses.

Les Gaules étaient alors ravagées par

une armée d'Allemands, et l'on croit que Constance avait lui-même sollicité cette irruption pour diviser les forces de Magnence. Cet usurpateur envoya son frère Décence, et lui-même marcha contre Constance. Ce fut dans les plaines de Pannonie que les deux rivaux se rencontrèrent, Magnence eut d'abord quelque succès, mais Constance prit bientôt sa revanche, et lui débaucha même une partie de ses troupes. Une bataille célèbre qui se donna près de Murta, acheva la défaite de Magnence, il fut réduit à prendre la fuite, et quitta les marques de sa dignité pour échapper aux poursuites du vainqueur.

Cette bataille sanglante et décisive coûta cher aux deux partis; l'empire romain perdit dans cette journée ses meilleurs officiers et ses meilleurs soldats; ceux qui s'étaient opposés avec le plus de succès aux inondations des barbares, périrent dans cette guerre civile.

Magnence s'était retiré en Italie, et passa l'hiver à Aquilée, où Constance ne put le poursuivre, parce que la saison était trop avancée et son armée extrêmement affaiblie. Mais le printemps vit renaître la guerre : Constance passa les Alpes, et obligea Magnence à se sauver

dans les Gaules. Constance le fit poursuivre sans relâche, et refusa d'écouter les propositions qu'il fit faire pour obtenir grâce de la vie. Après de vains efforts pour se soutenir, Magnence, dans son désespoir, étant abandonné par ses soldats, tua de sa propre main sa mère, son frère Désideria, qu'il avait créé césar, et ceux de ses parens et amis qui lui restaient fidèles; ensuite, pour ne pas tomber vif entre les mains de son ennemi, il se perça de son épée l'an 353. C'est ainsi que Magnence termina ses jours à l'âge de cinquante ans, après avoir porté la pourpre trois ans et demi. Décence, son frère, accourut à son secours, et ayant appris à Sens qu'il s'était tué, il s'étrangla lui-même.

Constance, enivré de sa victoire, devint fier, superbe et cruel. Il fit une rigoureuse recherche des amis de Magnence, et prêtant l'oreille aux délateurs, confondit les innocens avec les coupables. Ce prince était cependant naturellement sensible et humain, mais faible, esclave de ses habitudes et des volontés de ses favoris, il se laissait entièrement gouverner par eux, et un Espagnol, nommé Paul, fut le principal ministre des cruautés qu'on lui reproche.

Le grand nombre d'accusations qu'il intenta successivement, formant une espèce de chaîne, lui firent donner le surnom de Paul de la chaîne. Constance qui était veuf sans enfans, venait d'épouser Eusébie, fille d'un consul de Thessalonique. Les anciens écrivains attribuent à cette princesse une grande beauté, une sage conduite, et un fonds de littérature qui l'élevait au-dessus des femmes ordinaires, mais elle n'a pas été exempte de quelques reproches. On l'accuse principalement de torts assez graves vis-à-vis de sa belle-sœur, qu'elle jalousait, et dont elle exposa les jours par des breuvages qu'elle lui fit donner pour l'empêcher d'avoir des enfans. Eusébie aimait à se mêler des affaires de religion, et s'étant laissé séduire par les évêques ariens, qui lui faisaient une cour assidue, elle influença son époux, et causa une grande partie des maux que Constance fit souffrir aux catholiques. On reconnaît cependant qu'elle lui donna souvent de bons conseils, et que par l'empire qu'elle exerçait sur lui, elle l'empêcha quelquefois d'exécuter les résolutions injustes que lui donnaient ses perfides ministres. Il n'est point prouvé qu'Eusébie eut part à la catastrophe de Gallus.

Ce prince n'avait point été plutôt élevé à la dignité de césar, que cessant de déguiser le naturel pervers qu'il s'était jusqu'alors efforcé de dissimuler, il s'abandonna à toutes sortes d'excès, et ne montra que des vices sans nul mélange de vertus. Sa mauvaise conduite dans l'Orient inquiétait Constance plus encore que les Perses. Gallus s'était fait détester des peuples et des soldats; sa cruauté était, dit-on, secondée par celle de sa femme Constantine, à qui l'on a donné le nom de Mégère. Mais ce prince, encore jeune, eût peut-être été susceptible de changer; les remontrances, les menaces même de l'empereur eussent pu le corriger ou réprimer au moins ses excès : ses ennemis aimèrent mieux le perdre que d'essayer de le ramener. Les désordres de sa jeunesse, sa vanité puérile à se complaire dans les ornemens impériaux, ses vivacités, ses emportemens, furent présentés à Constance comme provenant d'une perversité irrémédiable : ceux même que son cousin lui envoyait dans le dessein de l'adoucir, recevaient des ministres des ordres secrets de l'aigrir. Tout ainsi conspira contre Gallus, et Constance résolut de s'en défaire; il l'appela près de lui, et par

une insigne perfidie, ce fut par des lettres pleines de tendresse qu'il l'invita à venir le voir avec Constantine son épouse. Gallus se défiait de cet appel; mais Constantine espéra fléchir son frère, et engagea son époux à partir. Elle tomba malade dans la Bithynie, et y mourut. Alors Gallus désespérant de trouver grâce auprès de Constance, ne vit d'autre ressource, pour se dérober à sa vengeance, que de prendre le titre d'auguste; il hésitait à le faire, parce qu'il craignait de ne point réussir à se faire reconnaître. Constance d'ailleurs, sous différens prétextes, lui avait ôté une partie de ses troupes, et il ne cessait de le presser de se rendre auprès de lui. Enfin un officier qui s'était insinué dans l'esprit de Gallus par un zèle apparent, lui persuada que l'empereur ne le mandait que parce qu'il avait besoin de lui, et qu'il avait tout à espérer de sa clémence et de son amitié. Gallus le crut et continua sa route. On le laissa aller jusqu'à Constantinople sans aucun air de défiance; mais quand il eut passé cette ville, tout annonça des projets sinistres. Il se vit entouré de gardes qui empêchaient de l'aborder; on éloigna les officiers de sa maison, et ils furent

remplacés par ceux que Constance lui avait envoyés pour veiller sur ses actions. Les garnisons furent retirées des villes qu'il devait traverser, de peur qu'elles ne lui rendissent les honneurs militaires, et qu'il ne les gagnât. Enfin, quand on le tint près de Milan, où était Constance, un capitaine des gardes vint, par ordre de l'empereur, le dépouiller des ornemens de la dignité de césar, mais en l'assurant avec serment qu'on ne lui ferait aucun mauvais traitement. Le lendemain, on le fit conduire sur les côtes de la Dalmatie. Il fut étroitement gardé, et bientôt interrogé par deux de ses mortels ennemis, le grand chambellan et le secrétaire de la cour, sur les meurtres et autres excès qu'il avait commis : il en fit l'aveu, et les rejeta tous sur les conseils de sa femme. On prétend que Constance avait dessein de lui faire grâce de la vie ; mais Eusèbe et les autres eunuques, ayant représenté que la mort du prince importait à sa sûreté, il consentit à sa condamnation. Pour prévenir un retour favorable de l'empereur, on se hâta de lui trancher la tête. Il était alors âgé de vingt-neuf ans, et il y avait quatre ans qu'il était créé césar. La mort de Gallus entraîna celle

de tous ceux qu'on supposa complices de ses désordres. Julien, son frère, qui était dans la Cappadoce, fut mandé et gardé à vue pendant sept mois. On assure que Constance, excité par ses ministres à lui ôter la vie, ne lui fit grâce qu'à la prière de l'impératrice Eusébie, qui avait quelque affection pour ce jeune prince.

Ce Julien, frère de Gallus, qui fut depuis surnommé l'Apostat, s'adonnait alors à l'étude des belles-lettres et de la philosophie ; et, paraissant s'en occuper entièrement, il sollicita et obtint la permission de passer à Athènes pour y continuer ses études.

Quelques peuples d'Allemagne firent alors des incursions sur les terres de l'empire, du côté du lac de Constance. L'empereur envoya contre eux plusieurs de ses généraux, et les succès de Sylvain, Franc d'origine, excellent officier, qui avait déjà été très-utile à Constance dans la guerre contre Magnence, les succès brillans de ce général disingué, devinrent un motif pour sa perte. Des courtisans, jaloux de sa gloire, et un autre général, Arbétion, qui lui-même n'était pas sans mérite, mais qui ne pouvait souffrir de se voir éclipser par Syl-

vain, s'unirent pour le calomnier et lui ravir l'estime de Constance. On supposa une lettre de Sylvain qui indiquait le projet de gagner les soldats et de se faire proclamer empereur dans les Gaules. La chose eût été facile à ce général ; mais fidèle à son souverain, il n'en avait point la pensée. Cependant la lettre supposée fit effet ; l'empereur, sans être tout-à-fait convaincu de la perfidie de Sylvain, jugea qu'il fallait examiner sa conduite. Il chargea de ce soin un nommé Epodème, scélérat ambitieux, le plus mortel ennemi du prétendu coupable. Au lieu de remplir strictement les intentions de Constance, cet envoyé, en portant à Sylvain l'ordre de revenir à la cour, lui fit entendre qu'il devait s'attendre aux plus rigoureux traitemens de la part de l'empereur ; et pour mieux le lui persuader, il fit saisir ses biens, comme s'il eût déjà été condamné. Cette injuste rigueur força en quelque sorte Sylvain à devenir criminel ; il en crut les conseils de ses amis, et se fit proclamer par ses troupes. Dans l'intervalle, son innocence fut reconnue, et Constance lui députa Ursicin, chargé de lettres obligeantes. Ce second envoyé passait pour être ami de Syl-

vain; mais ayant appris en route sa rebellion, il craignit apparemment de se trouver compromis avec lui; et pour éviter ce danger, il le trahit indignement. Il feignit de prendre son parti, d'abandonner celui de Constance; et bientôt, abusant de la confiance de Sylvain, qui l'avait parfaitement accueilli, il gagna une partie de ses soldats et le fit égorger vingt-huit jours après qu'il eut été proclamé. Après sa mort, les Allemands rentrèrent dans les Gaules, et y firent d'horribles ravages. Les Sarmates et d'autres nations barbares désolaient la Pannonie et la Haute-Mœsie, et Sapor, roi de Perse, faisait faire par ses lieutenans des incursions dans la Mésopotamie et l'Arménie. Constance se trouvait fort embarrassé; il ne pouvait suffire à repousser tous ces ennemis; et cependant, depuis l'exemple de Sylvain, il n'osait se fier à aucun de ses généraux. L'impératrice Eusébie lui proposa d'élever Julien à la dignité de césar, et dépeignit ce jeune prince comme un homme simple, sans ambition, uniquement livré à l'amour de la philosophie, et dont on n'avait rien à redouter. Constance se laissa persuader par Eusébie, et rappela Julien d'Athènes, où il

avait pris le manteau de philosophe. Les courtisans, craignant de voir tomber leur crédit, représentèrent en vain à l'empereur le péril où il s'exposait en élevant un frère de Gallus. Le crédit d'Eusébie l'emporta sur le leur, et Constance ayant assemblé les troupes près de Milan, monta sur son trône, et donna publiquement à Julien le titre de césar, le revêtit de la pourpre, et le nomma pour commander dans les Gaules contre les barbares qui l'inondaient. Cette déclaration fut suivie d'un applaudissement général des soldats. Julien avait alors vingt-cinq ans. Constance, pour se l'attacher davantage, lui fit épouser Hélène, sa sœur; et l'ayant fait aussitôt partir pour les Gaules, il l'accompagna jusqu'à Pavie. Mais par suite de sa défiance et des soupçons qu'on lui avait inspirés, il changea tous les domestiques de Julien, lui en donna de sa main, lui choisit des gardes qui avaient ordre de veiller sur toutes ses démarches; et sous prétexte qu'à son âge il manquait d'expérience, il lui donna un général, nommé Marcel, qui devait avoir la principale autorité sur les troupes. On défendit de plus à Julien de faire aucune gratification aux soldats.

Le motif de cette défense est facile à deviner ; mais malgré toutes les entraves dont on environna Julien, il remporta de grands avantages sur les barbares, les défit en plusieurs rencontres, et força les rois francs à demander la paix. Ils n'obtinrent qu'une trève de quelques mois. Constance, de son côté, avait battu les Allemands, et les avait forcés à se retirer. Julien, qui avait pris son quartier d'hiver à Sens, s'y vit assiégé par les barbares : il se défendit avec tant de valeur, qu'il les força de se retirer quoiqu'il eût fort peu de troupes avec lui. Marcel, cantonné dans ses quartiers, s'était tenu tranquille sans faire aucun mouvement pour venir à son secours. Julien s'en plaignit amèrement à Constance, et Marcel fut rappelé. Eusébie obtint alors que Julien commanderait l'armée en chef, sans avoir de surveillant, et on lui envoya un renfort de vingt-cinq mille hommes, sous la conduite d'Arbétion. Ce général traversa les opérations de Julien, soit par des ordres secrets, soit par envie et malignité ; il entrava ses succès, et l'empêcha d'en remporter de complets dans une occasion importante. L'adresse de Julien le fit triompher de tous les obs-

tacles ; et une fameuse victoire qu'il remporta sur les Allemands, flatta tellement ses soldats, que dans les transports de leur joie ils le proclamèrent auguste sur le champ de bataille. Julien eut la sagesse de refuser ce titre, et voulut qu'on rapportât à l'empereur tout l'honneur d'une victoire remportée sous ses auspices. Peu après, il accorda aux Allemands une trève de dix mois, et vint passer l'hiver à Paris, ville alors très-peu connue, qui ne consistait guère qu'en un château bâti dans l'île de la Seine, qui forme aujourd'hui ce qu'on appelle la cité.

Constance se tenait dans la Pannonie, où il réprimait les courses des barbares ; puis il leur accorda la paix, rétablit les Sarmates dans leur pays, dont ils avaient été chassés par leurs esclaves, leur donna un roi de leur nation, nommé Ziraïs, et prit le surnom de Sarmatique. Des pourparlers, des embassades de Sapor, qui prit des titres fastueux, et s'arrogea une supériorité orgueilleuse en écrivant à Constance, occupèrent ensuite l'empereur qui, sans vouloir rompre entièrement avec le roi de Perse, ni adhérer à ses prétentions, tâcha d'éloigner la guerre en lui envoyant à son tour des ambassadeurs.

Pendant ce temps Julien profitait de la trève qu'il avait accordée aux Allemands pour faire la guerre aux Francs. Il attaqua et soumit d'abord les Saliens, qui demeuraient entre l'Escaut et la Meuse; ensuite il força les Camaves à se retirer au delà du Rhin. La trève avec les Allemands était prête d'expirer, et il se disposait à entrer dans leur pays, lorsque Sicomaire, un de leurs rois, étonné et effrayé de l'activité de Julien, vint en personne se soumettre à lui, et obtint la paix à condition de rendre les captifs qu'il avait en son pouvoir, et à fournir les vivres qu'on lui demanderait. Julien traita de même un autre roi allemand, nommé Ottaire; et continuant ainsi de se couvrir de gloire, il la renvoyait toujours à Constance, à qui il avait grand soin de faire passer tous ses prisonniers de marque.

Sapor, qui était entré en personne dans la Mésopotamie, où il avait fait de rapides progrès, ne laissait pas que d'inquiéter l'empereur. La prise de plusieurs villes importantes détermina Constance à marcher lui-même contre le roi de Perse; et déjà il était passé dans la Cappadoce, lorsqu'il reçut des nouvelles qui l'alarmèrent vivement. Les Pictes et les

Ecossais faisaient des courses dans les provinces romaines. Julien entreprit de les réprimer ; et ses succès contre eux, joints à ceux qu'il avait remportés dans les Gaules, excitèrent la jalousie de Constance. Ses ministres augmentant ses soupçons, lui conseillèrent de faire venir, pour grossir son armée, une partie des troupes de Julien. L'empereur envoya Décence, l'un de ses secrétaires, demander au césar la plus grande partie de ses troupes auxiliaires; des ordres précis avaient été donnés pour le forcer d'obéir ; mais Julien ne fit point de résistance, et se laissa enlever ses plus braves et ses meilleurs soldats. Eux seuls murmurèrent et marquèrent les plus vifs regrets de quitter leur général, et de passer dans l'Orient, où ils s'attendaient à périr. Julien, dit-on, connaissant l'attachement que lui portaient ses soldats, avait conseillé à Décence de ne point les laisser approcher de Paris, où il était alors. Mais ce commandant ne crut pas devoir leur refuser la satisfaction de saluer leur général, qu'ils demandaient avec instance. Julien les reçut avec bonté, et les exhorta à se soumettre de bonne grâce aux ordres de l'empereur. Il traita les officiers, leur donna un ma-

gnifique repas; mais affligés de se séparer de lui, ils se retirèrent tristement dans leurs quartiers. Le même soir les soldats s'émeurent, et allèrent investir le palais de Julien, et avec de grands cris le proclamèrent empereur. Au premier bruit il avait fait fermer les portes du palais; ils les rompirent le lendemain matin, et l'obligèrent de se montrer. Il se défendit long-temps d'accepter le titre d'auguste; mais les soldats l'ayant menacé de le tuer s'il le refusait, il se rendit, et on l'éleva sur un bouclier pour le faire voir au peuple et à l'armée.

Il est difficile de connaître si la résistance de Julien fut feinte ou réelle; s'il accepta par force ou volontairement le titre d'empereur; mais redoutant la vengeance de Constance, il se hâta de lui écrire qu'on l'avait fait auguste malgré lui, le pria de permettre qu'il conservât ce titre, assurant qu'il continuerait de lui obéir comme auparavant. Les députés de Julien trouvèrent Constance à Césarée dans la Cappadoce, et il ne leur cacha pas son mécontentement contre Julien; mais comme il voulait continuer sa marche contre les Perses, il se contenta de désaprouver la conduite de Julien, et de lui faire dire qu'il devait se

réduire au titre de césar. Les deux augustes s'envoyèrent successivement des députés chargés de demandes respectives, et le refus d'y adhérer les aigrit l'un contre l'autre. Constance projétait de passer dans l'Occident aussitôt qu'il aurait fini la guerre des Perses; Julien délibérait encore s'il romprait tout-à-fait, ou s'il tenterait de nouvelles voies d'accommodement. La mort d'Hélène sa femme, sœur de Constance, et celle de l'impératrice Eusébie, qui l'avait toujours protégé, vinrent rendre sa paix plus difficile.

En attendant qu'il déclarât la guerre à Constance, il continuait de tenir ses troupes en haleine en les exerçant contre les Francs et les Allemands. On dit même que Vadomaire, roi des Allemands, fut excité par Constance à attaquer Julien pour l'empêcher de quitter les Gaules. Ce soupçon, et celui que l'empereur avait tenté de le faire empoisonner, porta Julien à lui faire ouvertement la guerre. Il publia des manifestes pour se justifier du reproche d'ingratitude envers son bienfaiteur, et fit particulièrement répandre ses manifestes à Athènes, à Corinthe et dans les autres villes de la Grèce qu'il savait attachées au culte des

dieux. Il publia qu'il n'agissait que par leur inspiration, que c'était par leur ordre qu'il se déclarait contre Constance. Julien eut ainsi l'adresse d'intéresser tous les païens à ses succès. On suppose qu'il était depuis long-temps païen dans le cœur; mais dans son palais il assistait publiquement aux cérémonies chrétiennes, et ne se permettait qu'en secret les sacrifices et autres rites du paganisme.

Cet apostat tenait donc encore aux deux partis, et il les fit concourir à ses projets. Comme il était aimé de ses troupes, elles ne firent aucune difficulté de passer les Alpes avec lui; le seul Nébridius, que Constance lui avait donné pour préfet du prétoire, refusa de le suivre. L'Illyrie, la Macédoine et la Grèce se soumirent au seul bruit de son approche. Il s'appliquait à gagner chemin faisant l'affection des peuples par de bons traitemens, et n'éprouvait presque point de résistance; mais la révolte qui eut lieu à Aquilée vint retarder sa marche; et le siége qu'il fit faire de cette ville l'eût peut-être retenu long-temps, si la mort de Constance qui survint n'eût fait perdre aux assiégés toute espérance d'être secourus.

Malgré les embarras de la guerre des Perses, et de celle qu'il allait faire à Julien, Constance venait de prendre une nouvelle épouse. Il avait remplacé Eusébie, qui ne lui avait point laissé d'héritiers, par Maxima-Faustina. Ce mariage et les fêtes qu'il occasionait ne lui faisaient point négliger de prendre des mesures pour empêcher Julien de s'emparer de l'Afrique. Il s'était attaché plusieurs princes au delà du Tigre, entre autres Arsace, roi d'Arménie, et Mérambe, roi d'Ibérie. Une paix ou trève, conclue à la hâte avec Sapor, donna à Constance la facilité de marcher en diligence contre Julien; mais la fièvre qui lui prit à Tarse, dans la Cilicie, le força bientôt de s'arrêter. Il essaya cependant de continuer sa route; mais la force du mal ne le lui permit pas, et il mourut dans un village au pied du mont Taurus, l'an 361. Il était âgé de quarante-cinq ans, en avait régné vingt-cinq avec le titre d'auguste, et trente-huit depuis qu'il portait celui de césar.

Julien ayant appris la mort de Constance, se hâta de se rendre à Constantinople. Il fit apporter le corps de l'empereur, et ordonna qu'on lui donnât la sépulture dans l'église des Apôtres, avec

la pompe convenable à sa dignité. Quoique son apostasie fut presque publique, il voulut assister à la cérémonie des funérailles qu'il fit célébrer dignement.

La mort de Constance ne causa pas le moindre mouvement dans l'empire. L'armée qu'il menait contre Julien envoya reconnaître ce prince ; les autres armées et les deux capitales, Rome et Constantinople, ainsi que les provinces, s'empressèrent à l'envi de lui déférer le titre d'empereur, et il fut placé sur le trône à l'unanimité des suffrages.

Ce prince était né avec les plus heureuses dispositions pour les sciences ; il avait de la pénétration, de la mémoire, et un goût naturel pour l'étude, qui fut secondé par les meilleurs maîtres. Mais le jugement de Julien ne répondait pas à la vivacité de son imagination ; on voyait en lui de la légèreté, de l'inégalité, beaucoup de présomption et un penchant à la raillerie, et même à la satire, qui avait sa source dans une excessive vanité. Au surplus, la plupart des défauts qu'on lui reproche, et peut-être même son apostasie, furent une suite de la manière dont il avait été élevé.

Orphelin de très-bonne heure, Julien passa sa première enfance à Constanti-

nople; négligé et presque abandonné par Constance, il resta entre les mains des eunuques, et ensuite des pédagogues chargés de son éducation. Le génie de cet enfant, la facilité de sa conception les éblouirent; ils lui laissèrent faire ses volontés; et son goût le portant à vouloir tout pénétrer, il s'abandonna bientôt aux écarts de son imagination, et se fit des opinions erronées que ses maîtres, par égard pour sa naissance, n'osèrent contredire qu'avec ménagement. Il resta ainsi dans ses erreurs et se fit honneur de les soutenir. Cependant il paraît que jusqu'à l'âge de vingt ans il demeura ferme dans la religion chrétienne, et que ce fut pendant son séjour à Athènes qu'il prit goût à l'astrologie judiciaire et à la science de la divination. Constance, qui prenait ombrage de tous ceux qui aspiraient à l'empire, avait vu avec plaisir le jeune Julien se livrer à l'étude des sciences; et, comme vous devez vous le rappeler, il lui permit de passer en Grèce pour se perfectionner dans la rhétorique et la philosophie. Mais il voulait qu'il fût chrétien; il le gêna, il le persécuta dès qu'il connut son penchant au paganisme; et avec un caractère tel que celui de ce prince, la persécution

produisît le plus mauvais effet. Julien dissimula et s'obstina dans l'absurde polithéïsme, que les rêveries des anciens philosophes lui avaient fait admirer. Malgré tout l'esprit qu'on lui accorde, il donna aussi dans la magie et se remplit d'illusions en s'entourant de philosophes magiciens qui, par leurs prestiges, lui firent entendre des oracles, lui firent voir des dieux qui venaient en personne le visiter et l'instruire de tout ce qui se passait sur la terre et dans les cieux.

C'est sur-tout lorsqu'il fut empereur qu'on le vit donner crédit à ces sortes de gens, les appeler près de sa personne, rouvrir les temples des faux dieux et rétablir les augures. D'un bout à l'autre de l'empire on vit accourir les magiciens, les devins, les enchanteurs et les courtisanes les plus décriées, qui furent érigées en prêtresses pour célébrer les mystères de la religion de Julien.

Mais à travers les extravagances dont on l'accuse, il fit quelques établissemens utiles : il commença par faire une grande réforme dans les officiers du palais, et punit avec rigueur les ministres de Constance qui avaient abusé de sa confiance ; puis il fit creuser le grand port de Cons-

tantinople, bâtir une bibliothèque, et ordonna qu'on amenât d'Alexandrie un obélisque que Constance n'avait pas eu le temps de faire venir. Il assistait régulièrement aux séances du sénat, y étalait avec complaisance les fleurs d'une éloquence vive et brillante, et ne cessait point de s'appliquer aux affaires du gouvernement. Quant à ses exploits guerriers, ils finirent où commencent ceux des autres princes, c'est-à-dire, lorsqu'il monta sur le trône.

Nous avons vu tout à l'heure, ma chère Aline, ce prince remporter des victoires qui paraissent étonnantes, si l'on considère sa jeunesse, et plus encore son inexpérience dans l'art de la guerre, son éducation tournée tout-à-fait vers l'étude, et l'obligation où il se trouva d'apprendre les élémens de l'art militaire au moment même où il menait son armée à l'ennemi. Joignons à ceci les entraves dont il fut environné, et nous serons forcés de reconnaître qu'il avait véritablement de grands talens; heureux s'il en eût toujours fait un bon usage!

Sa conduite dans les Gaules parut louable sur tous les points. Il donnait à ses soldats l'exemple de la sobriété et de la plus grande activité. Nulle délicatesse

pour sa personne : il dormait sur une peau étendue à terre, se levait dès qu'il s'éveillait, ce qui était ordinairement à minuit. Il employait le reste de la nuit à lire, à écrire, à visiter les postes, tel temps qu'il fît. Il ne souffrait à sa cour ni danseurs, ni comédiens, ni même des joueurs d'instrumens. Sa morale et ses principes étaient sévères sur tous les points.

Lorsqu'il fut empereur il interdit le théâtre aux pontifes païens, déclarant ces amusemens infâmes.

Les scènes qu'il donna eurent un autre degré d'infâmie que les spectacles qu'il proscrivit. En publiant plusieurs édits en faveur du paganisme, il retrancha les priviléges dont Constance avait comblé le clergé, et s'appliqua à combattre la religion chrétienne par les armes du ridicule et du mépris ; il s'efforça d'en couvrir ses dogmes et ses ministres. Il attaqua ainsi le christianisme par ses bases, et d'une manière plus dangereuse que par la persécution, les glaives et les tortures. Il ne s'interdit point cependant ces moyens de cruauté ; et pendant qu'il faisait à la lune des sacrifices sanglans, que pour ses opérations magiques il immolait en secret de jeunes enfans

et de jeunes filles, ce monstre, cet apostat, en consultant les entrailles palpitantes de ces victimes infortunées, osait insulter aux sacrifices des chrétiens et les traiter d'esprits faibles et superstitieux.

Quel être que ce Julien! quel inconcevable assemblage on aperçoit en lui; éclairé, et néanmoins entiché de la plus affreuse superstition, il brûlait de l'encens et offrait des holocaustes à la lune, au soleil, à tous les astres, aux divinités de tous les lieux et des élémens, à tous les dieux de l'Olympe et des enfers. C'était par ces secours surnaturels, par ces sacrifices odieux, qu'il célébra particulièrement à Antioche, que Julien se disposa à marcher contre les Perses. Il signalait au dehors sa douceur et son humanité, s'attachait à rendre une justice exacte à tous ceux qui s'adressaient à lui, et s'exerçait, en particulier, aux cruautés inouies qui suffisent pour rendre sa mémoire exécrable.

Se confiant aux oracles de Delphes, de Dodone et de Délos, qui lui promettaient une victoire facile sur les Perses, Julien refusa avec fierté les secours que lui offrirent plusieurs nations. Il rejeta particulièrement l'offre des Sarrazins, et

acheva d'irriter ces peuples en leur retranchant les gratifications annuelles qu'on leur donnaient depuis long-temps pour les maintenir dans l'alliance des Romains. Sur la demande qu'ils en firent, Julien leur répondit qu'il n'avait que du fer et non de l'or à leur donner. Cette fière réponse porta les Sarrazins à se donner aux Perses, dont ils étaient voisins, et ils leur furent très-utiles. Julien ne fut pas plus politique envers Arsace, roi d'Arménie. Ce prince, qui était chrétien, ayant mis quelque retard à se joindre aux généraux romains pour commencer la guerre contre Sapor, Julien lui écrivit une lettre menaçante qu'il terminait ainsi : « Et le dieu que « vous adorez ne sera point capable de « vous garantir de mon indignation ».

Cette jactance fut punie comme elle le méritait. En comparant la sagesse des mesures qu'employa Julien dans ses autres guerres, avec l'imprudence qu'il mit dans la conduite de celle-ci, on remarque un si grand contraste, que les historiens chrétiens, embarrassés de l'expliquer, ont dit : « Que Dieu permit qu'il « fût frappé d'aveuglement, parce qu'il « se proposait de détruire la religion « chrétienne s'il eût été vainqueur ».

Tout semble en effet appuyer cette opinion : après le refus de secours qui ne lui eussent pas été inutiles, et celui d'écouter des propositions très-raisonnables que lui fit faire Sapor. Julien n'est pas plutôt sur les terres des Perses, qu'il fait rompre le pont d'une rivière qui les séparait de ses états. Son intention était d'ôter à ses soldats la facilité de déserter; mais il ne réfléchit pas qu'il leur enlevait en même temps celle de la retraite en cas d'échec. De même, à peine entré dans l'Assyrie, il fit brûler et dévaster ce pays riche et fertile, et se priva des ressources qu'il eût pu y trouver à son retour. La prise de quelques places, de petits combats et des marches pénibles ne satisfaisaient point l'impatience de Julien d'en venir à une bataille décisive. Il eût pu terminer la guerre honorablement en écoutant les nouvelles propositions de paix que lui fit faire Sapor lorsqu'il eut passé le Tygre et qu'il vint camper devant Ctésiphon ; mais la vanité de ses premiers succès lui en fit espérer de plus grands et le poussa à sa perte. Sa flotte, qu'il fit brûler peu après malgré les représentations de ses officiers, mit ses troupes dans la nécessité de vaincre ou de périr. On dit que Ju-

lien mit le feu à ses vaisseaux sur un faux avis des guides du pays, qui promettaient de le conduire par un chemin court et facile. On découvrit que ces guides étaient des traîtres lorsque l'incendie eut fait des progrès qu'il fut impossible d'arrêter. Mais enfin, après cette école, l'armée se mit en marche, et bientôt rencontra Sapor à la tête de ses forces principales. Les Romains furent attaqués par les Perses si inopinément, que Julien, dit-on, accourut sans cuirasse, armé seulement d'un bouclier. A l'instant où l'on cria aux armes, il était tourmenté par une vision. Comme Brutus aux champs de Philippe; il crut revoir le génie qui lui était apparu lorsqu'il hérita de la pourpre. Etonné, effrayé par cette terrible illusion, il s'offrit au danger sans précaution, reçut une flèche, et tomba baigné dans son sang. On dit qu'il en prit dans sa main et le jeta contre le soleil en s'écriant : « Tu as « vaincu, Galiléen ».

Ce mouvement de dépit, cette espèce de défi au dieu des chrétiens n'est pas généralement attesté; mais il est constant qu'il mourut la nuit même de sa blessure, l'an 363, à l'âge de 32 ans, en ayant régné trois comme empereur.

Il a laissé plusieurs ouvrages; le principal est intitulé *les Césars*. C'est une satire de tous les empereurs depuis Jules-César jusqu'à Constance. Julien les traite tous avec rigueur, et paraît s'être particulièrement attaché au genre satirique, dans lequel il fit plus d'un essai.

Les opinions sont diverses sur le mérite de ses ouvrages; mais elles le sont bien davantage sur son caractère et sa réputation. En général ce prince a fait trop de mal aux chrétiens pour être jugé favorablement par eux, et il est prudent de se méfier un peu de la sévérité des jugemens des auteurs ecclésiastiques, de même qu'il n'en faut pas croire entièrement les païens dont il fut le héros. Il eut sans doute des vertus et des vices; et le mélange de ces qualités plus ou moins prononcées, est présenté bien diversement selon l'esprit de parti. Nos philosophes modernes ont fait de Julien, dans ces derniers temps, le *saint des incrédules;* mais je ne sais comment ils lavent sa mémoire du sacrifice qu'il fit à Carres, dans le temple dédié à la lune. Ce sacrifice impie et barbare qui fut plus caractérisé que tous les autres dont on l'accuse, eut lieu lorsqu'il traversa la

Mésopotamie avec son armée. Après avoir sacrifié, il fit sceller les portes du temple avec défenses expresses d'y entrer. Ce ne fut qu'après sa mort qu'il fut ouvert, et l'on trouva la victime, qui était une femme, à qui l'on avait inhumainement ouvert le ventre pour consulter les entrailles. Ce fait, attesté par les auteurs, appuie les meurtres qu'on suppose avoir été commis ailleurs avec moins de publicité.

Ce trait affreux fera sans doute horreur à mon Aline; mais je crois utile de le lui faire connaître pour qu'elle puisse l'opposer aux partisans de Julien l'apostat. Leur ressource est, au surplus, de traiter de fables ces crimes affreux; et pour l'honneur de l'humanité, il serait à désirer qu'il en fût en effet accusé à tort.

LETTRE XVII.

Règnes de Jovien, Valentinien et Valens. — Partage solennel de l'empire romain en empires d'Orient et d'Occident. — Suites de ce partage. — Usurpation de Procope, Gratien et Valentinien-le-Jeune.

Nous en sommes restées, ma chère Aline, au moment de la mort de Julien. L'armée romaine se trouvait alors au delà du Tigre; et par l'imprudente confiance de l'empereur en des guides perfides, elle était engagée dans un pays inconnu, sans vivres, sans ressource pour s'en procurer, affaiblie par de longues souffrances et par de continuelles escarmouches. Investie par d'innombrables ennemis et sans chef pour la commander, il était impossible qu'elle pût résister aux Perses dans une si fâcheuse situation. Pour remédier au moins à une partie des maux qui la menaçaient, les officiers se hâtèrent de choisir un empereur capable de les bien commander; et presqu'au moment de la mort de Julien,

ils élurent unanimement Jovien, commandant de la garde intérieure du palais, personnage distingué par ses vertus civiles et militaires. Il était affable, d'un accès facile, généreux et bienfaisant. Sa taille et sa physionomie, où l'on découvrait un air de douceur et de majesté, inspiraient la confiance et le respect. Il était né dans la Mœsie; et Varronien, son père, avait exercé comme lui la charge de capitaine des gardes.

Bien différent de Julien l'apostat, Jovien était chrétien, et chrétien très-zélé. Son attachement pour la religion chrétienne avait même manqué de le faire disgrâcier. Lors de l'apostasie de Julien, ce prince ayant ordonné à tous ses officiers de renoncer ou à la religion chrétienne ou à leurs emplois, Jovien, alors tribun, présenta son épée à l'empereur. Mais celui-ci ne put se résoudre à se priver d'un si bon officier; et se contentant de le menacer de sa disgrâce s'il continuait de persévérer dans le christianisme, il lui rendit son épée et lui laissa son emploi.

Devenu empereur, Jovien fit éclater encore plus authentiquement son amour pour la religion; il s'excusa même d'abord d'accepter l'empire sur sa qualité

de chrétien, et disant que comme tel il ne voulait point commander une armée pervertie par Julien, et qui, ne pouvant attendre aucun secours du dieu qu'elle avait abandonné, allait devenir la proie des ennemis. Tous les soldats répondirent qu'ils étaient chrétiens, et préféraient aux discours insensés de Julien les instructions qu'ils avaient reçu de Constantin et de Constance.

Ainsi l'un des premiers fruits de la mort de Julien fut le rétablissement de la religion chrétienne, et Jovien s'empressa de rendre à l'église son entière liberté, ses biens et tous les priviléges dont l'apostat l'avait privée. Il rétablit aussi le *labarum* et toutes les autres enseignes du christianisme.

Le nouvel empereur s'occupait des moyens de sauver son armée prête à périr par la faim et par le fer des Perses; son premier soin fut de prendre les plus sages précautions pour la conservation de ses troupes, mais un transfuge pensa les rendre vaines. Un déserteur de l'armée romaine alla informer Sapor de la mort de Julien; et parlant avec mépris de son successeur, il fit croire au roi de Perse qu'il lui serait facile de le vaincre. Sapor s'avança

contre l'armée romaine, qui s'était mise en marche pour se rapprocher du Tigre; il la harcela dans sa retraite; et après divers petits combats où les Perses furent battus, Sapor envoya des députés à Jovien pour traiter de la paix. L'empereur eut la sagesse de ne point se montrer trop difficile sur les conditions; il aima mieux se prêter aux circonstances et conclure un traité peu avantageux, que de sacrifier son armée, qui n'aurait pu faire une longue résistance.

Après avoir rendu aux Perses cinq provinces, qu'ils avaient autrefois abandonnées à Dioclétien, Jovien vint à Antioche, et ce fut dans cette ville qu'il s'appliqua à réparer les maux que l'église et l'empire avaient souffert sous Julien. Des troubles qui s'élevèrent dans l'Illyrie et dans les Gaules inquiétèrent un instant Jovien; mais il apprit bientôt que les séditions étaient appaisées, et qu'il venait d'être universellement reconnu dans ces provinces. Il se mit en marche pour se rendre à Constantinople, et précipita son voyage malgré la rigueur de la saison. Déjà il était arrivé à Dardastane, sur la frontière de la Galatie et de la Bithynie : s'étant arrêté dans ce lieu, il y prit un repos

bien funeste ; il fut trouvé mort dans son lit, soit qu'il eût été étouffé par la vapeur du charbon qu'on avait allumé dans sa chambre, soit par l'effet de la chaux dont cette chambre avait été enduite peu de jours avant. Mais enfin sa mort fut subite, et l'on ne fit point de recherches pour en découvrir la véritable cause. Il n'avait régné que sept mois et vingt jours, et n'était encore que dans sa quarantième année.

Jugez, ma chère Aline, combien cette mort imprévue dut être cruelle pour Cariton son épouse ! elle venait au-devant de Jovien, qu'elle n'avait point encore vu depuis qu'il était empereur. Elle lui amenait Véranion son fils, qu'il venait d'associer à l'empire, quoiqu'il fût encore dans sa première enfance. Cette impératrice touchait au moment d'embrasser son époux, de jouir avec lui des honneurs de la souveraineté. Quel coup de foudre ! quel affreux revers lorsqu'on lui annonce sa mort, et qu'au lieu de voler à sa rencontre, elle voit paraître son cercueil ! Ses cendres, ses tristes restes furent au moins mouillés de ses larmes; elle suivit le convoi avec son fils Véranion.

Ce jeune prince vécut encore quel-

ques années, mais on lui creva un œil pour qu'il ne pût parvenir à l'empire.

Les principaux officiers de l'armée furent dix jours à pouvoir s'accorder sur le choix du successeur de Jovien. Les vœux se réunirent enfin sur Valentinien, préfet du prétoire d'Orient. Il était né à Cébale, dans la Pannonie, d'une famille obscure. Son père, qui se nommait Gratien, était parvenu par son mérite à la dignité de comte d'Afrique. Le fils, élevé sous ses yeux dans le service militaire, fit paraître dès sa jeunesse beaucoup de courage et de grands talens pour la guerre. Sous Constance il avait été cassé par les menées du général Barbarion, rétabli par Julien dans les fonctions de tribun; il fut ensuite exilé par ce prince. Jovien, rendant justice à son mérite, lui donna le commandement de la seconde compagnie de ses gardes. Il ne paraît point qu'il ait intrigué pour être nommé son successeur, car il était absent; il était resté à Ancyre lorsque Jovien partit pour Constantinople, et ce fut dans cette ville qu'il apprit qu'il venait d'être élu empereur. Il commença à régner l'an 364.

On fait l'éloge de son caractère et même de son esprit. Quoiqu'il n'eût point

d'étude, il s'exprimait bien; il avait une éloquence naturelle et parlait en termes choisis; ses mœurs étaient pures; il était ami fidèle, juste, libéral, magnifique, mais sans prodigalité. A toutes ces qualités il faut joindre beaucoup de fermeté; il donna une preuve de la sienne dès en prenant possession de l'empire. Ce prince étant arrivé à Nicée, et monté sur le tribunal qu'on lui avait dressé, après avoir été revêtu de la pourpre aux acclamations de toute l'armée, se disposait à haranguer, lorsque les soldats demandèrent à grands cris qu'il se donnât un collègue pour ne pas se trouver sans chef s'il venait à leur manquer. Valentinien fut d'abord étonné et presque interdit de cette demande, et les soldats la réitérant, se montrèrent disposés à user de violence pour le forcer à les satisfaire. Mais sans se laisser intimider par leurs cris, il leur dit d'un ton d'autorité, que peu de jours avant il dépendait d'eux de lui donner l'empire, mais qu'ayant été proclamé, ce n'était plus à eux, mais à lui de juger de ce qui convenait au bien public. « Je ne « refuse point, dit-il, de prendre un « collègue; je le ferai peut-être, « mais un choix de cette importance

« demande une mûre délibération ».

Ce peu de mots, prononcés avec assurance, appaisa tous les murmures; le tumulte cessa, et il fut conduit au palais. Avant de partir de Nicée pour se rendre à Constantinople, il tint un conseil particulier pour délibérer sur le choix d'un associé. Le général Dagalaïf prit la parole, et lui dit: « Si vous aimez « votre famille, vous avez un frère; si « vous aimez l'état, choisissez le plus « digne ». Valentinien ne s'offensa point de cette liberté, mais il choisit son frère Valens qu'il s'associa, et le revêtit de la pourpre en arrivant à Constantinople. Ce choix fut applaudi par quelques-uns, blâmé par d'autres.

On a de même varié sur le caractère qu'on donne à Valens; les auteurs ne sont d'accord ni sur ses qualités ni sur ses défauts. Pour concilier les contrariétés qu'on remarque entre eux, il faut supposer que Valens sût dissimuler une partie de ses vices, et que du vivant de son frère, pour qui il avait beaucoup de déférence, il ne laissa paraître que les qualités estimables, tant louées par ses panégyristes.

Les deux empereurs se partagèrent les armées et les provinces de l'em-

pire. Valentinien donna à son frère tout l'Orient, c'est-à-dire, l'Asie, l'Egypte et la Thrace; il se réserva l'Occident, qui comprenait l'Illyrie, l'Italie, les Gaules, l'Espagne et l'Afrique.

Ce partage de l'empire fut solennel, et il eut des suites funestes pour Rome, qui acheva de perdre toute sa prépondérance par la division *d'empire d'Orient et d'empire d'Occident.* Constantinople resta capitale du premier, et Valentinien choisit Milan pour son séjour principal; mais les invasions des barbares ne permirent pas aux deux empereurs de rester long-temps tranquilles dans leur capitale. Les incursions des Allemands dans les Gaules y attirèrent Valentinien, et les ravages des Sarmates dans la Pannonie, ceux des Pictes et des Saxons dans la Grande-Bretagne occupèrent ses généraux. L'Afrique, ravagée par les peuples de la Mauritanie, donna aussi de justes inquiétudes à Valentinien. Ce prince était à Reims lorsqu'il apprit que Procope avait pris la pourpre à Constantinople, et s'était emparé de cette capitale l'an 365. Son premier mouvement fut d'aller en personne étouffer cette révolte dans sa naissance, mais on lui représenta

que son absence exposerait les Gaules à de trop grands périls.

L'empereur Valens était passé dans l'Asie pour veiller sur les Perses ; il reçut à Césarée la nouvelle de la rebellion de Procope. Cet usurpateur était né dans la Cilicie, d'une famille illustre, et Julien, dont il était parent, l'avait élevé aux principales dignités. On dit même que, dans ses derniers momens, son cousin l'avait désigné pour son successeur, mais cette volonté de Julien ne fut pas respectée; et Procope, pour assurer sa vie, prit le parti de la retraite, et se démit de tous ses emplois. Il se retira dans la Chersonnèse taurique, qui est aujourd'hui la Crimée. La défiance qu'il eut des barbares, et des pièges qu'on pouvait lui tendre, lui fit prendre ensuite le parti de se cacher chez un de ses amis, près de Chalcédoine; de là il passa déguisé à Constantinople; et s'étant aperçu qu'on détestait Valens, à cause de son avarice, et plus encore à cause de la cruauté de Pétronius son beau-père, il crut pouvoir tenter de se saisir de l'empire. L'éloignement des deux empereurs favorisa son dessein; il parvint à se rendre maître de Constantinople, de toute la

Thrace, de Chalcédoine et de Nicée, même de toute la Bithynie. Il eut l'adresse de gagner un corps de troupes qu'on avait envoyé contre lui ; cette désertion, et la renommée qui grossissait ses avantages, épouvantaient tellement Valens, qu'il allait prendre lâchement le parti de quitter la pourpre, s'il n'eût été retenu par les officiers qui étaient auprès de lui. Il envoya Vadomaire, anciennement roi des Allemands, et alors l'un de ses généraux, faire le siége de Nicée; lui-même fit celui de Chalcédoine, qu'il fut obligé de lever. Ce mauvais succès fut réparé par Arinthée, l'un de ses meilleurs généraux, qui soumit sans combattre un corps de troupes ennemies ; il s'avança vers elles, et sans les attaquer, leur ordonna d'un ton d'autorité de lui amener leur commandant; il fut obéi sur-le-champ.

Procope, vers ce même temps, s'empara de Cysique où était la caisse militaire de Valens. Cet avantage ne lui suffit pas; il pilla les environs, et chargea les peuples d'impôts. Enivré de ses succès, il traita avec hauteur et dureté ses nouveaux sujets. Par cette maladresse, il devint l'objet de l'aversion publique, et la haine qu'on portait à Valens se

tourna en compassion. Les Allemands continuaient d'occuper Valentinien sur les bords du Rhin : ils avaient, dans le fort de l'hiver, passé ce fleuve sur la glace, et firent de grands ravages dans la province romaine. Deux généraux qui gardaient les frontières furent défaits et tués ; mais le général Jovin vengea leur défaite. Ayant rencontré les ennemis près de Metz, il les tailla en pièces, prit leur roi, qu'un tribun fit pendre sans en avoir eu d'ordre, et s'empara de leur camp et d'un butin considérable.

Dans le même temps, les affaires d'Orient changèrent de face. Valens, ayant appelé près de lui le général Arbétion, qui était très-aimé et très-estimé des troupes, vit la victoire revenir sous ses drapeaux. Arbétion commença par ramener au parti de Valens l'un des généraux de Procope; ayant ensuite livré bataille à cet usurpateur, il le vainquit et le força de prendre la fuite. Abandonné par une partie de ses troupes, trahi par deux officiers qui l'accompagnaient, le malheureux Procope, arrêté par ces traîtres, fut conduit par eux à Valens qui lui fit trancher la tête. Mais, au lieu de récompenser les perfides qui lui

avaient amené son rival, il donna ordre de les faire mourir. Ils furent égorgés, et reçurent ainsi le juste prix de leur trahison. Valens envoya la tête de Procope à Valentinien, qui était alors à Reims. Peu de temps après, ce prince étant allé à Amiens l'an 367, y tomba dangereusement malade, si dangereusement, qu'on désespéra de sa guérison, et deux de ses principaux officiers formèrent le dessein de s'emparer de l'empire. Contre leur attente, Valentinien guérit, et ses courtisans, lui rappelant le danger où il s'était trouvé, le firent penser à se donner un collègue. Il choisit son fils Flavius-Gratianus, qu'il avait eu de sa première femme, Valéria-Sévéra. Ce jeune prince, qui n'avait encore que huit ans, fut présenté aux troupes, et sa figure aimable, jointe aux heureuses qualités qu'il promettait, fit recevoir avec de grandes acclamations le choix d'un si jeune collègue. Des guerres contre les Pictes et les Ecossais occupèrent ensuite Valentinien ; et par la valeur du comte Théodose, non-seulement la Grande-Bretagne fut délivrée des barbares qui la ravageaient, mais une province entière leur fut enlevée et vint augmenter le domaine de l'empire.

Valens, de son côté, eut la guerre contre les Goths. Ces peuples avaient envoyé à Procope un secours de trois mille hommes ; et, après sa mort, ils ravagèrent en se retirant tous les pays par où ils passèrent. Valens envoya contre eux des troupes qui les forcèrent de se rendre prisonniers. Athanaric, le prince le plus puissant de la nation des Goths, les réclama ; et n'ayant pu se les faire rendre, il fit de grands préparatifs de guerre, appela à son secours plusieurs nations barbares de la Sarmatie et de la Scythie. Valens voulut prendre les devans, se hâta de se mettre en campagne, et paraît avoir eu d'abord de grands avantages sur les Goths. Il entra dans leur pays avant qu'ils eussent eu le temps de rassembler leurs alliés, les battit en plusieurs rencontres, et réduisit Athanaric à demander la paix. Mais ces peuples prirent leur revanche un peu plus tard, et nous les verrons bientôt causer la mort de ce prince.

Celle de Valentinien précéda celle de Valens. Les Allemands, les Pictes, les Saxons, et tous les barbares de la Germanie, ne laissaient point de relâche à cet empereur ; s'il terminait la guerre

d'un côté, elle recommençait de l'autre. En vain il faisait construire des forts et des châteaux, et principalement sur les bords du Rhin; les irruptions n'en étaient pas moins fréquentes. Les Gaules et l'Italie étaient continuellement ravagées, et l'on attribuait ces guerres successives à la mauvaise conduite et aux vexations des commandans des frontières. Cette opinion occasiona une dangereuse révolte en Afrique. Un prince de Mauritanie, nommé Nubel, avait laissé en mourant plusieurs fils; l'un, nommé Firmus, tua son frère Zama, qui était lié d'une étroite amitié avec Romain, comte d'Afrique, le plus méchant des hommes disent les historiens. Envoyé pour défendre et protéger cette province, il s'en rendit l'oppresseur et y commit d'odieuses vexations. Il avait éludé par d'adroits subterfuges les recherches que Valentinien avait fait faire de sa conduite; il voulut venger la mort de Zama, et employa tous les moyens d'irriter l'empereur contre Firmus. Ce prince, se voyant perdu, et excédé d'ailleurs par les injustices et par les violences des officiers romains, se revêtit de la pourpre, et prit le titre de roi. Il n'eut pas de peine

à engager dans sa révolte les peuples de la Mauritanie, qui n'attendaient que l'occasion de secouer le joug, et de se délivrer de l'oppression où Romain les faisait gémir. Valentinien, craignant les suites de cette révolte, se hâta d'envoyer en Afrique le comte Théodose. Il commença par se saisir de Romain, et Firmus obtint la paix qu'il demandait; mais ayant manqué aux conditions du traité, Théodose lui fit vivement la guerre et le réduisit à s'étrangler.

Les barbares, qui ne laissaient point un moment de repos à Valentinien, l'obligèrent de passer en Illyrie; il laissa dans les Gaules son fils Gratien, et emmena avec lui Justine sa femme et Valentinien son second fils. La présence de l'empereur animant les troupes, les Quades furent bientôt réduits à demander la paix. Valentinien se fit prier pour la leur accorder; mais ayant enfin consenti à admettre leurs députés en sa présence, il leur parlait avec beaucoup de véhémence, lorsqu'il fut frappé d'un coup de sang, et mourut sur-le-champ, l'an 375. Il était dans la cinquante-cinquième année de son âge, et régnait depuis douze ans.

Lors de la mort de Valentinien, Gra-

tien n'avait encore que seize ans et demi, mais l'on voyait se développer en lui toutes les qualités qu'on admire dans les grands princes. Son agréable physionomie, sa grande valeur, sa générosité, sa bonté, jointe à une fermeté d'esprit que rien n'ébranlait;. sa douceur, sa modestie, tous les dons enfin qui peuvent attacher, lui avaient mérité l'amour du peuple et des soldats. On remarquait encore en lui des mœurs pures, une piété solide, et beaucoup de génie pour les lettres. Ce prince était à Trèves, lorsque son père mourut; et quoiqu'il eût depuis plusieurs années le titre d'auguste, les principaux officiers de l'armée de Valentinien, dans la crainte d'un soulèvement, crurent devoir, sans différer, mettre à leur tête le jeune Valentinien, qui n'avait encore que quatre à cinq ans; et l'ayant fait venir, ils le proclamèrent auguste. Gratien fut d'abord assez mécontent qu'on eût proclamé son frère sans le consulter; mais lorsqu'il fut instruit des motifs qui avaient déterminé les généraux de l'armée, il approuva leur conduite, associa lui-même le jeune Valentinien à l'empire, et le traita moins comme son frère que comme son fils. L'empereur

Valens, qui avait paru aussi fort fâché de l'élévation du jeune Valentinien, finit par confirmer son association.

Gratien, maître de l'empire en Occident, signala le commencement de son règne par le supplice de Maximin, préfet des Gaules. Aussi barbare dans ses mœurs que dans son origine, il s'était élevé aux premières charges par la faveur de Valentinien Ier, et n'avait fait usage de son crédit que pour satisfaire son penchant à la cruauté. Son supplice fut suivi de celui de plusieurs autres officiers complices de ses barbaries. On applaudit à la justice rigoureuse du jeune empereur ; mais il eut à se repentir d'avoir écouté les calomnies dont on noircit dans son esprit le comte Théodose. Les vertus de ce seigneur et ses grandes qualités avaient excité l'envie des courtisans ; ils s'appliquèrent à le dépeindre à Gratien comme un homme dont il avait tout à craindre, s'il ne s'en défaisait au plutôt. On lui fit son procès, et il fut décapité à Carthage, l'an 376. Théodose, son fils, qui par ses services était parvenu au commandement de la Mœsie, en qualité de duc, fut obligé de se démettre de ses emplois, et se retira en Espagne, sa patrie.

C'est ainsi, ma chère Aline, qu'un jeune souverain, à qui l'on accorde des vertus et de grandes qualités, se rendit coupable d'injustice dès la première année de son règne, par l'effet des insinuations et des mauvais conseils. On reproche en général à Gratien d'avoir donné trop de confiance à ses ministres; ils s'attachèrent à lui inspirer un goût de dissipation, qui l'empêcha de s'occuper des affaires de l'empire, et de consulter les véritables intérêts de l'état.

Valens était alors fort embarrassé de repousser une nouvelle inondation de barbares, connus sous le nom de Huns, peuple féroce, originaire de la grande Tartarie, et qui s'était établi vers les Palus Méotides, aujourd'hui mer de Zabache. La stérilité de leur pays leur avait fait chercher de meilleures habitations; et après avoir chassé les Alains, qui demeuraient sur les bord du Tanaïs, ils tournèrent leurs armes contre les Ostrogoths ou Goths orientaux, vainquirent leur roi Erménéric et son successeur. L'inhumanité de ces nouveaux conquérans répandit la terreur de tout côté. Les Visigoths ou Goths occidentaux se retirèrent sur les terres de l'em-

pire, dont ils étaient à portée ; et s'étant avancés jusque dans la Moldavie, ils députèrent vers l'empereur, Ulfilas, leur évêque, avec d'autres ambassadeurs, pour le prier de les recevoir dans ses états, en lui promettant de le servir dans ses armées comme de fidèles sujets. Après une longue délibération, Valens accéda à leur demande, dans l'intention de se servir d'eux contre les autres barbares, et même au besoin contre ses neveux. On dit qu'il vint environ deux cent mille Goths avec leurs femmes et leurs enfans ; ils se répandirent dans la Thrace et le long du Danube ; mais Valens n'eût pas la précaution de prendre des ôtages, et ne tarda pas à se repentir d'avoir reçu dans l'empire des hôtes aussi dangereux. D'autres tribus des Goths demandèrent la même grâce ; et, malgré le refus de l'empereur, ils passèrent le Danube et s'établirent dans ses états avec d'autres nations encore plus barbares.

Ces nouveaux habitans eurent recours aux armes pour se procurer des vivres, et s'avancèrent jusque dans la Mœsie, où ils vainquirent les Romains dans une bataille. Sur cette nouvelle, Valens se hâta de faire la paix avec les

Perses, et envoya demander des secours à Gratien son neveu.

Celui-ci s'empressa de faire partir un gros corps de troupes, mais une partie déserta en chemin ; le reste joignit l'armée de Valens. Malgré la réunion des troupes romaines, les Goths se trouvèrent en nombre bien supérieur, et leur prodigieuse armée vainquit les Romains par le nombre. Que pouvait la valeur contre une horde innombrable ? En vain les généraux de Valens animaient leurs troupes : ils détruisaient un grand nombre de barbares ; mais la perte était toujours plus sensible du côté des Romains. Découragés par l'inégalité de leurs forces, après une grande bataille livrée près de Tomes, on vit les soldats se refuser à une nouvelle action : ils forcèrent leurs généraux à se retirer, et les Goths, à qui se joignirent des Huns et des Alains, saccagèrent en liberté toute la Thrace. Cependant un de leurs chefs fut défait par Frigerid ; il fut tué, et une partie de ses troupes taillée en pièces. Ce qui échappa au fer des Romains fut envoyé du côté de Modène, de Reggio et de Parme, pour y cultiver la terre.

Gratien se disposait à marcher lui-même au secours de Valens, une irrup-

tion des Allemands l'en empêcha ; repoussés au delà du Rhin, ils le repassèrent de nouveau dès que Gratien fut éloigné. Il revint sur ses pas, les attaqua, les tailla en pièces, et bientôt les poursuivit jusque dans l'intérieur de leur pays, où ils les réduisit à se réfugier dans les montagnes. Ils y furent encore investis ; se soumirent enfin, et prirent parti dans les troupes romaines.

Alors Gratien put, sans inquiétude, prendre la route de la Pannonie. Pendant les retards qu'avait éprouvé sa marche, Valens attendait à Antioche le retour du printemps. Il recevait à chaque instant des avis que les Goths ravageaient, non-seulement la Thrace, mais la Macédoine et la Thessalie. Quelques-uns de leurs détachemens s'approchèrent même de Constantinople et saccagèrent ses faubourgs. Valens voulant sauver sa capitale, se hâta de se rendre dans cette ville, et y fut fort mal reçu du peuple, qui attribuait à sa négligence les maux qu'il avait soufferts. Ce prince qui était arien très-zélé, avait d'ailleurs gêné les consciences ; il persécuta les orthodoxes avec acharnement : les disgrâces, l'exclusion des emplois, le dépouillement des biens, l'exil ne lui suffi-

rent pas; il employa les tortures et la mort. On doit regarder, comme une tache ineffaçable à sa réputation, le sort affreux de quatre-vingts ecclésiastiques, députés par le clergé de Constantinople pour se plaindre de l'intrusion d'un évêque arien que l'empereur soutenait. Il ordonna de les faire mourir. Le préfet chargé de l'exécution de cet ordre, craignant qu'une semblable rigueur n'excitât des troubles, prit le parti de jeter ses infortunés sur un vaisseau, et d'y faire mettre le feu aussitôt qu'ils furent en pleine mer.

Les devins, les sorciers, les astrologues furent aussi persécutés par Valens; il fit faire les plus exactes recherches des livres et autres ouvrages qui portaient le moindre signe caractéristique de la magie. L'ignorance des temps fit regarder comme tels tous ceux où se trouvaient des lignes, des cercles ou des figures d'animaux. Non-seulement ces ouvrages furent brûlés comme impies et diaboliques, mais ceux chez qui on les trouva furent sévèrement punis. On dit que les inquisiteurs de Valens, afin de multiplier les coupables, firent quelquefois cacher de ces livres réputés abominables, et que beaucoup

d'innocens périrent victimes de leurs piéges.

Ces ruses, inspirées par l'avarice et l'excessive rigueur de l'empereur, surtout envers les philosophes, le rendirent odieux. On prétend qu'il l'était à un tel point, qu'il y avait contre lui une imprécation usitée en ces termes : *Puisse Valens être brûlé vif!* Cette imprécation devint prophétie. Ayant mis à la tête de son armée le comte Sébastien, Valens, par le conseil de ce nouveau général, résolut de donner bataille sans attendre l'arrivée de Gratien. Il sortit de Constantinople, et attaqua les Goths dans les champs de Nicée, près d'Andrinople. Les barbares furent vainqueurs, les deux tiers de l'armée de Valens restèrent sur le champ de bataille. On remarqua que depuis celle de Cannes, les Romains n'avaient point souffert une si grande perte que dans cette malheureuse journée. Valens lui-même fut blessé dans cette sanglante action ; et forcé de fuir, il se retira dans une chaumière. Un corps de Goths qui poursuivait les fuyards entoura cette maison, et n'ayant pu en forcer les portes, ils y mirent le feu. Valens y fut brûlé avec tous ceux qui l'avaient suivi, l'an 378. Il était dans

la cinquantième année de son âge et dans la quinzième de son règne.

Après la mort de Valens, Gratien se trouva seul chargé du gouvernement de l'empire en Orient et en Occident. Il ne pouvait de long-temps être aidé par son frère, encore enfant, et l'empire était alors désolé de tous côtés : Germains, Allemands, Goths, Alains, Huns et Vandales désolaient les plus belles provinces. Gratien trouvant le fardeau trop pesant pour le supporter seul, commença par rappeler Théodose, et lui donna le commandement d'une de ses armées. Il connaissait sa prudence et sa valeur, et bientôt il eut lieu de lui rendre encore plus de justice. Une victoire complette sur les Sarmates fut le premier fruit du rappel de Théodose ; ses succès furent si prompts et si grands, qu'à la première nouvelle Gratien refusait d'y croire ; mais son estime redoublant pour Théodose, et peut-être le remords de l'injuste condamnation de son père se faisant sentir, il résolut d'associer à l'empire ce vaillant capitaine, qui était de plus grand homme d'état.

Tous les historiens se sont fort étendus sur les grandes qualités de Théo-

dose ; mais puisque l'on s'accorde à dire qu'il ressemblait à Trajan par la taille et par l'air de majesté répandu sur toute sa personne, qu'il avait encore plus de rapport avec lui par les mœurs et le caractère, qu'il avait enfin toutes les vertus de cet empereur sans en avoir les défauts, c'est faire son portrait d'un seul trait. Mon Aline doit encore se rappeler celui de ce grand prince, et pour lui en rendre la mémoire, il suffira d'en faire mention. L'élévation de Théodose ne lui fit jamais oublier son premier état, et il montra toujours de la reconnaissance à ceux qui lui avaient fait du bien lorsqu'il était sujet. A ce trait qui peint son ame, on ajoute qu'il n'eut jamais l'ambition de faire des conquêtes, et ne chercha point à faire la guerre quoiqu'il fut l'un des grands capitaines de son siècle. Il n'avait point l'esprit cultivé par l'étude, mais il faisait cas des gens de lettres. On ne reproche à Théodose d'autre défaut qu'une humeur prompte et trop facile à s'irriter ; nous verrons que si elle lui fit commettre des fautes, il eut la grandeur de les reconnaître, et qu'il se laissait aisément fléchir.

Gratien fit le partage de l'empire, et ayant retenu pour lui et pour son frère

Valentinien, encore hors d'état de gouverner, l'Italie, l'Afrique, l'Espagne, les Gaules, la Grande-Bretagne et l'Illyrie occidentale, qui comprenait les deux Pannonies, le pays des Noriques et la Dalmatie, il donna à Théodose Constantinople avec la Thrace, toutes les provinces de l'Orient et l'Illyrie orientale, c'est-à-dire, la Dace, la Macédoine, les deux Epires, la Thessalie, l'Achaïe et l'île de Crète. Gratien se rendit ensuite à Trèves, dans les Gaules, pour veiller sur les peuples d'au-delà du Rhin, toujours prêts à passer ce fleuve. Théodose resta dans l'Illyrie orientale, et fit à Thessalonique, capitale de cette province, les préparatifs nécessaires pour faire la guerre aux Goths et aux autres barbares leurs alliés. Il défit en plusieurs combats les Goths, les Alains et les Huns. On prit leurs femmes, leurs enfans, et quatre mille chariots qui les portaient. Quelques-unes de ces nations demandèrent et obtinrent la paix; on exigea des ôtages, et plusieurs s'enrôlèrent dans les armées romaines. Alors les affaires changèrent de face, et la Thrace fut délivrée pour le moment de ce déluge de barbares.

L'hiver suivant Théodose fut attaqué

d'une longue et dangereuse maladie. L'empereur Gratien craignant que les Goths ne profitassent de cet instant favorable pour recommencer leurs courses, vint de Trèves à Aquilée conclure avec eux un traité de paix, que Théodose confirma lorsqu'il eut recouvré la santé. Mais ceux de ces peuples qui n'avaient point été compris dans le traité de paix, repassèrent le Danube sous la conduite de trois de leurs princes, Fritigerne, Alathée et Saphrax. La Pannonie, la Thrace et la Macédoine furent de nouveau ravagées. Théodose se mit en marche avec de grandes forces, et remporta, près de Sirmich, une victoire signalée. Gratien lui envoya un corps de troupes pour l'aider à achever de vaincre et soumettre les barbares. Peu après Théodose vint à Constantinople, où il entra en triomphe; et pendant qu'il s'occupait à détruire l'hérésie, Athanaric, prince et juge des Goths, vint se réfugier près de lui. Il avait été chassé par Fritigerne, Alathée et Saphrax. Théodose le reçut avec la plus grande distinction. Il mourut quinze jours après son arrivée; mais l'accueil que Théodose avait fait à ce prince fugitif et à tous ceux de sa suite, porta les Goths,

charmés de sa vertu, à se soumettre à l'empire. Théodose leur donna une partie de la Thrace et de la Mœsie à cultiver, et un grand nombre d'entr'eux vint à Constantinople pour servir dans les armées. Ainsi fut terminée la guerre des Goths, moins par les armes de Théodose que par sa prudence et sa vertu.

Ce prince se trouvant tranquille au dehors, s'occupa de l'éducation et de l'établissement de sa famille. Il avait épousé en premières noces, Elia Flaccilla ou Placida, selon les auteurs grecs; elle lui donna deux fils, Arcadius et Honorius, et une fille nommée Pulchérie. Flavius-Arcadius n'avait encore que six ans lorsque Théodose le nomma auguste, et confia le soin de former son esprit, et de le rendre capable de gouverner, au fameux Arsène, personnage également illustre par son savoir et par sa piété. L'église a mis Arsène au nombre de ses saints.

Gratien s'appliquait, de son côté, à maintenir la paix et à soutenir la religion dans l'Occident. Le christianisme fleurissait sous ces empereurs religieux; les ministres du culte avaient même un grand accès à la cour, et se mêlaient peut-être un peu trop des affaires d'état. Malheu-

reusement ils étaient divisés d'opinions; le catholicisme avait cependant la prépondérance dans les états de Gratien; mais dans l'Orient, les sectes s'étaient multipliées à l'infini. Elles se combattaient, et Théodose, travaillant à les réunir à l'église, parvint au moins à les absorber par l'orthodoxie dont il faisait profession. C'est sous son règne que parurent les *solitaires*, précurseurs des moines. Les déserts de la Thébaïde, les cavernes qui bordent le Nil, et autres retraites isolées, se peuplèrent d'hommes pénétrés du désir de la perfection, qui se séparaient de leurs semblables pour se livrer à une vie contemplative. Ces solitaires, modèles des premiers religieux, appelés dans les grandes villes par le devoir de participer aux saints mystères, qui ne se pratiquaient point encore chez eux, venaient tous les dimanches dans la cité, dont ils étaient voisins. Leur piété, leur recueillement, et la confiance qu'ils inspiraient au peuple, étonné de l'austérité de leur genre de vie, contribua beaucoup à dessiler les yeux de la multitude, et à détruire le paganisme.

Pendant que les évêques et les ministres de la religion faisaient aux idolâtres

une guerre de persuasion, les empereurs et les gouverneurs, par leurs ordres, faisaient abattre les temples des idoles. Il y eut défense aux prêtres du paganisme d'offrir des sacrifices, même en particulier ; ils furent proscrits et interdits, sous des peines graves. Les bijoux, les colliers, et autres riches ornemens des déesses, devinrent le partage des grandes dames, et même des princesses, qui ne se firent point scrupule de s'en emparer. L'arme du ridicule fut aussi employée avec succès contre les augures, les aruspices et les oracles. Les édits, les lois des trois empereurs en faveur des mœurs, achevèrent la révolution et le triomphe de la vérité et de la raison sur les absurdités et les dépravations autorisées par l'exemple des faux dieux.

Gratien et même Valentinien n'eurent point la satisfaction de recueillir le prix de leurs soins et de jouir de tout le bonheur qu'ils méritaient. Le premier, modèle de sagesse, bon humain, appliqué à ses devoirs, orné de toutes les vertus, éprouva le malheureux effet d'une bonté sans énergie ; dans un moment périlleux, il ne trouva autour de lui que des traîtres et des lâches. Maxime, qu'on croit originaire d'Espagne, et qui se pré-

tendait parent de Théodose, eut l'audace de disputer non-seulement l'empire à Gratien, mais encore de l'enlever lui-même, et, peu après, de le faire égorger.

Ce tyran, cet audacieux Maxime, dont le caractère était dur et féroce, commandait dans la Grande-Bretagne : mécontent, dit-on, de ce qu'on n'avait eu aucun égard à ses services, lorsque Théodose fut nommé empereur, il murmura assez hautement. Les uns disent qu'il fut alors exilé comme turbulent; d'autres qu'il conserva son commandement, et cela est plus probable, puisqu'il profita d'un instant de mécontentement des troupes romaines, qui ne voyaient point avec plaisir des Alains et d'autres barbares admis dans les armées, pour les soulever contre Gratien, et les engager à lui donner la pourpre et le diadème. Au premier avis de la révolte, Gratien accourut d'Italie dans les Gaules. Déjà Maxime avait gagné tous les soldats romains qui se trouvaient dans la Grande-Bretagne; il avait de plus enrôlé beaucoup de jeunes gens, et ayant ainsi rassemblé une nombreuse armée, il prévint l'arrivée de Gratien dans les Gaules : il y passa avant lui, et, par diverses artifices, parvint à s'attacher la

plupart des garnisons du pays ; il est probable qu'il avait aussi travaillé à gagner une partie des officiers de Gratien, car lorsque ce prince s'avança pour livrer bataille à l'usurpateur, il se vit abandonné par une partie de son armée. L'infortuné monarque fut réduit à prendre la fuite, accompagné seulement de trois cents hommes : trahi jusque dans sa retraite, il fut poursuivi et atteint à Lyon, par Andragatius, général de la cavalerie. Ce traître, vendu à Maxime, dans l'action qui avait eu lieu près de Paris, avait séduit et fait déserter la plus grande partie des troupes de Gratien ; il sut encore tromper cet empereur sous le masque de la fidélité. Il lui persuada qu'il venait à son secours et lui amenait l'impératrice. Ce monstre le fit enlever, et lui donna la mort, l'an 383.

C'est ainsi que périt, à l'âge de vingt-cinq ans, l'empereur Gratien, prince digne d'un meilleur sort. Il ne régna que huit ans, et paraît n'avoir point laissé d'enfans. Il avait épousé en premières noces Constantia, fille posthume de l'empereur Constance ; et après sa mort, il s'était remarié avec Lœta, dont on ne connaît point la famille.

Nous nous arrêterons ici, ma chère Aline : la suite du règne de Théodose nous entraînerait trop loin. Pour ne point lasser votre attention par une trop longue lettre, il vaut mieux la terminer à la mort de Gratien, et fixer vos regrets sur ce jeune prince, qui donnait de si grandes espérances. Ses vertus lui appartinrent, et ses fautes furent celles de ses ministres. Ils abusèrent quelquefois de son inexpérience ; mais s'ils l'égarèrent en plusieurs occasions, ils n'altérèrent point au moins son heureux naturel ; ses mœurs et son caractère furent toujours dignes d'éloges.

LETTRE XVIII.

Règnes de Théodose-le-Grand, Valentinien, Maxime, Arcadius et Honorius.

Théodose fut sensiblement touché de la mort de Gratien. Sa première pensée fut de le venger, et de garantir d'un pareil sort le jeune Valentinien, qui avait alors douze à treize ans, et résidait à Milan, sous la tutelle et le gouvernement de sa mère Justine. Théodose rassembla des troupes nombreuses pour marcher contre Maxime; mais déjà cet usurpateur était maître de toutes les Gaules et de l'Espagne. Pour s'affermir dans son usurpation, il venait de créer auguste Flavius-Victor son fils, et pour détourner l'orage qui le menaçait, il envoya des ambassadeurs à Théodose, avec ordre de le justifier de la mort de Gratien, et de lui proposer une alliance contre les ennemis de l'empire, en l'invitant à le reconnaître pour son collègue. En cas de refus, les envoyés étaient

chargés de déclarer la guerre à Théodose.

Que pensera de ce prince ma chère Aline, en voyant qu'il accepta la paix et l'amitié de Maxime? elle l'accusera, sans doute, de lâcheté. Il pourrait en être soupçonné, s'il n'avait d'avance fait ses preuves: la prudente politique des cours lui fit craindre de s'attirer un ennemi dangereux, et de livrer ses états aux nouvelles invasions des barbares, pendant qu'il ferait à Maxime une guerre dont le succès était douteux. Il accepta donc la paix, reconnut pour son collègue le tyran, usurpateur et meurtrier de son bienfaiteur, et même il le fit proclamer auguste dans toutes les provinces de son département.

Valentinien avait de son côté envoyé dans les Gaules saint Ambroise, évêque de Milan, pour ménager son accommodement avec Maxime; et après quelques difficultés, ils s'arrangèrent aux conditions : Que Valentinien reconnaîtrait Maxime en qualité d'empereur dans les Gaules, dans l'Espagne et dans les Grande-Bretagne, et que Valentinien conserverait la possession de l'Italie, de l'Illyrie occidentale et de l'Afrique.

Par ces arrangemens l'empire fut quel-

que temps en paix. Théodose venait de recevoir une ambassade de Sapor, roi de Perse, troisième du nom, et il en résulta un traité qui subsista long-temps.

Maxime jouissait tranquillement de son usurpation, et faisait sa résidence à Trèves. Valentinien continuait de rester à Milan, et gouvernait toujours sous l'autorité de l'impératrice Justine sa mère. Une conspiration contre Théodose vint apporter quelques troubles dans l'Orient ; mais elle fut découverte assez à temps pour être prévenue. L'empereur donna en cette occasion une preuve de sa clémence ; pendant qu'on instruisait le procès des coupables, qui avaient été arrêtés, il défendit qu'on fit des recherches sur ceux qui, ayant eu connaissance de la conspiration, ne l'avait point révélée. Les conjurés furent condamnés à mort ; mais à l'instant où on allait les exécuter, Théodose leur fit grâce à la prière de l'impératrice Placidie : et pour accoutumer son fils Arcadius aux actions de clémence, il voulut qu'il signât la grâce. L'impératrice mourut dans la même année, peu de temps après avoir perdu sa fille Pulchérie.

L'impératrice Justine travaillait alors

dans l'Occident à détruire la religion catholique; elle protégeait beaucoup les ariens, et sous le nom et l'autorité de son fils, elle tâchait d'établir l'arianisme, et eut à ce sujet de grandes disputes avec saint Ambroise, qui s'opposa de toutes ses forces à ce que les ariens obtinssent une église dans Milan. La fermeté du prélat, sa résistance invincible l'emporta sur le crédit de l'impératrice.

De nouvelles victoires de Théodose sur quelques petits peuples barbares, parmi lesquels on nomme les Grutonges, et son second mariage avec Galla, sœur de Valentinien, occupèrent cet empereur pendant une partie de l'année suivante. Il projetait de faire la guerre à Maxime, qui menaçait l'Italie, sous prétexte de protéger les catholiques persécutés par l'impératrice Justine; il se disposait à envahir les états de Valentinien.

Théodose assemblait des troupes nombreuses pour marcher contre cet usurpateur; et voulant dans le même temps célébrer la cinquième année de l'élévation d'Arcadius au titre d'auguste, il ordonna des fêtes et des jeux à Constantinople. Pour subvenir à ces dépenses extraordinaires, on chargea le peuple de

nouveaux impôts. La publication de l'édit excita à Antioche des plaintes et des murmures; la populace fut plus loin, elle passa aux plus grands excès de la fureur, se porta aux palais du gouverneur, força sa garde, assouvit sa rage sur les statues de l'empereur, de l'impératrice, d'Arcadius, d'Honorius, et du comte Théodose; elle les brisa, les traîna par les rues, et à ces outrages joignit les railleries les plus insultantes et les plus fortes imprécations. Cependant le gouverneur s'étant mis à la tête de ses gardes, marcha contre ces furieux, en tua deux ou trois, et mit le reste en fuite. On se saisit des plus mutins, et sur-le-champ ils furent punis de mort sans que personne osât remuer. Le calme était rétabli dans la ville, mais les habitans étaient consternés; ils sentaient tout ce qu'ils avaient à craindre du courroux de l'empereur, dont le caractère était connu. On ne doutait point qu'il ne mit la ville à feu et à sang, et l'on vit les plus craintifs chercher leur salut dans la fuite, et se réfugier dans les campagnes ou villes environnantes. Cependant la ville députa vers l'empereur pour implorer sa miséricorde, et Flavien, évêque d'Antioche, se mit à la tête de la députation. Malgré

son grand âge et les rigueurs de l'hiver, il se rendit à Constantinople pour tâcher de désarmer la colère de Théodose. Il y parvint. Dans le premier moment de son ressentiment ce prince avait résolu de renverser la ville jusque dans ses fondemens, et d'exterminer tous ses habitans ; mais, revenu de son premier transport, il se contenta d'ordonner qu'on ôtât aux habitans leurs priviléges, leurs spectacles, et à la ville le titre de métropole, pour le donner à celle de Laodicée. Des commissaires étaient partis pour faire le procès aux coupables, et ils avaient commencé par arrêter un grand nombre de personnes. La terreur régnait dans Antioche, lorsque les solitaires des environs de cette ville accoururent et intercédèrent pour ceux qu'on allait condamner. Ils obtinrent à force d'instance que les commissaires attendraient de nouveaux ordres de l'empereur. Saint Flavien était arrivé à Constantinople ; l'aspect de ce vénérable vieillard, ses prières et ses larmes attendrirent Théodose. Césaire arriva sur ses entrefaites avec des lettres des solitaires, et le récit qu'il fit lui-même du sincère repentir des habitans d'Antioche acheva de fléchir Théodose. Il prononça le pardon géné-

ral, rétablit la ville dans ses priviléges et dans son titre de métropole.

Saint Ambroise fut moins heureux que ne l'avait été saint Flavien ; apprenant que le tyran Maxime persistait dans le dessein de dépouiller Valentinien, il fut le trouver à Trèves, lui remontra l'injustice de ses procédés ; ce fut en vain : Maxime passa les Alpes, et réduisit Valentinien à se sauver de Milan précipitamment. Ce jeune souverain, hors d'état de se défendre, se réfugia d'abord à Aquilée, et ne s'y croyant point encore en sûreté, il passa la mer avec l'impératrice Justine, et se rendit à Thessalonique, d'où il envoya implorer le secours de Théodose. Ce prince somma Maxime de rendre à Valentinien ses états. S'attendant à son refus, il se prépara à lui faire une guerre à outrance. Le commencement du printemps vit l'ouverture de la campagne et la défaite de Maxime. En vain il employa les moyens qui lui avaient réussi avec Gratien, et fit suborner une partie des barbares qui servaient dans l'armée de Théodose ; leur trahison fut découverte, ils s'enfuirent, furent poursuivis et taillés en pièces. Une seule bataille décida du sort des deux empires. Maxime la perdit, se sauva dans

Aquilée, et bientôt y fut assiégé par Arbogaste. La ville se rendit; Maxime ayant été arrêté, fut amené à Théodose à trois milles de la ville, et condamné à être décapité. Victor, fils de Maxime, eut le même sort que son père; mais Théodose traita favorablement l'épouse et les filles de cet usurpateur, et leur assigna des terres pour vivre honorablement. Andragatius ayant appris le désastre du tyran, prévint en se jetant dans la mer le supplice qu'on lui aurait fait subir. Tous les autres partisans de Maxime obtinrent leur pardon de la clémence de Théodose; on dit même que ce prince était naturellement si bon, que lorsqu'on lui présenta Maxime chargé de fers, on vit sur son visage un air d'attendrissement qui engagea les ministres de l'empereur à éloigner vîte l'usurpateur de sa présence, dans la crainte qu'il ne lui fit grâce. Cet événement eut lieu l'an 388.

Valentinien fut remis sur-le champ en possession des états dont il avait été dépouillé. Théodose lui rendit tous ceux que Gratien avait possédés. L'impératrice Justine venait de mourir, et Valentinien n'ayant encore que dix-sept ans, Théodose se chargea de la conduite des affaires importantes jusqu'à ce que le jeune sou-

verain fut capable d'y veiller lui-même. Ces soins paternels retinrent Théodose en Italie, et après avoir fait quelque séjour à Milan, il voulut se faire voir à Rome, et connaître cette grande ville. Il y entra en triomphe accompagné de Valentinien et du jeune Honorius son fils. Théodose avait laissé à Constantinople Arcadius son fils aîné pour assurer la tranquillité de la ville, et il avait pris toutes les mesures nécessaires pour que ses états ne souffrissent point de son absence.

Pendant son séjour à Rome Théodose s'appliqua à réformer un grand nombre d'abus et de désordres. Il revint à Milan, et ayant appris que les Francs avaient fait une irruption dans les Gaules, il y fit passer Valentinien. Tout ce qu'on sait de cette expédition, c'est que Valentinien eut une entrevue avec Marcomir et Sunnon, rois ou chefs des Francs; qu'ils donnèrent des ôtages, et que Valentinien vint établir sa résidence à Trèves.

Théodose continuait son séjour à Milan; et ce fut alors, l'an 390, qu'ayant ordonné le massacre des habitans de Thessalonique, qui avaient tué leur gouverneur, il se soumit à la pénitence qui

lui fut imposée par saint Ambroise.

Après trois ans de séjour en Italie, Théodose revint à Constantinople, et défit chemin faisant quelques troupes de barbares qui avaient pénétré dans la Macédoine et dans la Thrace.

Valentinien avait alors vingt ans, et gouvernait ses états avec beaucoup de sagesse et de douceur. Théodose avait détruit les impressions que Justine, sa mère, lui avait données contre la religion catholique. Tout jeune qu'il était il s'appliquait aux affaires, et par sa bonne conduite il se faisait aimer et respecter de ses sujets. Arbogaste, qui commandait ses armées dans les Gaules, avait acquis un grand crédit par sa valeur, son habileté et son désintéressement. Ce gégénéral était Franc d'origine, et s'était avancé par son mérite aux premiers degrés de la milice; mais il était fier, altier, audacieux, insolent et capable de se porter aux actions les plus violentes. Il avait toutes les troupes à sa dévotion, et s'était arrogé le droit de donner à ses créatures toutes les places de la milice, et même de la cour. Ce fut sur-tout après le départ de Théodose que l'arrogance d'Arbogaste, contenue jusqu'alors par des considérations politiques, augmenta

tellement, que Valentinien ne put plus la supporter. Cet audacieux sujet avait pris tant d'empire, qu'on n'osait obéir même à Valentinien sans avoir son attache. Il tenait ce prince comme en prison à Vienne en Dauphiné ; et il lassa enfin sa patience au point qu'il prit la résolution de le démettre de ses emplois. Etant un jour sur son trône, il fit appeler Arbogaste, et d'un air de colère, il lui remit un billet par lequel il le destituait de son emploi de général. Arbogaste, après l'avoir lu, le déchire, et le jetant à terre avec mépris, il dit fièrement à l'empereur qu'il n'est point en droit de lui ôter une charge qu'il ne tient pas de lui. Il se prévalait ainsi de ce qu'il avait été élevé au poste de général dans l'enfance de Valentinien, et lorsqu'on ne daignait point encore le consulter. D'autres disent qu'Arbogaste intercepta une lettre de Valentinien à Théodose, où il se plaignait amèrement de son insolence, et le priait de venir l'en délivrer. Que dès ce moment là Arbogaste forma le dessein de prévenir sa disgrâce en ôtant la vie à Valentinien. Comme cette affaire avait fait un grand éclat, on s'interposa pour les raccommoder. Valentinien ne se refusait pas à une sincère réconcilia-

tion, et l'on prétend qu'il manda saint Ambroise pour en être le médiateur ; mais avant que le prélat fut arrivé, Arbogaste fit étrangler l'empereur, l'an 372; et pour faire croire qu'il s'était lui-même donné la mort, il fit pendre son corps à une poutre de son appartement. Arbogaste eut le crédit d'empêcher qu'on ne fit des recherches contre les ministres d'un crime si exécrable; il affecta même de paraître affligé, et fit faire à Valentinien de magnifiques funérailles. Son corps fut transporté à Milan en grande pompe. Ce prince doux et humain comme l'avait été son frère, fut regretté comme lui, moins pour le bien qu'il avait fait que pour celui qu'on espérait.

Arbogaste malgré toute son audace, n'eut pas celle de monter sur le trône impérial, soit qu'il craignît de se déclarer par cette action le meurtrier de Valentinien, ou bien parce qu'il était né hors de l'empire, et que la profession qu'il faisait du paganisme était en quelque sorte un titre d'exclusion pour porter le sceptre des Romains. Mais il choisit un sujet qui se contenta du titre d'empereur, et lui en laissa toute l'autorité. Il fit en conséquence proclamer Eugène, son confident, qui, de maître de gram-

maire et de rhétorique, s'était élevé au grade de secrétaire ou garde des archives de la cour. On n'est point sans soupçon qu'il n'ait été pour quelque chose dans le meurtre de Valentinien; mais enfin par le crédit d'Arbogaste, il fut revêtu de la pourpre et reconnu empereur dans les Gaules.

Théodose, sensiblement affligé de la mort de Valentinien, hésita s'il ferait sur-le-champ la guerre à Eugène, ou s'il demeurerait en paix. D'un côté, il craignait les grands talens d'Arbogaste; de l'autre, il se voyait entouré de nations barbares toujours prêtes à envahir l'Orient. Pendant qu'il délibérait, il lui vint des ambassadeurs de la part d'Eugène, qui lui faisait proposer de le reconnaître pour son collègue. Théodose écouta les ambassadeurs, et les congédia en les comblant de présens; mais il ne s'expliqua point sur le parti qu'il prendrait à l'égard d'Eugène.

Tous deux se préparèrent à la guerre, et avant de l'entreprendre Théodose consulta le solitaire saint Jean d'Egypte, dont les prédictions avaient toujours leur accomplissement. Le solitaire lui dit que cette guerre serait dangereuse et sanglante; mais qu'il en sortirait vainqueur,

et mourrait peu de temps après. Avant de partir, Théodose déclara auguste Honorius son second fils; et ayant appris qu'Eugène était passé en Italie avec une formidable armée, dont les Francs faisaient une partie considérable, il se mit en marche avec toutes les forces de l'Orient. Des Goths et des Arméniens commandaient les barbares auxiliaires. Le célèbre Alaric avait dans cette guerre la conduite d'un corps de sa nation.

Du côté d'Eugène se réunirent tous ceux qui regrettaient la destruction des idoles. Comme le nouvel empereur favorisait le paganisme, et qu'Arbogaste était païen, Eugène ne désespérait pas de parvenir à se rendre maître de tout l'empire romain. Déjà le sénat de Rome l'avait supplié de rendre aux temples leurs revenus, et de rétablir dans son sein l'autel de la Victoire. Après quelques difficultés apparentes, il avait tout accordé : il permit même les sacrifices. Ainsi la religion païenne depuis longtemps expirante, semblait se relever un peu sous les auspices d'Eugène. Les chrétiens menacés de discrédit, et peut-être de persécution, firent des vœux ardens pour Théodose lorsqu'il marcha contre les usurpateurs. Les historiens

ecclésiastiques accompagnent de circonstances miraculeuses la victoire de Théodose. Sans vous en rapporter les détails, je me contenterai de vous dire que la prédiction du solitaire s'accomplit. Les troupes de l'empereur Théodose essuyèrent d'abord un échec, mais elles revinrent à la charge avec plus d'ardeur; celles d'Eugène, au contraire, se découragèrent, et posèrent les armes au milieu même de l'action. Leur défection fut si soudaine, qu'Eugène, qui considérait le combat à une certaine distance, ne s'aperçut pas que ses troupes avaient demandé quartier. Voyant venir à lui un grand nombre de soldats, il crut d'abord qu'ils venaient lui annoncer la victoire, et leur demanda s'ils lui amenaient Théodose enchaîné comme il leur en avait donné l'ordre. Ils répondirent qu'ils venaient le chercher lui-même pour le conduire à Théodose, *parce qu'ainsi le commandait le maître de l'univers*. Ils le dépouillèrent des ornemens impériaux, et le présentèrent à l'empereur les mains liées derrière le dos. Eugène se prosterna devant son vainqueur, et lui demanda la vie; mais dans l'instant ses propres soldats lui tranchèrent la tête, et la portèrent au

haut d'une pique autour de son camp. Arbogaste n'ayant pu trouver la mort dans les bataillons où il s'enfonça, et voyant l'entière défaite de son armée, se perça de son épée.

Théodose mourut d'hydropisie environ cinq mois après cette victoire, l'an 395. Il avait fait le partage de l'empire entre ses deux fils Arcadius et Honorius. Il avait près de cinquante ans, et il était dans la seizième année de son règne. Il fut enterré à Constantinople dans le mausolée du grand Constantin, près de l'église des Apôtres.

Théodose-le-Grand méritait une telle sépulture. Digne héritier des vertus de Constantin, comme lui il s'était montré le zélé protecteur du christianisme; et plus ardent encore à détruire le culte des faux dieux, il leur déclara une guerre implacable : il les poursuivit dans tous leurs asiles, en Egypte leur berceau, en Grèce leur empire, à Rome leur temple universel, où ils se rassemblaient tous. On remarque encore, à la louange de Théodose, que son zèle pour la religion chrétienne ne le rendit point persécuteur. Lors de sa victoire sur Eugène il ne fit éprouver aucun mauvais traitement aux païens qui avaient

voulu profiter de l'occasion pour rétablir leur religion; il les engagea seulement, par des exhortations pleines de bonté, à ouvrir les yeux et à revenir de leurs erreurs; mais il fit détruire sans ménagement tous les monumens qui pouvaient les entretenir, c'est-à-dire, tous ceux qu'ils s'étaient empressés de rouvrir avec l'autorisation de l'usurparteur Eugène.

Aux édits foudroyans contre le culte idolâtre, l'empereur Théodose joignit des exemples que le paganisme ne connaissait pas, le pardon des injures et l'humilité.

Vous avez vu, ma chère Aline, l'indulgence avec laquelle il pardonna aux habitans d'Antioche, d'autant plus coupables, qu'il avait comblé cette ville de bienfaits et de marques de sa faveur. J'ai passé légèrement sur le massacre qui eut lieu ensuite à Thessalonique, et je crois essentiel d'y revenir. Les habitans de cette ville, plus coupables encore que ceux d'Antioche, avaient tué leur gouverneur. Les ministres de l'empereur, qui blâmaient la facilité avec laquelle il s'était laissé fléchir par saint Flavien, dirent à Théodose que c'était sa clémence pour ceux d'An-

tioche qui avait enhardi les habitans de Thessalonique. « Si vous laissez leur « crime impuni, lui dirent-ils, il n'y « aura plus de sûreté pour vos officiers ». Ce motif émut l'empereur, et lui arracha un ordre cruel qui fut trop bien exécuté. Une troupe de soldats fut aussitôt envoyée à Thessalonique; elle entre dans la ville, investit le peuple assemblé pour voir les jeux du cirque, et l'épée à la main charge cette multitude, massacre à droite et à gauche sans distinction d'âge, de sexe, de condition, ni même d'innocens ou de coupables. En moins de trois heures plus de sept mille personnes furent égorgées, parmi lesquelles se trouvaient beaucoup d'étrangers venus à Thessalonique pour voir les jeux.

J'ai dit plus haut que lors de cet événement Théodose était en Italie. Saint-Ambroise, évêque de Milan, instruit de cette terrible exécution, écrivit à l'empereur pour l'engager à expier sa faute par une sincère pénitence. Malgré cet avis, Théodose, à son retour à Milan, se présenta comme à l'ordinaire à la cathédrale pour assister à la célébration des saints mystères. Le prélat vient au-devant de lui, l'arrête à la porte de l'église, lui déclare qu'il est

retranché de la communion des fidèles jusqu'à ce qu'il ait expié un crime public par une pénitence publique. L'empereur se soumet, retourne au palais les yeux remplis de larmes, et accomplit avec humilité tous les devoirs de la pénitence publique prescrite par les canons. Quelles ressources n'ont pas les peuples dans la piété des princes et dans la fermeté des pontifes religieux! Que de précieux avantages on eût pu tirer de l'excommunication si l'on n'en eût pas abusé! et si les foudres de l'église n'avaient perdu leur empire, n'étaient tombées en discrédit pour avoir été indiscrètement lancées! C'est ainsi que les hommes ont fait abus des meilleures choses, et que leurs faiblesses ont égaré leur raison en les portant à faire un usage imprudent des armes qui leur avaient été confiées, non pour leur propre défense, mais pour celle de la vérité et de la justice.

En avançant dans l'histoire moderne, vous aurez occasion, ma chère Aline, de faire l'application de ceci et de sentir la justesse de cette réflexion. Mais revenons aux successeurs de Théodose. J'ai dit qu'il avait partagé l'empire entre ses deux fils, Arcadius et Honorius. L'aîné,

alors âgé de dix-huit ans, eut l'Orient en partage; le second, qui n'avait encore que dix ans et demi, eut l'empire d'Occident. Tous deux étaient incapables de gouverner par eux-mêmes, et tous deux furent livrés à d'infidèles ministres : moins occupés de la gloire et du service de leurs maîtres que de leurs intérêts personnels, ils sacrifièrent sans scrupule à leurs jalousies réciproques, à leur avarice et à leur ambition, leurs devoirs les plus essentiels.

On peut regarder la mort du grand Théodose comme l'époque fatale de la décadence des empires d'Orient et d'Occident; on les vit sensiblement décliner sous les successeurs de ce prince, si digne d'être regretté. Il avait cependant pris les précautions qu'il avait cru les plus sages pour la tranquillité de l'empire; il avait mis ses fils, trop jeunes encore pour pouvoir soutenir le poids du gouvernement, sous la tutelle de deux hommes qu'il croyait dignes de sa confiance.

Arcadius, qui avait été déclaré auguste dès l'âge de douze ans, et à qui son père avait donné les meilleurs maîtres, n'avait nullement profité des soins qu'ils avaient pris de son éducation. Leurs le-

çons, et même l'exemple et les conseils de son père, n'avaient pu lui donner ce que la nature lui avait refusé. Une humeur douce, tranquille et pacifique, était ce qu'on remarquait de plus louable en lui; l'on ajoute qu'elle était l'effet d'une stupidité naturelle, et que son parler lent, ses yeux morts et languissans annonçaient assez qu'on devait peu espérer de lui. Ce prince était d'ailleurs mal fait, d'une figure désagréable et d'une faible complexion. Théodose avait placé près d'Arcadius un gaulois, ou franc d'origine, nommé Rufin, que sa capacité lui avait fait juger digne de l'administration des affaires.

Honorius, encore enfant, mais qui, en avançant en âge, ne se montra guère plus spirituel que son frère, n'eut ni le courage du cœur ni celui de l'esprit; ce prince lâche, paresseux, indolent, irrésolu, dépourvu enfin des qualités propres pour se conduire et pour conduire les autres, reçut de son père, Stilicon pour ministre et pour tuteur.

Ce Stilicon, célèbre par sa valeur, était fils d'un vandale; il s'était élevé au commandement des armées par sa bravoure et toutes les qualités qui inspirent la confiance. Grand politique,

homme de beaucoup d'esprit, il s'était encore rendu recommandable par sa fidélité, sa modestie et son désintéressement. Il avait accompagné Théodose dans toutes ses expéditions, et ce prince, qui l'estimait beaucoup, lui avait fait épouser Sévéra, sa nièce. Convaincu de ses grands talens militaires, dont il avait donné des preuves pendant vingt-trois ans qu'il avait commandé les armées, Théodose pensa ne pouvoir mieux faire que de lui confier son jeune fils, et le soin de la défense de ses états. Probablement Théodose ne s'était point aperçu de la jalousie qui existait entre Rufin et Stilicon; il ne prévit pas les maux que pouvait causer leur rivalité, et les excès où ils pouvaient se porter sous leurs faibles et impuissans pupiles. L'habitude du commandement avait corrompu le cœur de Stilicon, et son ambition, qu'excitait sa jalousie contre Rufin, son crédit, ses prospérités, la faiblesse et l'incapacité d'Honorius lui firent bientôt envisager le trône comme le but où devaient le conduire ses travaux. S'il n'y pensa pas pour lui-même, il paraît constant qu'il y songea pour son fils, nommé Euchérius. Rufin n'était pas moins ambitieux que Stilicon; ces

deux hommes devaient nécessairement se combattre. Si le premier avait fait son chemin par les armes, l'autre s'était insinué près de Théodose par les dons de l'esprit, par un aimable enjouement et des manières polies. Rufin était bel homme; il avait l'esprit vif et naturellement éloquent, mais il était d'une avarice que ses plus grands partisans n'ont pu justifier.

Les deux ministres furent accusés de ce vice repréhensible, et, dans les premiers momens de leur administration, parurent s'accorder pour piller, comme de concert, les provinces de l'empire. Tous deux, cherchant à s'enrichir, vendaient indignement la justice. Mais bientôt Stilicon marqua le désir de s'attribuer une supériorité sur Rufin; il prétendit gouverner l'Orient et l'Occident comme neveu de Théodose par sa femme, et en cette qualité il voulut éclipser son rival. La chose n'était point facile; celui-ci était un concurrent d'autant plus redoutable, qu'il disposait en maître absolu du gouvernement de l'Orient, et qu'il était en garde contre les entreprises qu'on pouvait former pour le renverser. Rufin, pour opposer à son rival une plus forte barrière, for-

ma le projet de s'allier à la famille impériale par le mariage de sa fille avec Arcadius. Il espérait tout de cette alliance ; il pensait qu'elle lui faciliterait le chemin de l'empire, qu'il parviendrait aisément à se faire associer à son gendre ; mais son secret transpira, et le peuple, qui l'avait en horreur, ne put souffrir cet excès d'insolence et d'orgueil. Rufin fut alors obligé d'aller à Antioche pour appaiser un démêlé qui s'était élevé entre un parent d'Arcadius et le commandant de la ville, créature de Rufin. Voulant en cette occasion mettre l'oncle de l'empereur dans ses intérêts, le ministre sacrifia son favori ; et après l'avoir fait immoler sous ses yeux assez injustement, et avec une barbarie qui souleva le peuple d'Antioche, Rufin revint à Constantinople, se flattant plus que jamais de l'espoir de conclure le mariage de sa fille avec l'empereur. Mais pendant son absence l'eunuque Eutrope avait déterminé Arcadius à épouser Eudoxie, fille d'un général franc, le comte Bauton, l'un des meilleurs généraux de l'empire. Eudoxie était fière, adroite, impérieuse et hardie ; elle prit bientôt un grand ascendant sur son jeune époux.

On lui reproche d'avoir abusé de son crédit pour commettre des injustices funestes à l'empire et à l'église catholique.

Rufin, déchu de l'espérance de se soutenir par le mariage de sa fille, eut encore à craindre à la fois et la grande autorité que s'attribuait l'eunuque Eutrope, soutenu par l'impératrice, qui lui devait sa fortune, et les armes de Stilicon, son ennemi, qui avait à ses ordres les meilleures troupes de l'empire. Plus heureux que Rufin, Stilicon était prêt à marier sa fille Marie avec Honorius; il n'attendait pour célébrer les noces que l'instant où son élève serait en âge d'être marié. Pour se venger, et se rendre au moins nécessaire, Rufin suscita des troubles dans l'empire; il excita les Huns et les Goths à une invasion qu'il favorisa sous main. Les Huns se jetèrent dans l'Arménie, ravagèrent plusieurs provinces de l'Orient, et répandirent la terreur jusque dans la Palestine; les Goths pénétrèrent dans la Mœsie, la Pannonie et autres provinces. Ce fut particulièrement dans la Macédoine et la Grèce qu'ils étendirent leurs ravages. Ceux de ces barbares qui marchaient sous la conduite

d'Alaric en firent de terribles, et commirent d'affreuses cruautés dans ces provinces qu'ils trouvèrent sans défense. On prétend que Rufin avait secrètement engagé deux des généraux à n'opposer aux Goths qu'une faible résistance; ce qui paraît constant, c'est qu'ils étendirent leurs courses jusques aux portes de Constantinople. Sur cette nouvelle, Stilicon se hâta de passer dans l'Orient pour secourir Arcadius, et travailler à la ruine de Rufin. A l'approche du vaillant Stilicon, les barbares se rassemblèrent en un seul corps, et l'attendirent dans la Thessalie. Stilicon avait pris ses mesures; il était en état de les combattre avec avantage, et se disposait à le faire, lorsqu'il reçut ordre d'Arcadius de lui renvoyer les troupes qui avaient servi sous Théodose. Il obéit, et les fit partir sur-le-champ, mais il en donna la conduite à un général goth, nommé Gaïnas, qui lui était entièrement dévoué. De concert avec l'eunuque Eutrope, alors premier chambellan d'Arcadius, cet officier s'arrangea pour faire tuer Rufin. Cette petite armée étant arrivée près de Constantinople, Arcadius vint la passer en revue, accompagné de Rufin, pompeu-

sement vêtu, et qui s'était assuré d'une partie des officiers pour se faire déclarer empereur; mais au moment où les troupes saluèrent Arcadius, qu'elles accueillirent avec acclamation, elles environnèrent Rufin, et au signal donné par Gaïnas, elles le massacrèrent aux yeux de l'empereur. Eutrope prit soin apparemment de faire connaître au jeune souverain que ce ministre était un traître et un perfide. Sa tête fut mise au bout d'une lance, promenée dans Constantinople; ses biens furent confisqués; et sa femme et sa fille, qui s'étaient réfugiées dans une église, obtinrent la permission de se retirer à Jérusalem, où elles passèrent en paix le reste de leurs jours.

Le peuple s'était réjoui de la mort de Rufin, mais il n'en fut pas plus heureux: Eutrope prit les rênes du gouvernement, et montra les mêmes vices que son prédécesseur, dont il n'avait point les qualités aimables. Ce vieil eunuque était avare, cruel, fourbe, ingrat et jaloux. Stilicon s'était flatté qu'après la mort de Rufin il allait gouverner l'Orient comme l'Occident. Il avait fait la guerre avec succès aux barbares qui continuaient de ravager

la Grèce, et les eût tous exterminés, si le goût de la débauche ne lui eût fait perdre un temps précieux. Eutrope profita de sa négligence pour rompre ses mesures. Par le conseil de cet eunuque, Arcadius fit la paix avec les Goths, et peu de temps après mit Alaric au nombre de ses généraux. Eutrope ne s'en tint pas là; il fit déclarer Stilicon ennemi de l'empire et perturbateur du repos public, et il s'empara des biens qu'il avait dans l'Orient. Ses terres, ses palais furent confisqués et vendus, et le ministre d'Honorius, proscrit à la cour d'Arcadius, se vit obligé de retourner en Italie. On ajoute qu'Eutrope tendit des embûches secrètes à Stilicon, qu'il menaça sa vie, et la concurrence de ces deux rivaux produisit de la mésintelligence entre les deux frères Arcadius et Honorius.

Eutrope prit soin d'écarter tout ce qui lui faisait ombrage; et sous un prince aussi faible qu'Arcadius, il ne trouva aucun obstable à ses violences.

Cet indigne ministre, eunuque dès son enfance, avait été vendu successivement à plusieurs maîtres, et on ne l'avait attaché qu'aux plus bas emplois. Il n'obtint sa liberté que lorsqu'il fut hors d'état

de servir, et c'est alors qu'il s'insinua à la cour, et fit son chemin insensiblement. Mais cet ingrat, qui s'était élevé par le crédit d'Abundantius, l'un des principaux officiers du palais, ne fut pas plutôt en faveur, que le premier usage qu'il fit de sa puissance fut de ruiner Abundantius. Pour s'emparer de ses biens, il le fit exiler. Timasius, ce général qui avait servi sous Théodose avec tant de distinction, fut disgrâcié sous prétexte qu'il aspirait à l'empire, et on le relégua dans la Lybie.

Le décret injurieux lancé contre Stilicon l'avait trop vivement offensé pour qu'il ne songeât pas à en tirer vengeance; il formait le dessein d'entrer à main armée dans les états d'Arcadius, lorsque le vieux ministre de cet empereur vint lui en fournir l'occasion. Eutrope voulant rompre toute communication entre les deux empires, reçut à bras ouverts Gildon, comte d'Afrique, commandant les troupes d'Honorius dans cette province, et qui, après s'être révolté contre son souverain, se donna à Arcadius avec toute la province. Quelques auteurs disent même que ce fut Eutrope qui gagna Gildon et le fit révolter; mais enfin la guerre ne fut pas

longue, Stilicon opposa à l'infidèle gouverneur, Mascezel, son frère, brave capitaine et sujet fidèle. Il défit Gildon, qui se tua pour ne pas tomber entre ses mains. La paix se rétablit alors entre Arcadius et Honorius; mais Mascezel, qui avait si bien servi ce dernier et lui avait fait recouvrer l'Afrique, fut mal récompensé de ses services, étant devenu suspect à Stilicon; ce général, ministre tout puissant, le fit précipiter dans une rivière où il se noya.

Honorius n'avait pas encore quatorze ans, et déjà il était l'époux de Marie, fille de Stilicon; on célébrait les fêtes de ce mariage lorsqu'on apprit à la cour d'Occident la défaite de Gildon. Sa mort ne remit point encore l'abondance dans Rome; l'Afrique ravagée par des barbares, nommés Austuriens, fut quelque temps sans pouvoir fournir le tribut de ses grains. Les Gaules étaient alors maltraitées par les vexations des grands; le faible Honorius voulut en vain travailler à réprimer les désordres qui ruinaient ses sujets: l'avidité des riches prévalut, et le mal augmenta au lieu de diminuer, ce qui contribua en grande partie à faire perdre les Gaules à l'empire romain.

Eutrope, plus absolu que jamais, pa-

rut porter ses vues jusqu'au titre d'empereur ; il s'était ménagé des intelligences avec quelques nations barbares ; mais ayant réfléchi que son état d'eunuque était un obstacle à l'exécution de son projet, il borna ses prétentions aux titres de patrice et de père de l'empereur : il les obtint facilement d'Arcadius. Peu après Eutrope se fit élever au consulat ; et son portrait, orné des marques de cette éminente dignité, fut envoyé dans toutes les provinces. Stilicon empêcha qu'Eutrope ne fût reconnu consul dans l'Occident, et Honorius refusa de recevoir son portrait. Ce ministre indigne des honneurs dont il s'était fait combler, cet Eutrope si puissant et si généralement détesté, était alors bien près de sa chute. Son peu d'expérience à la guerre l'avait forcé de remettre le commandement des troupes à Gaïnas, le meurtrier de Rufin. Gaïnas se regardait comme faiblement récompensé de ce service par le grade qu'Eutrope lui avait procuré ; et témoin de la haine qu'on portait à ce ministre, de l'horreur qu'il inspirait, sur-tout depuis que, revêtu du consulat, il faisait gémir tous les gens honnêtes sur l'opprobre dont on couvrait l'empire, en donnant une dignité

à un eunuque, Gaïnas entreprit d'abattre cette monstrueuse idole. Pour y parvenir, il se servit d'un officier goth, son parent, nommé Tribigilde, qui commandait dans la Phrygie une armée d'Ostrogoths. Ils se concertèrent, et Tribigilde, étant retourné dans la Phrygie, leva l'étendard de la révolte. Ses ravages, ses cruautés répandirent la terreur dans toute l'Asie. Eutrope ayant inutilement essayé de le regagner par des présens, envoya une armée contre lui; elle fut défaite. Gaïnas, qui ne s'était point encore découvert, exagéra les suites que pouvait avoir cette victoire; la cour d'Arcadius fut consternée. D'après l'avis de Gaïnas, on fit des propositions à Tribigilde, qui demanda pour première condition qu'on lui livrât Eutrope, comme le seul auteur des maux qui affligeaient l'empire. On apprit dans ce même temps la mort de Sapor, roi de Perse, et que son successeur, Isdegerde, se disposait à envahir les provinces de l'empire. Ces nouvelles apportèrent un si grand trouble à la cour d'Orient, qu'on agita la proposition d'avoir recours à Stilicon. C'était un nouveau moyen de perdre Eutrope, et cet orgueilleux ministre hâta lui-même sa ruine, en se

brouillant avec l'impératrice Eudoxie. Dans le moment où l'on se déchaînait contre lui, il eut la maladresse de se quereller avec sa protectrice, et de la maltraiter de paroles, jusqu'à oser la menacer de la faire chasser du palais. Audace qui paraît incroyable ! Cette princesse, outrée de son insolence, prit dans ses bras ses deux filles, Flaccille et Pulchérie, et alla, les yeux baignés de larmes, implorer contre Eutrope la justice de l'empereur. Arcadius, déjà ébranlé, ne put résister à cette dernière attaque ; il fit appeler Eutrope, le dépouilla de ses dignités, et le chassa de sa présence. Eutrope, ainsi disgrâcié, se vit en proie à la fureur du peuple, qui l'obligea de chercher un refuge dans une église. Il eût été arraché de cet asile et mis en pièces par la populace, si saint Chrysostôme n'eût obtenu, par de vives exhortations, par ses prières et par ses larmes, que par respect pour les saints autels qu'il tenait embrassés, on lui fit grâce de la vie. Quelques jours après, il fut envoyé en exil dans l'île de Chypre. Bientôt les instances de Gaïnas et d'une foule d'accusateurs qui s'élevèrent contre lui, forcèrent Arcadius d'ordonner qu'on lui fît son procès. Il eut la tête tranchée.

Dès ce moment, l'impératrice Eudoxie prit les rênes du gouvenement; mais, toute impérieuse qu'elle était, elle se laissa gouverner par ses femmes et par des eunuques, qui ne travaillèrent qu'à s'enrichir aux dépens des peuples. Eudoxie passe pour avoir été elle-même aussi avare qu'ambitieuse. Quelques auteurs ont écrit qu'elle partageait avec les officiers chargés du recouvrement des deniers publics, le produit de leurs extorsions. Pendant que l'imbécille Arcadius laissait son épouse, et ses favoris gouverner et opprimer les peuples sous son nom, ses états étaient inondés de délateurs; et sous le moindre prétexte, on dépouillait de leurs biens les plus riches particuliers. Gaïnas continuait ses pratiques pour ruiner l'empire, sans cesser de conserver l'apparence de la fidélité, et d'un zèle sincère pour le bien public. Il ménagea un accord entre Arcadius et Tribigilde, et prit avec le rebelle la route de Constantinople. Ils étaient suivis de leurs troupes, et saccagèrent tous les pays qu'ils traversèrent. Bientôt ils se séparèrent, et Gaïnas, levant hautement l'étendard de la rebellion, s'avança vers Chalcédoine pendant que Tribigilde marchait du côté de

Lampsaque. Arcadius, qui n'avait point des troupes à opposer à ces deux traîtres, fut forcé d'entrer en accommodement avec Gaïnas. Il déclara qu'il ne cesserait point les hostilités qu'on ne lui eût livré les trois principaux ministres de la cour, Aurélien et Saturnin, tous deux consulaires, et Jean, secrétaire de confiance d'Arcadius. L'empereur hésitait beaucoup à les livrer, mais ces illustres infortunés consentirent d'eux-mêmes à s'immoler pour le salut public. Ils se remirent généreusement entre les mains de Gaïnas, et contre toute espérance, il leur conserva la vie, à la prière de saint Chrysostôme. Après avoir ordonné qu'on leur tranchât la tête, il leur fit grâce, et se contenta de les faire conduire en Epire par un détachement de Goths. Leur exil ne fut pas long, et à leur retour à Constantinople ils furent rétablis dans leurs emplois. On peut croire que ce fut une des conditions du traité que fit Arcadius avec Gaïnas. Ce général força l'empereur de venir en personne à Chalcédoine pour entrer en arrangement avec lui, et il n'aurait pu se dispenser de lui accorder pour les Goths, tous Ariens, une église dans la ville de Constantinople, si saint Chry-

sostôme, par sa fermeté, n'eût fait rejeter cette proposition. Cependant Gaïnas fit entrer peu à peu dans Constantinople un grand nombre de Goths, qui se dispersèrent dans la ville. Comme il commandait presque toute la milice, il trouva différens prétextes pour envoyer au dehors une partie des soldats romains, même ceux qui composaient la garde de l'empereur; il se proposait de piller les boutiques des orfèvres et les maisons des banquiers, de mettre le feu au palais impérial, et de se faire proclamer empereur lorsqu'il se serait rendu maître de Constantinople. Mais on pénétra ses desseins, le peuple fut averti, et se tint sur ses gardes. Arcadius avait fait entrer secrètement dans la ville un corps de bonnes troupes, qui se tenaient cachées pendant le jour. Gaïnas eut cependant connaissance de leur arrivée, et voyant qu'on était en mesure contre lui, il s'éloigna de Constantinople. Une seconde tentative pour s'emparer de la ville ne lui réussit pas mieux, le peuple prit les armes et se barricada de tous côtés. Arcadius déclara alors le traître Gaïnas ennemi de l'empire, et on fit main-basse sur les Goths qui étaient restés dans la ville; quelques-uns furent brûlés dans

une église où ils s'étaient réfugiés. N'ayant pu rentrer dans Constantinople, Gaïnas passa dans la Chersonèse, où il fit de grands ravages ; Fravita, général de la flotte impériale, l'attaqua dans le trajet, et fit périr la plus grande partie de ses troupes à l'instant où il se disposait à aller en Asie continuer ses dévastations. Gaïnas revint dans la Thrace avec le peu de troupes qu'il put sauver : il y fut poursuivi, défait et tué, l'an 401.

L'impératrice Eudoxie accoucha dans ce même temps de Théodose II du nom. L'enfant fut, aussitôt né, revêtu de la pourpre et déclaré césar. On cite ce fait comme le premier exemple d'un usage qui fut depuis généralement adopté.

Pendant que l'Orient, et particulièrement Constantinople, était en proie aux agitations intérieures des malveillans, l'empire d'Occident fut accablé tout à coup par l'irruption d'Alaric dans l'Italie. Ce prince, ce fameux roi des Goths, était né dans l'île de Pencé, à l'embouchure du Danube. Comme la plupart des Goths, il professait l'arianisme. Nous avons déjà vu ce chef des barbares appelé par Rufin, et chassé par Stilicon après avoir pillé la Grèce. Je vous ai dit aussi qu'Eutrope fit mettre Alaric au

nombre des généraux d'Arcadius ; peu après les Goths le déclarèrent leur général en chef, sous le titre de roi des Visigoths. Ils lui donnèrent le surnom de *Balth*, qui dans leur langue signifiait *hardi et entreprenant*, surnom qui convenait très-bien à Alaric déjà très-distingué par sa valeur et ses talens pour la guerre. Le mépris que ce prince conçut pour Arcadius et pour Honorius, et le désir de procurer aux Goths les commodités de la vie et toutes les choses qui leur manquaient dans les pays qu'on leur avait abandonnés, et plus encore l'ambition de se signaler, inspira à Alaric le dessein de s'emparer de l'Italie. Il s'associa Rhadagaise, l'un des chefs des Huns, et tous deux pénétrèrent dans l'Italie et y firent d'horribles ravages. Stilicon ne songeait alors qu'à tromper également Honorius et les Goths. Pour se rendre nécessaire et rester à la tête des armées, il ménagea un traité avec Alaric, et le fit sortir d'Italie, plus par négociation que par force. L'année suivante, ce prince reparut et fit une nouvelle irruption avec une armée encore plus formidable que celle de l'année précédente. Cette seconde irruption, plus terrible que la première, répandit

une telle épouvante, que les peuples de la Lombardie abandonnèrent leurs demeures et transportèrent dans la Sicile, la Sardaigne et la Corse leurs meilleurs effets. L'Italie se trouvait alors dégarnie de troupes, parce que le plus grand nombre des légions romaines était employé à ramener à l'obéissance la Rhétie, pays montueux et de difficile accès, dont les Grisons occupent aujourd'hui la plus grande partie. L'empereur Honorius, partageant les craintes qu'Alaric inspirait à ses peuples, avait quitté Milan pour revenir à Ravenne. Ne se croyant point encore en sûreté dans cette forte place, il songeait à se retirer dans les Gaules; mais Stilicon obtint de lui qu'il s'arrêtât à Asti dans la Ligurie, et lui-même, avec un petit corps de troupes, passa dans la Rhétie. Le bruit de son nom, sa grande réputation et sa bravoure, firent bientôt rentrer les rebelles dans le devoir: il en joignit même une partie aux troupes romaines; et ramenant les légions, il revint au secours d'Honorius que les Goths assiégeaient dans Asti. Stilicon surprit ces peuples à l'improviste, les mit en déroute; et dans la fameuse bataille de Pollentia, il fit prisonnière la famille d'Alaric, s'em-

para d'un butin considérable, et reprit une infinité de captifs que les Goths traînaient à leur suite. Cette perte engagea Alaric à s'éloigner ; il accéda aux propositions que Stilicon lui fit faire, et sortit de l'Italie par le pays des Vénitiens ; mais peu après il y rentra : la guerre recommença, et les Goths furent battus. Alaric, dit-on, eut peine à se sauver ; une partie de ses troupes déserta ; et pour conserver celles qui lui restèrent, il se cantonna dans les Alpes.

L'empire d'Orient continuait d'être gouverné par l'impératrice Eudoxie, sous le nom du faible Arcadius. La mort de cette princesse, qui arriva l'an 404, mit fin à la tyrannie qu'elle exerçait contre l'église et contre les peuples, qui d'ailleurs étaient assaillis de tous côtés par différentes nations barbares. Les Huns avaient passé le Danube, et ravageaient la Thrace et l'Illyrie orientale. Les Isaures, nation féroce, qui habitait dans les défilés du mont Taurus, désolaient l'Asie et la Syrie. La trahison d'Arbazace, général envoyé contre eux, qui d'abord les battit et se laissa ensuite corrompre par leurs présens, leur permit de continuer impunément leurs brigandages, et mit

le comble aux maux des provinces de l'Orient.

Dans le même temps, Rhadagaise vint inonder l'Italie d'un déluge de barbares. Au bruit de son approche, la terreur se répandit jusque dans Rome. Honorius se hâta de rassembler toutes ses troupes, et prit à sa solde un grand nombre de Huns, de Goths et d'Alains, commandés les uns par Saurus, Goth de nation, les autres par Uldin, l'un des rois ou chefs des Huns. Rhadagaise était entré dans la Toscane, et assiégeait Florence. Stilicon commença, avant de l'attaquer, par prendre les moyens de détruire sa formidable armée par la famine; il fit occuper tous les débouchés des montagnes; et lorsque le défaut de subsistance eut fait périr une grande partie des soldats de Rhadagaise, les Romains soumirent aisément le reste. Rhadagaise tenta en vain de s'échapper; il fut pris et mené à Stilicon, qui lui fit trancher la tête. Pour conserver dans Rome la mémoire de ce grand événement, on éleva un arc de triomphe aux trois empereurs, Arcadius, Honorius et Théodose II; et pour récompenser la conduite et les services de Stilicon, le peuple romain lui érigea une statue

de bronze et d'argent. Honorius, voulant désormais être sur ses gardes, fit faire de grandes levées, et enrôla jusqu'aux esclaves, sous promesse de leur donner la liberté. On s'attendait à de nouvelles irruptions dans l'Italie de la part des Vandales, des Suèves et des Alains; mais les mauvais succès d'Alaric et de Rhadagaise leur firent craindre de n'être pas plus heureux, et ils tournèrent leur fureur contre les Gaules, qu'on avait dégarni de troupes. Ils passèrent le Rhin, malgré les efforts des Francs établis sur le bord de ce fleuve, prirent et rasèrent Mayence, Worms, s'emparèrent de Strasbourg, de Reims, d'Amiens, d'Arras et de plusieurs autres places. Dès-lors commença cet enchaînement de désastres qui amena la ruine de l'empire d'Occident. Stilicon, au lieu de songer à défendre les Gaules, se préparait à enlever l'Illyrie à l'empereur Arcadius, pour joindre cette grande province à l'empire d'Occident.

C'est ainsi, ma chère Aline, que ce sujet ambitieux travaillait à élever encore sa fortune. Tous les historiens conviennent qu'il avait des intelligences avec Alaric, et que ce prince goth de-

vait l'aider de toutes ses forces ; mais le faux bruit de sa mort suspendit l'exécution des projets que Stilicon reprit bientôt. Il y eut, vers ce même temps, de grandes révolutions dans la Grande-Bretagne ; les troupes romaines proclamèrent empereur un nommé Marcus ; peu après, elles le massacrèrent pour mettre en sa place un certain Gratien, dont elles se délirent bientôt, pour élire un homme de néant, qui s'appelait Constantin. Son nom fut son plus grand titre au pouvoir suprême. Ce tyran, plus heureux que les autres, étendit son empire au delà de la mer, et attira dans son parti les troupes qui étaient dans les Gaules. Pendant que cet usurpateur s'avançait jusqu'aux Alpes, les Vandales pénétraient jusqu'aux Pyrénées ; et, à leur exemple, différens corps de Bourguignons, de Quades, et de Sarmates, ravageaient plusieurs provinces des Gaules. Honorius accablé de tant de maux à la fois, et craignant sur-tout les suites de la révolte de Constantin, manda Stilicon pour délibérer avec lui sur le parti qu'il y avait à prendre dans ces funestes conjonctures. Stilicon ne jugea pas à propos de marcher lui-même contre Constantin, et envoya dans les Gau-

les, Saurus, avec une armée assez nombreuse. Ce général défit dans un combat sanglant, Justin, l'un des généraux de Constantin. Névigaste, autre général de l'usurpateur, fut envoyé pour traiter avec Saurus; mais, par une insigne perfidie, Saurus le fit égorger, et alla ensuite assiéger Valence, en Dauphiné, où Constantin s'était retiré. Il fut bientôt obligé de lever le siége; et, poursuivi jusque dans les Alpes, par des troupes supérieures aux siennes, il fut forcé d'abandonner le butin qu'il avait fait.

Délivré de la crainte des armes romaines, Constantin envoya en Espagne son fils Constant, qui avait été moine, et qui fut alors honoré du titre de césar. Il eut bientôt des succès; débaucha les troupes impériales commandées par Géronce, fit révolter ce général contre Honorius, et prit Didyme et Vérinien, deux parens de l'empereur, qu'il fit mourir secrètement.

Géronce ne tarda pas à se brouiller avec Constant; il souleva plusieurs peuples des Gaules et de la Grande-Bretagne; et dès-lors une partie de ces provinces ne voulut reconnaître ni Honorius, ni Constantin.

Arcadius mourut vers ce temps, l'an 408, à l'âge de trente-un ans. Il en avait régné douze avec son père, et un peu plus de treize, depuis la mort de Théodose-le-Grand. Arcadius ne laissa qu'un fils, âgé de sept ans et quatre mois, qui lui succéda sous le nom de Théodose II.

LETTRE XIX.

Honorius et Théodose-le-Jeune.

Honorius venait de perdre l'impératrice Marie, fille de Stilicon. Ce ministre tout puissant eut encore le crédit de faire épouser à Honorius Thermancie sa seconde fille, quoiqu'elle fût encore extrêmement jeune. Etant ainsi doublement beau-père de l'empereur, et joignant à ce titre l'éclat des expéditions militaires, Stilicon, plus que jamais nécessaire à Honorius, devait se croire à l'abri des revers; mais son excessive ambition causa sa chute. Alaric, de concert avec ce ministre, sortit de l'Epire, où il se tenait depuis quelques années. et s'approcha des Alpes par la Pannonie. Lorsqu'il se fut avancé jusque dans la province appelée *Norique*, il envoya demander à Honorius le paiement de ses dépenses, pendant le séjour qu'il avait fait en Epire, et des frais de sa marche dans la Norique. Stilicon fut mandé

Rome pour délibérer, avec l'empereur et le sénat, sur une demande si extraordinaire. Le plus grand nombre des sénateurs était d'avis qu'au lieu d'y avoir égard, on armât en diligence pour lui faire la guerre : mais Stilicon, appuyé de quelques-uns de ses partisans, prétendit qu'on ne pouvait, sans injustice, refuser de le satisfaire, attendu qu'il n'était demeuré dans l'Epire que par l'ordre d'Honorius, qui voulait se servir de lui contre Arcadius. Il montra les ordres; et le sénat, qui parut persuadé, arrêta qu'on donnerait à Alaric quatre mille livres pesant d'or. Cette affaire excita de grands murmures contre Stilicon; et l'on ne douta plus des motifs qui l'avaient porté à forcer le consentement du sénat, pour des paiemens dont on jugeait que la destination ne pouvait qu'être funeste à l'empire.

Quand cette affaire fut terminée, Honorius résolut d'aller à Ravenne pour passer en revue les troupes qu'on assemblait contre Constantin. Stilicon, qui n'ignorait pas les plaintes qu'on faisait de lui, s'efforça de rompre ce voyage; et, pour cet effet, il engagea Saurus à exciter une sédition parmi les barbares auxiliaires qui étaient à Ravenne. Il vou-

lait par cet artifice intimider Honorius
mais ce prince persista dans sa résolu
tion, et vint jusqu'à Bologne, où il re
çut la nouvelle de la mort d'Arcadius. I
crut devoir passer en personne à Cons
tantinople, pour veiller aux intérêts d
Théodose et protéger son enfance. Stil
con qui voulait lui-même y passer, lui fi
entendre que sa présence était nécessair
en Italie, pour être à portée de pourvoi
aux besoins des Gaules, et avoir l'œ
sur les démarches d'Alaric. L'empereu
se laissa persuader; et Stilicon se mit e
état de prendre la route de Constant
nople. On profita de son éloignemer
pour ouvrir les yeux à Honorius sur
conduite de ce ministre. On lui fit en
tendre que son dessein, en allant à Con
tantinople, était de se défaire de Thé
dose, pour placer son fils Euchérius s
le trône de l'Orient. Olympius, l'un d
principaux officiers du palais, qui deva
cependant sa fortune à Stilicon, fut
plus ardent à l'accuser; il souleva l'a
mée contre les officiers qu'on croyait
plus attachés à Stilicon; les soldats
massacrèrent un grand nombre, et Saur
fit égorger les Huns qui composaient
garde. Stilicon prit l'épouvante, et
sauva à Ravenne: il y fut poursuivi;

près d'être arrêté, se réfugia dans une église. Il ne fit aucune difficulté d'en sortir, lorsque l'officier qui portait les ordres d'Honorius eut montré à l'évêque celui qu'il avait de s'assurer de la personne de Stilicon, sans lui faire d'autre mal. Mais il ne se fut pas plutôt remis entre les mains de l'officier, que celui-ci montra un second ordre, qui était un arrêt de mort. Les domestiques de Stilicon, et quelques barbares qui lui étaient restés fidèles, se mirent en devoir de le défendre; mais il les retint, et se présenta de lui-même au coup de la mort. On confisca ses biens et ceux de ses partisans; on fit mourir Euchérius son fils; et Thermancie sa fille, femme d'Honorius, fut répudiée et renvoyée à sa mère. Olympius remplaça Stilicon dans le ministère, et signala son avénement en souffrant que les soldats massacrassent, dans toutes les villes d'Italie, les femmes et les enfans des barbares que l'ancien ministre avait attachés au service de l'empire. Cette exécution irrita tellement ces auxiliaires, que plus de trente mille allèrent grossir l'armée des Goths.

Alaric, attentif à ce qui se passait, tira parti de ces désordres. Pendant qu'il recueillait les transfuges, il fit pro-

poser la paix à Honorius, à conditic
qu'il lui donnerait une certaine somn
d'argent. Honorius n'avait encore pr
aucune mesure pour se défendre; c
pendant il refusa d'écouter les propos
tions d'Alaric. Celui-ci engagea s
beau-frère Ataulphe, qui était dans
Pannonie, à venir le joindre avec to
ce qu'il pourrait amener de Goths et
Huns; et sans attendre son arrivée,
traversa rapidement toute l'Italie,
vint mettre le siége devant Rome. Ce
grande ville, investie de tous côtés,
bientôt réduite à une extrême famin
qui fut suivie d'une horrible peste.
soupçonna Séréna, veuve de Stilico
de s'entendre avec les Goths. Elle
mise à mort par un décret du sénat, q
sollicita, dit-on, Galla-Placidia, sœur
l'empereur. Le sénat ne tarda pas à ê
obligé d'implorer la pitié d'Alaric; il
soumit à lui payer une très-forte som
d'argent, un nombre considérable
robes de soie et de peaux teintes
pourpre. Les sommes exigées étaient
fortes, que le trésor, épuisé, ne pouv
suffire pour satisfaire Alaric, il fal
dépouiller les temples des statues d
et d'argent, et en enlever tous les ric
ornemens. Le sénat envoya le trait

Honorius pour le ratifier, et lui proposer en même temps une confédération avec Alaric qui, pour sa sûreté, demandait en ôtage l'élite de la jeunesse romaine. En attendant la réponse d'Honorius, Alaric passa dans la Toscane, et les vivres entrèrent librement dans Rome; mais plus de quarante mille esclaves fugitifs allèrent se joindre à l'armée ennemie.

Pendant ce temps-là, Constantin, qui résidait dans la ville d'Arles, donna le titre d'auguste à son fils Constant, et envoya une ambassade à Honorius pour lui proposer de le reconnaître pour son collègue, en lui alléguant, pour se justifier d'avoir pris la pourpre, que l'armée l'y avait forcé. Dans l'état où étaient les affaires, l'empereur feignit de recevoir sa justification, et lui envoya la pourpre impériale.

Les députés du sénat ne trouvèrent pas Honorius aussi complaisant pour ratifier la capitulation qu'on avait obtenue d'Alaric. Il rejeta la proposition de donner des ôtages, et marqua encore plus de répugnance pour une conférence avec Alaric. Honorius envoya à Rome, au lieu de la réponse qu'on attendait, six mille soldats qui lui étaient venus de

la Dalmatie. Valens qui les commandait, homme vain et présomptueux, au lieu de prendre des routes détournées, et d'éviter ainsi la rencontre d'Alaric, tomba droit entre ses mains, et eut peine à se sauver lui-même avec une centaine d'hommes de sa troupe. Rome privée, par la maladresse de ce commandant, du faible secours que lui avait envoyé Honorius, se vit menacée d'un second siége par Alaric, devenu encore plus redoutable par la jonction des troupes d'Ataulphe. Les Romains députèrent de nouveau à l'empereur pour le presser de ratifier les articles du traité ; le pape Innocent I se joignit lui-même aux députés, et Alaric leur donna une escorte pour les conduire avec sûreté. Honorius, incapable de prendre un parti salutaire, persista dans son refus : on s'en prit à Olympius; et les eunuques du palais parvinrent à le faire disgrâcier. Jovius, préfet du prétoire, fut élevé au ministère, et décoré du titre de patrice. On envoya en exil les généraux qui commandaient l'armée impériale, et deux d'entr'eux furent massacrés en chemin. On mit à la tête des troupes Généride, barbare et païen, mais dont on estimait la valeur et le désintéressement. Hono-

rius révoqua en sa faveur la loi qui excluait les païens de tout emploi militaire; et Jovius se rendit en même temps à Rimini pour négocier la paix avec Alaric. Ce chef des Goths fit plusieurs demandes susceptibles d'être acceptées; entr'autres, celles d'une certaine somme d'argent et des grains nécessaires pour la subsistance de son armée : mais il exigea ensuite qu'on le fît général de la cavalerie et de l'infanterie romaine, et qu'on lui assignât pour la demeure de ses troupes ce qui compose aujourd'hui l'état de Venise, avec la Norique et la Dalmatie. Honorius voulut bien acquiescer aux demandes de grains et d'argent; mais il déclara qu'il ne consentirait jamais à revêtir Alaric d'aucune dignité dans l'empire, et encore moins à lui donner le commandement de ses armées. Cette réponse mit Alaric en fureur. Dans son premier transport, il marcha de nouveau sur Rome; mais revenu à lui-même, avant de commencer les hostilités, il fit faire à Honorius, par quelques évêques, des propositions plus supportables : elles furent rejetées comme les premières. Jovius, qui était revenu à Ravenne, jura et fit jurer à Honorius de ne jamais faire de paix avec ce prince

barbare. Tout espoir d'accommodemen
étant rompu, Alaric poussa le siége d
Rome avec vigueur, et menaça de dé
truire la ville par le fer et par le feu, s
le sénat ne se déclarait au plutôt pou
lui contre Honorius. La faim contrai
gnit les Romains de se soumettre a
vainqueur; et Alaric revêtit de la pour
pre Attale, préfet du prétoire. Il or
donna qu'on reconnût pour empereu
ce souverain de sa façon; et traitan
avec lui, il demanda pour Ataulphe, so
beau-frère, la charge de commandan
des gardes du palais.

Attale, ce fantôme d'empereur, élev
par Alaric, se regardant comme un sou
verain légitime, osa déclarer, avec un
vanité ridicule, qu'il allait réduire l
terre entière sous l'obéissance des Ro
mains. Il prit la route de Ravenne pou
y assiéger Honorius, à qui il prétenda
donner des lois. Dans le premier mo
ment de sa frayeur, Honorius, appr
nant qu'il était arrivé à Rimini ave
Alaric, envoya Jovius faire des propo
sitions de paix, et offrir en son no
de reconnaître Attale pour son collègu
mais cet orgueilleux rival ne voulut l
accorder que le choix d'une île pour
vivre dans une condition privée. Il y e

plusieurs pourparlers; et le lâche Jovius resta auprès de l'usurpateur, qui lui donna le titre de patrice. Pendant qu'il s'insinuait près de lui, il voulait faire croire à Honorius qu'il ne l'avait quitté que pour le mieux servir; et ce perfide trahissait également Attale et Honorius. Il travaillait à perdre le premier dans l'esprit d'Alaric, se flattant de le remplacer.

Honorius songeait à se retirer auprès de Théodose son neveu, lorsqu'il reçut de ce prince un secours de quatre mille hommes; il leur confia la garde de Ravenne; et reprenant un peu de courage, il résolut d'attendre l'événement des affaires d'Afrique. Attale avait envoyé un détachement dans ces provinces qu'il croyait soumettre aisément; mais la valeur et la fidélité du comte Héraclien les conservèrent à Honorius; et ce général prit en même temps des mesures pour empêcher qu'il ne passât des grains en Italie. C'était contre le gré d'Alaric qu'Attale s'était contenté d'envoyer un faible détachement en Afrique. Le mauvais succès de son entreprise, et la famine dont toute l'Italie fut bientôt menacée, mécontentèrent Alaric; il déposa publiquement Attale, et le garda, ainsi

que son fils Ampélius, comme en espèce d'ôtage, pour être livrés à Honorius lorsqu'il ferait la paix avec lui. Alaric la désirait alors sincèrement ; et les négociations étaient entamées lorsqu'elles furent rompues par un événement imprévu. Saurus était à la tête de trois cents Goths, qui s'étaient attachés à sa fortune. Ce général, cantonné dans le Picenum, ne s'était déclaré ni pour Honorius, ni pour Alaric. Ataulphe, ennemi particulier de Saurus, marcha vers lui pour l'écraser. Celui-ci se retira près d'Honorius. Alaric crut qu'on le jouait, et que, sous ombre de traiter de la paix, Saurus s'entendait avec Honorius pour le surprendre. Il rompit aussitôt les conférences, et s'abandonnant à toute sa fureur, il marcha sur Rome une troisième fois. Cette malheureuse ville, après avoir souffert toutes les horreurs de la plus affreuse famine, fut livrée à Alaric ; il s'en rendit maître par surprise l'an 410, et l'abandonna à la rapacité de ses soldats. Cette capitale du monde où, depuis tant de siècles, on avait rassemblé les richesses de toutes les provinces soumises à l'empire romain, fut livrée au plus affreux pillage. On ne peut exprimer les excès qui s'y commirent pendant

trois jours entiers qu'elle fut saccagée. Alaric n'avait recommandé qu'une chose à ses soldats, c'était de ne point répandre le sang de ceux qu'ils trouveraient désarmés, et d'épargner sur-tout ceux qui se réfugieraient dans les églises. Ce dernier ordre fut le plus respecté; on épargna les lieux saints, et particulièrement les basiliques de Saint-Pierre et de Saint-Paul; mais la plupart des autres édifices furent réduits en cendres. On fit main-basse sur les habitans; les femmes, les enfans, et même les vierges consacrées à Dieu, ne furent point épargnés. Les immenses richesses que renfermait cette ville devinrent la proie des Goths; et Alaric traînant à sa suite une foule de captifs, augmenta encore son trésor en pillant la Campanie, l'Apulie, la Lucanie et la Calabre, qu'il traversa en se disposant à passer en Afrique pour la subjuguer : mais pendant qu'il faisait le siége de Reggio, une mort subite mit fin à ses fureurs.

Vous voyez, ma chère Aline, que ce terrible conquérant, véritable fléau des Romains, survécut peu au sac de Rome. Mais sa mort ne délivra point l'empire des ravages des Goths; ils choisirent, pour remplacer Alaric, Ataulphe son

beau-frère. Ce successeur de sa puissanc traversa l'Italie pour s'approcher de Alpes, et laissa partout de funestes trace de son passage. Il paraît cependant qu son caractère était moins féroce que celu d'Alaric, et qu'il était susceptible de que ques sentimens généreux. Il emmena avec lui Galla-Placidia, sœur d'Honc rius, qu'Alaric avait enlevée lors du sa de Rome. Cette princesse, dont tous le historiens ont loué la prudence et l piété, avait été traitée avec les égards e le respect dus à son rang. Ataulphe as pirait à l'épouser; et prévoyant qu' ne pourrait obtenir son consentemer qu'elle n'eût celui de son frère, il pr dès ce moment des mesures pour traite avec Honorius. Ce prince avait donné l place du traître Jovius à Eusèbe, so grand chambellan. Allobic, l'un des gé néraux de l'empire qui haïssait ce mi nistre, le fit, peu de temps après, pa une brutalité sans exemple, expirer sou le bâton. Outré de l'audace de ce bar bare, Honorius, tout faible et tout irré solu qu'il était, osa le faire poignarde en sa présence. Constantin avait passé le Alpes, en apparence pour secourir Ho norius, mais en effet pour le dépouille des provinces qui lui restaient. Il para

qu'il était d'intelligence avec Allobic; car, sur la nouvelle de sa mort, il repassa précipitamment dans les Gaules, et alla se cantonner dans la ville d'Arles. Constant son fils, chassé d'Espagne, vint se réfugier près de lui, pour se dérober à la poursuite de Géronce, qui s'était révolté, comme je vous l'ai dit précédemment; il venait de faire proclamer, à la tête de son armée, un nouveau tyran nommé Maxime. Constantin rappela les Francs et les Allemands établis au delà du Rhin; et avec leur secours, il se crut assez fort pour se défendre contre Géronce. Il envoya Constantin à Vienne sur le Rhône, et lui-même se fortifia dans la ville d'Arles; mais Géronce ayant pris Vienne, et fait trancher la tête à Constant, vint sur le champ attaquer la ville d'Arles, pour faire le même traitement à Constantin. Honorius, tant de fois trahi par les barbares qu'il avait mis à la tête de ses troupes, en avait enfin donné le commandement général à un chef nommé Constance, né sujet de l'empire, et l'homme le plus capable d'en sauver les débris. Il passa dans les Gaules; et profitant du mécontentement des troupes de Géronce, qui se plaignaient de sa dureté, il trouva moyen de réveiller

dans le cœur de ces soldats rebelles leur amour pour leur légitime empereur ; d'eux-mêmes ils vinrent se ranger sous les étendards de Constance ; et Géronce, abandonné de presque toutes ses troupes, fut réduit à prendre la fuite avec un très-petit nombre de soldats. Ceux qui l'avaient suivi le trahirent encore ; ils l'investirent, et mirent le feu à la maison où il s'était retiré. Il prit alors le parti de se poignarder, après avoir rendu ce même service à sa femme et à une esclave fidèle, qui lui en avaient fait les plus fortes instances. Constance prit Maxime, et se contentant de le dépouiller de la pourpre, il lui laissa la vie, par pitié ou par mépris.

Constance assiégea Constantin dans Arles ; et malgré les secours des Francs et des Allemands, il força la ville de se rendre. Le principal article de la capitulation était que Constantin et Julien son frère auraient la vie sauve. Ils prirent les ordres sacrés, afin d'ôter tout ombrage à l'empereur : mais, contre la foi du traité, Honorius leur fit trancher la tête.

En voyant ces révolutions favorables à Honorius, on croirait qu'il va reprendre toute sa puissance. Mais tous les

barbares semblaient s'être donné le mot pour inonder son empire. Les Vandales, sous la conduite de leur roi Gonderic, et les Suèves, sous celle d'Emeric, s'étaient établis sans obstacle dans la Galice, qui comprenait alors ce qu'on appelle la vieille Castille; les Alains s'étaient emparés de la Lusitanie, aujourd'hui le Portugal, et de la province de Carthagène : d'autres Vandales, surnommés Silinges, avaient fixé leur demeure dans la Bétique, qui prit alors le nom d'Andalousie. Dans le même temps, l'Egypte, la Palestine, la Syrie, la Phœnicie, et autres provinces de l'empire d'Orient, furent ravagées par les Arabes, connus sous le nom de Sarrazins.

L'Occident, encore plus cruellement opprimé, gémissait sous la tyrannie des usurpateurs qui s'élevaient de toutes parts. Jovin, l'un des principaux seigneurs d'Auvergne, se fit proclamer dans les Gaules, et forma une puissante armée de Bourguignons, de Francs et d'Alains. Ataulphe, qu'il fit inviter à passer de l'Italie dans les Gaules, s'y détermina sans peine, et traversa les Alpes sans obstacle. Attale qu'il menait à sa suite, le fit consentir à une entrevue avec Jovin. Saurus qui avait quitté, par

mécontentement, le service d'Honorius, était venu de son côté dans les Gaules, pour traiter avec l'usurpateur. Ataulphe, informé de sa marche, fut au-devant de lui avec une partie de son armée, et l'ayant environné, il le prit et le fit poignarder. Après cette voie de fait, la mésintelligence d'Ataulphe et de Jovin ne tarda pas à éclater. En traitant avec ce nouveau souverain, le projet d'Ataulphe avait été de partager avec lui la dignité impériale : mais Jovin trompa son espoir en s'associant son frère, nommé Sébastien. Irrité de ce manque de foi, Ataulphe résolut de faire sa paix avec Honorius; en s'engageant à lui envoyer les têtes des deux tyrans, et à lui rendre Placidie sa sœur, il ne demandait pour lui qu'une certaine quantité de grains pour la subsistance de son armée. Le traité fut signé ; et Ataulphe marcha contre Sébastien, se saisit de sa personne, et envoya sa tête à Ravenne. Il alla de suite assiéger Valence en Dauphiné, où Jovin s'était retiré ; il prit cette ville d'assaut, et remit le tyran à Dardannus, préfet des Gaules, pour le mener à Honorius : mais, de peur qu'il ne s'échappât, Dardannus lui fit trancher la tête à Narbonne.

D'un autre côté, le comte Héraclien, jusque-là si fidèle à Honorius, et qui lui avait conservé l'Afrique, crut pouvoir prétendre à tout, et se livrer sans retenue à son ambition, sa cruauté et son avarice. L'exemple des autres tyrans, et son mépris pour Honorius, le portèrent à se rendre indépendant; et il osa même aspirer à la dignité impériale. Il cessa, sous différens prétextes, d'envoyer des blés en Italie; il arma un grand nombre de vaisseaux, et vint débarquer en Italie avec toutes les forces qu'il avait pu rassembler. Le comte Marin, qui commandait pour l'empire dans cette province, étant allé à sa rencontre, mit, dès le premier choc, son armée en déroute, et lui causa une telle épouvante, qu'il repassa précipitamment en Afrique, où, peu de temps après, il fut massacré, en vertu d'un décret d'Honorius, qui le déclarait ennemi de l'empire, et permettait de le tuer partout où on le rencontrerait. Ses biens furent confisqués, et Honorius en fit don à Constance. L'ambition de ce général augmentait avec sa faveur. Il aspirait à la main de la princesse Placidie; mais Ataulphe différait de la rendre, et alléguait pour excuse qu'Honorius ne lui avait point fait

remettre les blés qu'il avait promis par le traité. Les esprits s'aigrirent de part et d'autre ; Ataulphe recommença la guerre, attaqua et prit Narbonne, réduisit la plus grande partie de l'Aquitaine, et y fonda le royaume des Goths. Dans le même temps, les Bourguignons, originaires de la Germanie, fondèrent au nord de la Gaule le royaume de Bourgogne.

Ataulphe, en guerre avec Honorius, sut si bien ménager la princesse Placidie, qu'il obtint son consentement pour l'épouser. Il lui envoya pour présent de noces cinquante bassins pleins d'or, cinquante autres bassins remplis de pierres précieuses d'un prix inestimable, faible et triste portion des dépouilles de Rome vaincue. La célébration du mariage se fit à Narbonne avec une magnificence extraordinaire. Pour piquer davantage Honorius, Ataulphe fit reprendre à Attale la pourpre impériale, mais sans lui donner ni soldats, ni argent, ni même une ombre d'autorité. Cependant ce fantôme d'empereur, en reconnaissance des bienfaits d'Ataulphe, chanta publiquement aux noces de Placidie une épithalame de sa composition. Constance, outré de fureur contre Ataulphe, lui fit

une guerre implacable, lui enleva une partie de ses places; et l'ayant resserré dans un coin du royaume qu'il venait de fonder, il le força de passer en Espagne. Placidie le fit consentir à faire la paix avec Honorius qui, par le traité, lui céda une province d'Espagne pour s'y établir avec ses Goths, à condition qu'il ferait la guerre aux Vandales, aux Suèves et aux Alains. A peine Ataulphe fut-il arrivé à Barcelone, qu'il fut assassiné, l'an 415, par un de ses esclaves, qui avait appartenu à un prince des Goths qu'Ataulphe avait fait mourir. Sigeric, frère de Saurus, força les Goths de l'élire pour leur roi; et son premier acte d'autorité fut de faire massacrer les enfans qu'Ataulphe avait eus d'une première femme. Il traita Placidie comme une vile esclave, en la forçant de marcher à pied devant lui au milieu d'une foule de captifs. Mais sa tyrannie ne fut pas de longue durée: après sept jours de règne, il fut égorgé par ses propres soldats. Vallia fut mis en sa place, et s'obligea envers les Goths à faire la guerre aux Romains. Une tentative qu'il fit en Afrique lui ayant mal réussi, il ne songea plus qu'à faire la paix avec Honorius, lui rendit Placidie, et lui livra Attale,

sous condition qu'il aurait la vie sauve. Honorius lui fit couper les deux doigts de la main droite dont on se sert pour écrire, et l'envoya en exil à Lipari, où il vécut paisiblement. En livrant ce jouet de la fortune, Vallia s'était engagé à faire la guerre aux barbares établis en Espagne; et, en vertu de ce traité, Honorius lui céda la seconde Aquitaine, qui s'étendait depuis Toulouse jusqu'à l'Océan. Fidèle observateur des conditions du traité, Vallia marcha contre les Vandales, extermina tous ceux connus sous le nom de *Silinges*, attaqua ensuite les Alains, qu'il tailla en pièces, et tua leur roi, nommé Atace. Ceux qui purent échapper se retirèrent auprès de Gonderic, roi des Vandales établis dans la Galice. Vallia mourut à son retour à Toulouse, capitale de son royaume, qui prit vers ce temps-là le nom de Languedoc, l'an 418. Quelques auteurs placent dans la même année l'établissement des Français dans les Gaules, sous la conduite de leur roi Pharamond. Nous en parlerons dans un article séparé, ainsi que des autres monarchies qui se formèrent des débris de l'empire romain.

Pendant que l'Occident était en proie aux nations barbares du nord, l'empire

d'Orient jouissait, sous la minorité de Théodose, d'une assez grande tranquillité. Ce prince, qui n'avait point encore huit ans lorsqu'il monta sur le trône, fut mis, dit-on, par Arcadius mourant, sous la protection d'Isdegerde, roi de Perse, dont la probité et la générosité lui étaient connues. Ce prince se fit honneur de répondre à la confiance du père de Théodose; il accepta sa tutèle, et chargea un persan nommé Antiochus, de l'éducation de son pupile. Ce persan s'acquitta avec zèle du soin qui lui était confié; et Anthémius, préfet du prétoire, personnage également distingué par sa prudence et par la pureté de ses mœurs, concourut avec lui à assurer la tranquillité de l'empire. Anthémius, chargé de la principale conduite des affaires, dissipa, par sa vigilance et son activité, une effroyable armée de Huns et d'autres barbares qui étaient entrés dans la Thrace; réprima les courses des Sarrazins et des Ausuriens, peuple d'Afrique; pourvut à la sûreté de toutes les frontières, et fortifia de nouvelles murailles la ville de Constantinople. Il s'appliqua sur-tout à prévenir les troubles domestiques et à garantir le jeune empereur des entreprises qu'on aurait pu former contre sa personne

Théodose avait un heureux naturel, et les instructions qu'on lui donna en firent un prince pieux, doux, humain, maître de ses passions, ennemi du luxe et de la mollesse. Il aimait l'étude, et dès son enfance il s'appliqua aux sciences et aux belles-lettres; mais malheureusement il était, par le fond de son caractère, timide et faible, et son peu de fermeté le rendait très-susceptible de recevoir les impressions qu'on voulait lui donner. Les eunuques qu'on lui avait attaché abusèrent de cette facilité pour le détourner de ses devoirs, et lui faire préférer des occupations frivoles aux pénibles soins du gouvernement. Ils lui donnèrent sur-tout une aversion invincible pour la guerre, qui le porta à acheter plus d'une fois honteusement la paix, et à ruiner ainsi ses sujets plutôt que de marcher à la tête de ses armées.

Cependant Théodose, naturellement vertueux, ne s'abandonna entièrement aux pernicieuses insinuations de ses eunuques, que lorsqu'il cessa d'être aidé des conseils d'Anthémius, et ensuite de ceux de Pulchérie, l'une de ses sœurs, princesse comparable, par la force et par l'étendue de son esprit, aux plus grands hommes d'état, et non moins respecta-

ble par ses mœurs et par son éminente piété. Elle n'avait que deux ans de plus que son frère ; mais à peine fut-elle sortie de l'enfance, qu'elle montra le goût le plus vif pour de bonnes études ; elle s'appliqua principalement à l'histoire et l'étudia en philosophe, c'est-à-dire, en réfléchissant attentivement sur les caractères des hommes, sur les passions qui donnent le branle aux affaires, sur les causes et les suites des événemens que les historiens mettent sous les yeux. Préparée ainsi à la science du gouvernement, Pulchérie se trouva en état de prendre les rènes de l'empire; et dès l'âge de dix-sept ans on la vit embrasser toutes les pàrties du gouvernement, et montrer de si grandes qualités, qu'avec l'approbation du ministre Anthémius, elle se chargea de la tutèle de son frère, et prit soin de le mettre en état de gouverner lui-même. Quelques auteurs disent que Pulchérie voulant se rendre entièrement maîtresse dans la cour comme dans l'état, engagea son frère à éloigner l'eunuque Antiochus qui lui portait ombrage ; d'autres n'en parlent pas ; mais tous s'accordent à convenir du grand ascendant qu'elle eut long-temps sur Théodose. Pulchérie, qui était extrême-

ment pieuse, avait fait vœu de virginité, et l'on dit même qu'elle avait engagé ses sœurs à prendre comme elle la résolution de ne point se marier; mais elle prit soin de choisir une épouse à son frère, et l'on pourrait croire qu'elle songea en même temps à assurer la durée de sa puissance en lui donnant une femme qui, lui ayant obligation de son élévation, soutint le crédit de sa bienfaitrice.

D'autres disent que Théodose avait fait connaître à sa sœur qu'il préférait aux richesses et à la naissance, la vertu et la beauté. Pulchérie lui présenta une jeune personne parfaitement belle, qui se nommait Athénaïs, et qu'une aventure singulière avait amenée à la cour. Elle était fille d'un philosophe athénien, ou, selon d'autres, d'un sophiste, professeur d'éloquence; mais enfin, Athénaïs avait été élevée par son père avec le plus grand soin; il l'avait instruite dans les belles-lettres, la philosophie et les mathématiques; et par une grande singularité, il l'a déshérita par son testament, alléguant que pour trouver un établissement avantageux, elle n'avait pas besoin d'autre dot que son savoir et sa beauté. Athénaïs réclama en vain sa légitime, ses frères la chassèrent de la

maison de leur père aussitôt qu'il fut mort, et une tante de cette jeune personne la conduisit à Constantinople pour réclamer la justice de l'empereur. Elle fut d'abord présentée à Pulchéric; la noblesse de son maintien, la douceur de sa physionomie et ses grâces naïves plurent à la princesse; elle la retint auprès d'elle dans le palais; et lorsqu'elle l'eut entretenue à loisir, elle jugea qu'elle ne pouvait offrir à son frère un plus digne sujet pour être impératrice. Athénaïs était née païenne; mais on la détermina sans peine à embrasser le christianisme, et elle reçut au baptême le nom d'Eudoxie, sous lequel elle épousa Théodose. Ce prince, en lui donnant la main, la décora du titre d'auguste, et dans ce rang suprême elle montra tout ce qu'on doit attendre d'un heureux naturel secondé par une excellente éducation. Cependant nous verrons bientôt que ce mariage ne fut pas aussi heureux que Pulchérie l'avait espéré.

Placidie, sœur d'Honorius, travaillait de son côté à obtenir sur son frère le même ascendant que Pulchérie conservait sur Théodose. Honorius l'avait marié à Constance, non sans quelque répugnance de la part de la princesse pour

un mariage si disproportionné, et peut-être aussi parce qu'elle haïssait en Constance le persécuteur de l'époux de son choix. Mais enfin la naissance d'une fille, celle de la princesse Honorie, qui naquit dans la première année de ce second mariage, vint en resserrer les nœuds; et Placidie oubliant tout ressentiment, ne s'occupa plus que d'élever Constance au-dessus de la condition d'un particulier. Par ses instances, elle obtint d'Honorius qu'il l'associât à l'empire, et Placidie fut dans le même jour honorée du titre d'auguste. L'association de Constance fut généralement applaudie, Théodose seul s'en montra mécontent. Comme Honorius n'avait point de fils, son neveu pouvait se flatter de réunir un jour les deux empires sous sa loi; et très-piqué de l'élévation de Constance, il ne voulut point le reconnaître, et refusa de recevoir son portrait. Cet affront fut très-sensible au nouvel empereur; il prenait des mesures pour s'en venger, lorsqu'il fut attaqué d'une pleurésie dont il mourut sept mois après son association. Honorius perdit en lui le plus ferme appui du trône impérial. Il laissait de Placidie un fils qui régna dans l'Occident sous le nom de Valentinien III.

Peu après la mort de Constance, les Vandales passèrent de la Galice dans la Bétique, et s'emparèrent de nouveau de cette riche contrée. Honorius envoya contr'eux une armée sous le commandement d'un général nommé Castin, qui prit avec lui un renfort de Goths auxiliaires. Il poussa d'abord les Vandales de retraite en retraite, et les serra de si près, qu'ils allaient se soumettre faute de vivres, si Castin n'eût eu la folle vanité de les vaincre en bataille rangée. Il fut défait avec beaucoup de perte, et forcé de s'enfuir à Tarragone. Par une présomption inexcusable, il avait refusé de partager la gloire du commandement avec Boniface, comte d'Afrique, dont l'habileté et l'expérience lui eussent été d'un grand secours. Le comte, piqué au vif contre Castin, repassa en Afrique, et leur brouillerie eut des suites fâcheuses pour l'empire.

Placidie, veuve de Constance, jouissait à la cour d'Honorius de la plus grande considération. Son frère, qui l'avait toujours beaucoup aimé, semblait redoubler d'attachement et d'attention pour elle. Depuis la mort de son époux elle était toute puissante sur son frère, lorsque des courtisans, jaloux de

son crédit, jetèrent des soupçons contre elle dans l'esprit d'Honorius. Ils lui persuadèrent que Placidie se souvenait trop d'avoir été reine des Goths, et qu'elle leur découvrait les secrets de l'état. On attribue principalement le refroidissement qu'on remarqua bientôt entre le frère et la sœur, aux mauvais conseils d'Elpidia, nourrice de Placidie, et à ceux de Léontée, grand-maître de sa maison. Mais enfin la cour se divisa en deux partis, et leur animosité réciproque alla jusqu'à exciter des séditions dans Ravenne, qui furent suivies de sanglans combats. Placidie avait pour elle les amis de Constance et tous les Goths qui avaient servi sous Ataulphe, son premier mari; mais la faction opposée réussit à persuader à Honorius qu'elle avait formé un complot pour placer son fils sur le trône impérial. Honorius, n'écoutant que son ressentiment, se livra aux mouvemens de la haine la plus violente contre cette sœur qu'il avait tant aimée; il la chassa du palais avec ses deux enfans, Valentinien et Honorie. Le parti de Placidie se dissipa aussitôt, et elle fut obligée de se réfugier auprès de Théodose son neveu; mais ses ennemis ne jouirent pas long-temps de leur triom-

phe. Honorius mourut quelques mois après, l'an 424, d'une hydropisie, à l'âge de trente-neuf ans, et dans la trente-unième année de son règne.

Vous venez de voir, ma chère Aline, qu'il fut fertile en événemens fâcheux ; ils préparèrent la ruine de l'empire d'Occident, que nous ne tarderons pas à voir entièrement détruit.

LETTRE XX.

Suite du règne de Théodose. — Valentinien-le-Jeune, Pulchéric et Marcien.

J'ai terminé ma dernière, ma chère Aline, à l'époque de la mort d'Honorius. Théodose différa de publier cette mort, et la cacha quelque temps à Placidie, qu'il ne se souciait point de mettre à même de faire valoir les droits de son fils Valentinien, alors âgé de cinq ans, et considéré comme l'héritier naturel de l'empire d'Occident. L'empereur d'Orient se contenta de faire marcher des troupes dans la Dalmatie pour les faire agir quand il en serait temps. Théodose venait de faire la paix avec Varane, cinquième du nom, roi de Perse, fils et successeur d'Isdegerde, après une guerre sanglante qui avait duré deux ans. Cette guerre avait été principalement entreprise par Théodose en faveur des chrétiens, qu'Isdegerde, et après lui Varane, persécutaient cruellement. Les troupes

impériales furent toujours victorieuses sous la conduite d'un général de la nation des Alains, nommé Ardubacius, ce qui amena les Perses à faire une paix avantageuse à l'empire, et mit Théodose en état de s'occuper des affaires de l'Occident. Pendant que ses troupes étaient en marche pour la Dalmatie, il fut informé que Jean, secrétaire d'Honorius, s'était fait proclamer empereur à Ravenne, et que l'Italie, la Dalmatie et les Gaules l'avaient reconnu. Un des premiers soins de cet usurpateur fut d'envoyer des ambassadeurs à Théodose pour le supplier, dans les termes les plus modestes et les plus respectueux, de lui confirmer la dignité impériale. Théodose refusa de les écouter; et Jean, s'attendant à voir tomber sur lui les forces de l'Orient, prit ses mesures en conséquence. Il s'était attaché le célèbre Aëtius en lui donnant la charge de grand-maître de sa maison. Ce général, si renommé dans l'histoire, était fils de Gaudentius, né dans la Scythie, qui s'était avancé par son mérite jusqu'au grade de général de la cavalerie. Aëtius servit d'abord avec une grande distinction dans les cohortes prétoriennes. Il avait été dans sa jeunesse l'un des ôtages qu'on avait donnés

à Alaric, et il avait fait aussi quelque séjour chez les Huns en qualité d'ôtage, et s'était acquis l'estime et l'amitié de ces barbares. Aëtius était profond dans l'art militaire, et avait d'ailleurs des connaissances si étendues, qu'il était également précieux en paix comme en guerre, et pouvait être considéré comme un homme d'état. On a vanté sa droiture, son désintéressement, sa patience à souffrir les injures; il avait le courage d'esprit qui fait les grands généraux; mais il trouva dans le comte Boniface un rival digne de lui. Tous deux par leurs talens militaires pouvaient entrer en comparaison avec les plus grands capitaines de l'ancienne Rome.

L'usurpateur Jean se flattait de se rendre maître de l'Afrique, et il comptait en tirer de grands secours contre Théodose; mais le comte Boniface, fidèlement attaché à Placidie, fit manquer son expédition par la défaite de ses troupes. Théodose envoya vers Thessalonique une puissante armée; et comme il avait lieu de penser que les provinces d'Occident n'avaient élevé Jean sur le trône que pour n'être point soumises à l'empire des Grecs, et avoir leur empereur particulier, il se détermina à décorer

Placidie du titre d'auguste, qu'il lui avait refusé jusque-là. Il donna en même temps à Valentinien celui de nobilissime, qui était le premier qu'on donnait aux fils d'empereurs. Il fit partir ce jeune prince avec sa mère, et une nombreuse armée que commandaient Ardaburius, Aspar son fils et le comte Candidien. En arrivant à Thessalonique, le jeune Valentinien fut déclaré césar par ordre de Théodose, qui dès-lors arrêta les conditions de son mariage avec sa fille Licinia-Eudoxia, qu'il avait eue de l'impératrice Eudoxie. Suivant l'une de ces conditions Placidie cédait à Théodose, au nom de son fils, l'Illyrie orientale, qui comprenait les deux Pannonies, la Dalmatie et la Norique. Jean n'espérant plus rien du côté de l'Afrique, et se sentant trop faible pour résister à toutes les forces de Théodose, eut recours aux Huns qui habitaient dans la Pannonie, et leur envoya le général Aëtius avec de grandes sommes d'argent pour les engager à le secourir. Ardaburius s'était embarqué avec l'infanterie pour passer à Ravenne; Aspar devait s'y rendre par terre avec la cavalerie, et menait avec lui Placidie et Valentinien. Une tempête dispersa la flotte, et Ardaburius avec

deux seules galères, ayant été jeté sur la côte, fut pris par les soldats de Jean, et conduit prisonnier à Ravenne. Aspar, arrivé plus heureusement dans la Dalmatie, emporta d'emblée la ville de Salone, et fit tant de diligence qu'il enleva par surprise celle d'Aquilée. Il y apprit le malheur de son père, et les nouvelles qu'il eut en même temps de l'approche de l'armée des Huns le mirent dans un extrême embarras ; mais un berger l'ayant conduit par un marais qu'on avait cru impraticable jusqu'à l'une des portes de Ravenne, qui était mal gardée, il y entra sans trouver de résistance, délivra son père, et se saisit de l'usurpateur. Il l'envoya chargé de chaînes à Aquilée, où Placidie et son fils étaient restés ; et après qu'on eût fait essuyer à l'infortuné Jean les traitemens les plus durs et les plus humilians, on lui trancha la tête, l'an 425. Aëtius arriva trois jours après avec soixante mille huns ; informé de la mort du tyran, il ne vit point d'autre parti à prendre que celui de s'accommoder avec Placidie et Valentinien. On lui promit la dignité de comte, et il s'engagea à renvoyer les Huns, au moyen d'une grande somme d'argent ; les deux conditions furent remplies ; et Aëtius devint

dans la suite le plus ferme et le plus zélé défenseur de l'état.

Placidie se rendit à Ravenne avec son fils, et ensuite à Rome, où l'un des principaux officiers de Théodose vint, au nom de ce prince, revêtir Valentinien de la pourpre, et le déclarer empereur d'Occident sous la tutelle de Placidie.

Théodoric, roi des Visigoths établis dans l'Aquitaine, s'était flatté de profiter des troubles qu'avait occasioné l'usurpation de Jean pour étendre son petit royaume. Il s'était avancé avec toutes ses forces jusqu'à la ville d'Arles, et se disposait à en faire le siége, lorsque Placidie envoya contre lui Aëtius. Ce grand général força bientôt le roi d'Aquitaine à rentrer dans ses petits états; et après lui avoir enlevé plusieurs places, il accorda la paix à Théodoric, qui la demandait avec instance. Aëtius revint en Italie, et y reçut de Placidie l'accueil le plus favorable. Le comte Boniface s'était, dans le même temps, rendu à la cour. Placidie, qui devait à son courage et à sa fidélité la conservation de l'Afrique, ne crut pouvoir trop faire pour reconnaître son zèle, et le revêtit de la dignité de comte des domestiques. Aëtius en conçut une violente jalousie, mais il dissimula en

habile courtisan ; et trompant le comte Boniface par de fausses démonstrations d'une sincère amitié, il travailla, dès qu'il fut retourné dans son gouvernement, à le perdre dans l'esprit de Placidie. Boniface possédait de grands biens en Afrique, et il y vivait presqu'en souverain. Il épousa une femme nommée Pélagie, du sang royal des Vandales. Aëtius saisit ce moment pour insinuer à Placidie que Boniface aspirait à se rendre indépendant ; qu'il s'était allié aux Vandales pour s'aider de leurs forces dans le besoin ; et que, par les immenses richesses qu'il avait accumulées, il s'était mis en état de tout oser. Placidie n'était point assez en garde contre les impressions qu'on lui donnait contre les absens; elle écouta les insinuations d'Aëtius ; et pour mieux la persuader, ce général, perfide envers Boniface, fit entendre à l'impératrice qu'elle pouvait s'assurer de la vérité en rappelant Boniface. « Or- « donnez-lui de venir à Rome, dit-il, « vous verrez s'il obéira ».

Aëtius avait écrit d'avance à ce commandant pour l'avertir comme son ami qu'on l'avait noirci auprès de Placidie ; qu'elle devait le mander sur un faux prétexte ; mais que s'il venait à Rome, sa

vie serait en danger. Ainsi prévenu, le comte refusa d'obéir, et son refus parut à Placidie la preuve complète de sa rebellion. Elle le fit déclarer ennemi de l'état, et envoya une armée contre lui sous la conduite de trois généraux, Wavorce, Gallion et Sinox. Le dernier, apparemment jaloux de ses collègues, s'en défit par trahison, et s'accommoda ensuite avec Boniface, que l'armée romaine avait assiégé. Le comte, toujours loyal dans sa conduite, ignorait la perfidie de Sinox lorsqu'il s'arrangea avec lui; aussitôt qu'il en fut instruit, lui-même le punit de mort. Mais ne se croyant point en état de résister seul aux forces qu'on se préparait à lui opposer, il appela à son secours Genseric, roi des Vandales, établis en Espagne. La principale condition de leur traité fut qu'ils partageraient l'Afrique. Elle était alors la plus riche contrée de l'empire d'Occident, parce qu'elle n'avait encore éprouvé aucune des calamités dont les nations septentrionales avaient affligé les Gaules, l'Italie et l'Espagne. Genseric saisit avec joie la proposition de Boniface, et s'empressant de passer en Afrique avec toute sa nation, hommes, femmes et enfans, il mena avec lui, outre ses Vandales, un

grand nombre d'Alains, de Goths et d'autres barbares qui s'attachèrent à lui par l'espérance du butin ; et avec des forces si formidables il s'empara en peu de temps de toutes les villes d'Afrique, à l'exception de Carthage, de Cirtha et d'Hippone.

Aëtius faisait alors la guerre dans les Gaules contre les Français, et après les avoir vaincus dans une sanglante bataille, il avait repris sur eux plusieurs places sur les bords du Rhin.

Les affaires d'Afrique donnaient à Placidie de vives inquiétudes, et les amis que le comte Boniface conservait à la cour, ne pouvant se persuader qu'un homme jusqu'alors si sage, et si constamment attaché à ses devoirs, se fût révolté sans cause légitime, et plus étonnés encore de lui voir partager avec les Vandales, une province où il commandait presqu'en souverain, sous l'autorité de l'empereur, obtinrent la permission d'aller s'informer à lui-même des motifs de ce changement. Boniface leur montra la lettre d'Aëtius ; ils l'emportèrent, et la remirent à l'impératrice. Placidie fut vivement indignée de la perfidie d'Aëtius ; mais comme elle ne pouvait se passer de lui, et que ce n'était point

le moment de le punir, lors qu'il remportait des victoires éclatantes dans les Gaules, elle dissimula avec ce général, et écrivit au comte Boniface la lettre la plus obligeante, par laquelle elle lui offrait le pardon de sa révolte, en exigeant qu'il fit tous ses efforts pour engager les Vandales à repasser en Espagne. Le comte entra de bonne foi dans les vues de l'impératrice, et offrit de très-fortes sommes à Genseric pour lui faire retirer ses troupes des places dont il s'était emparé; mais n'ayant pu rien obtenir, ni par ses prières, ni par les plus magnifiques promesses, il se vit obligé de recourir à la force des armes. Il fut battu dans un premier combat, et assiégé dans Hippone, il s'y défendit pendant quatorze mois. Les assiégeans furent obligés de se retirer par le défaut de vivres. Boniface reçut de Rome un renfort de troupes, et il lui en vint un autre de Constantinople, sous le commandement d'Aspar. Il se crut alors assez fort pour hasarder contre les Vandales une nouvelle bataille; mais elle lui fut encore plus funeste que la première, et les deux généraux eurent peine à se sauver. Aspar reprit le chemin de Constantinople, et Boniface fit voile pour l'Italie. Les ha-

bitans d'Hippone ouvrirent leurs portes, et il ne resta aux Romains, dans l'Afrique, que les villes de Cirtha et de Cartage. Placidie reçut très-bien le comte Boniface; elle le rétablit dans la charge de grand-maître de la milice, qu'on lui avait ôté pour la donner à Aëtius, et lui donna en même-temps le commandement d'une armée. Cette faveur fit connaître à Aëtius que sa trahison était découverte; et, ne doutant point que Boniface ne profitât de son absence pour se venger de lui, il se hâta de faire la paix avec les Français, pour se mettre en défense contre un ennemi d'autant plus à craindre, qu'outre ses grands talens et le juste ressentiment qu'il devait avoir contre lui, il était alors appuyé de toute l'autorité de Placidie. En effet, Boniface marcha le premier contre Aëtius; celui-ci vint à sa rencontre, et fut vaincu; mais Boniface reçut une blessure, dont il mourut trois mois après. Le comte Sébastien son gendre fut pourvu de la charge de grand-maître de la milice. Aëtius, jugeant qu'on ne se bornerait pas à le priver de ses dignités, se retira dans ses terres pour mettre sa vie en sûreté. Ses ennemis tentèrent de le surprendre et de l'enlever: pour se dérober

à leurs persécutions, il passa dans la Pannonie, auprès de Rugila, roi des Huns, dont il s'était fait un ami, lorsqu'il lui avait été donné en ôtage. Il obtint de ce prince des troupes nombreuses, et repassa en Italie à la tête d'une armée de Huns. Placidie appela les Visigoths à son secours ; mais l'intention d'Aëtius était moins de faire la guerre à l'empire que de forcer Placidie à lui rendre ses dignités et ses emplois. Cette princesse faible et timide se défia de ses forces ; sa fierté céda à la crainte que lui inspirait un si redoutable général. Elle l'invita à revenir à sa cour, lui promettant de tout oublier : on lui rendit la charge de grand-maître de la milice, et dans la même année on le créa patrice.

Le comte Sébastien fut sacrifié à ce traître ; il fut non-seulement dépouillé, mais encore banni, et obligé de se retirer à Constantinople.

Cette année fut fâcheuse pour Placidie : peu après s'être vue forcée de se laisser faire la loi par Aëtius, elle éprouva un chagrin bien sensible pour une mère. La princesse Honoria sa fille, à qui Valentinien venait de donner le titre d'auguste, se laissa séduire par un officier ou intendant de sa maison. Elle

n'avait encore que seize ans, et déjà aussi intrigante que faible, elle formait des desseins qui furent depuis bien funestes à l'empire. Cette jeune princesse se déshonorant par un commerce scandaleux, irrita tellement son frère, qu'il n'eut point la prudence d'étouffer son opprobre dans le silence; il fit au contraire éclater son indignation contre sa sœur, et l'envoya à Constantinople, où elle fut tenue dans une espèce de captivité. Honoria, transportée de fureur, jura de se venger de Valentinien; et ce fut alors qu'elle fit passer à Attila, roi des Huns, cet anneau, gage de sa foi, dont il se fit un prétexte pour passer en Italie à la tête d'une armée. Quelques auteurs prétendent cependant qu'Honoria entretenait avec lui un commerce secret, dès avant que sa liaison suspecte eût éclaté; il faut alors la supposer doublement perfide; et j'aime mieux croire avec les autres, que ce furent les suites de son égarement qui la portèrent à devenir plus coupable encore, que de supposer dans une si jeune personne une duplicité révoltante.

Aëtius, envoyé dans les Gaules contre les Bourguignons qui s'étaient révoltés, continuait de justifier par des vic-

toires l'opinion qu'on avait de ses talens, et se faisait ainsi pardonner ses autres torts. Après avoir réduit les Bourguignons à demander la paix; il marcha contre les Visigoths, qu'il vainquit aussi; et les Bourguignons ayant repris les armes, Aëtius les soumit de nouveau, et tua leur roi Gondicaire dans une sanglante bataille. Vers ce même temps, Valentinien fit la paix avec Genseric, en lui abandonnant ce qu'il avait conquis en Afrique, mais à la charge d'un tribut; et pour la sûreté du traité, Genseric donna en ôtage son fils Uneric.

Valentinien, ayant alors près de dix-huit ans, se rendit à Thessalonique, l'an 437, pour épouser Licinia-Eudoxia, fille de Théodose; il ratifia en même-temps la cession de l'Illyrie orientale, que Placidie avait faite en son nom en faveur de ce mariage.

Genseric ne jouit pas long-temps du repos qu'il avait recouvré en faisant la paix avec Valentinien. Incapable d'en sentir les avantages, ce roi des Vandales ne pensa qu'à tromper l'empereur par des apparences d'attachement et de fidélité; et aussitôt qu'il eut obtenu de ce prince de lui renvoyer son fils, il attaqua la ville de Carthage, et y com-

mit les plus affreux excès. Ce barbare ambitieux et sans foi, passa ensuite en Sicile, où il fit de grands ravages. Il avait mis le siége devant Palerme, mais il le leva tout à coup pour repasser en Afrique, sur l'avis qu'on lui donna que le comte Sébastien, gendre de Boniface, y était arrivé. Genseric lui soupçonnait de mauvais desseins, mais il n'avait d'autre intention que de trouver un asile parmi les Vandales. On l'avait rendu suspect à Constantinople, peut-être par les artifices d'Aëtius son ennemi capital. Il vint d'abord dans les Gaules, et se réfugia ensuite à Barcelone; mais toujours poursuivi par Aëtius, il chercha son salut en Afrique, où Genseric, dont il ne put vaincre la défiance, le fit impitoyablement massacrer.

L'irruption de ce conquérant dans la Sicile avait alarmé Théodose; il fit armer une puissante flotte, et déjà elle mettait à la voile pour passer en Sicile, lorsqu'on apprit que les Perses, les Sarrazins et d'autres nations qui habitaient les montagnes situées au nord de l'Asie orientale, attaquaient de tous côtés les frontières de l'empire, et ce qui causait encore plus de terreur, c'est que les Huns menaçaient d'envahir la Thrace

et l'Illyrie. Cette redoutable nation, originaire des régions septentrionales de la Scythie asiatique, aujourd'hui la grande Tartarie, s'était successivement avancée par ses conquêtes jusqu'aux Palus Méotides, et les ayant traversés vers l'an 376, avait assujéti les Alains, les Goths et autres peuples barbares; s'était emparée de leur pays, avait ensuite pénétré d'un côté jusque vers les embouchures du Danube; de l'autre jusqu'aux portes caspiennes, où se termine le mont Taurus. Ces peuples, dont le seul aspect inspirait l'effroi, se nourrissaient, dans les vastes plaines qu'ils occupaient, de chair crue et de racines sauvages; n'avaient d'autre habitation pour eux, leurs femmes et leurs enfans, que des chariots qu'ils promenaient de tous côtés, et s'arrêtaient où ils trouvaient des pâturages pour leurs troupeaux. Vous reconnaîtrez, ma chère Aline, dans cette manière de vivre beaucoup des usages qui sont encore suivis par les Tartares de nos jours. Mais ceux anciennement connus sous le nom de Huns étaient infiniment plus redoutables. Sans aucune demeure fixe, sans aucune sorte de religion, et sans connaître d'autres lois que leurs caprices et

leur légèreté naturelle, ils étaient sans frein et sans mœurs ; ils erraient en tout lieu pour y porter le ravage et la désolation ; on les voyait souvent paraître en deçà du Danube, tantôt pour piller les terres des Romains, tantôt pour leur vendre leurs services et les secourir contre d'autres barbares. Ils avaient en dernier lieu obtenu de Théodose, par la médiation d'Aëtius, une partie de la Pannonie sur les bords de la Save, et ce prince, pour mieux assurer la paix avec eux, s'était soumis à leur payer chaque année trois cent cinquante livres d'or. Roas, ou Rugila leur roi qui avait fait ce traité avec Théodose, voulait attaquer quelques nations qui habitaient sur le Danube, et menaçait de rompre avec Théodose qui les avait pris sous sa protection Rugila mourut, et laissa le royaume des Huns à deux de ses neveux, Attila et Bleda.Ces deux frères, encore plus avides et plus ambitieux que leur oncle, exigèrent de Théodose, pour le laisser en paix, sept cents livres d'or au lieu de trois cent cinquante qu'il payait à Rugila, et la liberté d'assujétir les nations du nord qu'ils jugeraient à propos. Ils exigèrent de plus qu'on leur livrât

les Huns qui s'étaient réfugiés chez les Romains. Il y avait parmi ces fugitifs quelques princes du sang royal, et tous furent mis en croix. Après ce traité, Attila et Bleda soumirent un grand nombre de nations de la Scythie qui avaient leurs chefs et leurs rois particuliers; mais Attila peu content de partager avec son frère le vaste empire des Huns, le fit assassiner afin de régner seul, et dès lors il forma le projet de se rendre maître de toute la terre. Il soumit en peu de temps les Goths qui étaient restés dans leurs anciennes demeures, ainsi que les Gépides, les Suèves, les Alains, les Sarmates et d'autres. Il possédait seul toute la Scythie et la Germanie septentrionale, et menait à sa suite les rois de ces nations qui semblaient composer sa garde, et qu'il avait tellement soumis, qu'on dit, que prompts à exécuter ses ordres, ils volaient au moindre de ses signes, et se tenaient dans le silence et le tremblement devant lui. Deux de ces rois avaient acquis sa confiance, l'un nommé Valamir, roi des Ostrogoths, dont il estimait la candeur, la franchise et la discrétion; l'autre nommé Adaric, roi des Gépides, prince sage,

et qui lui était inviolablement attaché.

C'est ce terrible et redoutable conquérant, cet Attila fameux, qu'Honoria appela à son secours pour la délivrer de l'espèce de captivité où elle était retenue. Le portrait que les historiens font de sa personne n'est point celui d'un vainqueur aimable et fait pour plaire. Il était petit et ramassé dans sa taille; une large poitrine, une grosse tête, des cheveux à moitié blancs, de petits yeux, le nez écrasé, le teint fort basané. Son air, sa démarche, les mouvemens de ses yeux inspiraient l'effroi; on ne pouvait, dit-on, l'aborder sans trembler. Il méprisait le luxe de la table et des habits; et tandis qu'il donnait de somptueux repas aux rois ses sujets, et les faisait servir sur de la vaisselle d'or, lui-même se contentait de la nourriture la plus simple, et n'avait que des plats et des tasses de bois. Quant à son caractère, vous avez déjà vu qu'il était porté à la cruauté, et que tous les moyens lui étaient bons pour satisfaire son ambition. Aux talens militaires, il savait joindre, au besoin, la ruse et l'artifice, le mensonge et la fourberie. Du reste, il avait l'esprit vaste et capable d'embrasser à la fois les différens projets que

lui présentait une ambition démesurée.

Dans le moment où il se préparait à recommencer la guerre contre Théodose, la ville de Constantinople, l'an 446, fut presque entièrement renversée par des tremblemens de terre qui durèrent six mois, et se firent sentir dans plusieurs contrées de l'Orient. Une cruelle famine survint, et fut suivie de maladies pestilentielles qui emportèrent un nombre infini d'habitans. Dans ces funestes circonstances, Attila vint ravager la plupart des provinces de la Grèce, et pénétra jusqu'aux Thermopyles. Il avait été attiré dans les états de Théodose, d'un côté, par Genseric, roi des Vandales, que Théodose avait fait attaquer par sa flotte; de l'autre, par la princesse Honoria, sœur de Valentinien, qui, comme je vous l'ai déjà dit, avait appelé Attila pour se venger de son frère, et lui avait envoyé son anneau pour gage de sa foi. C'était donc comme épouse que ce conquérant venait la demander à main armée; mais il ne paraît pas qu'il en fit la demande solennelle dans cette première invasion; il ne fit alors connaître ses prétentions que par des ravages. Deux batailles que Théodose perdit contre les Huns, le forcèrent à demander la paix;

et pour l'obtenir, il se soumit à la honteuse condition de payer au vainqueur six mille livres d'or pour le passé, et deux mille tous les ans par forme de tribut.

Ainsi, à la honte, à l'opprobre de l'empire, ce n'était plus que par l'or qu'on éloignait les barbares, et leur avidité augmentait d'année en année. Par ce même traité, Théodose s'obligea de rendre les transfuges de l'armée des Huns, et même les prisonniers romains qui s'étaient sauvés sans payer leur rançon.

Le trésor public était épuisé par les dépenses de Théodose, en fêtes, jeux et spectacles; pendant qu'on dépensait un argent immense pour ces objets inutiles, on négligeait le soin d'entretenir les armées et de maintenir la discipline. Pour payer les six mille livres d'or, il fallut charger de nouveaux impôts les peuples déjà ruinés; tout contribuait donc à hâter la décadence de l'empire. On doit attribuer le goût de Théodose pour les frivoles amusemens, aux eunuques qui l'environnaient, et sur-tout à l'un d'eux nommé Chrysaphius, qui était, dit-on, le plus méchant des hommes. Je vous ai dit précédemment qu'avec les meilleures qualités, Théodose avait mal-

heureusement une faiblesse de caractère qui le rendait très-susceptible de recevoir les impressions de ceux qui l'entouraient. En vain Pulchérie sa sœur avait travaillé à l'en guérir en lui en faisant sentir les inconveniens; son indolence avait toujours pris les dessus, et son aveugle confiance en ses ministres tourna au préjudice de ses sujets, et même de sa famille. Chrysaphius, par ses artifices, s'était totalement emparé de l'esprit de son maître; mais ne pouvant gouverner seul sans éloigner des affaires la princesse Pulchérie, qui quelquefois contrariait ses mauvaises intentions, cet eunuque s'entendit avec l'impératrice Eudoxie, jalouse elle-même du crédit de sa belle-sœur. Tous deux parvinrent à altérer un peu la parfaite intelligence du frère et de la sœur; mais comme Théodose hésitait encore à éloigner Pulchérie, cette princesse fut avertie; et sans attendre l'ordre de quitter la cour, elle prit d'elle-même la résolution de se retirer dans un faubourg de Constantinople, pour y vivre dans la retraite et la tranquillité. Eudoxie partagea d'abord avec Chrysaphius le poids du gouvernement; mais elle ne conserva pas long-temps son autorité. Le perfide

Chrysaphius, non content d'avoir éloigné la sœur, voulut écarter l'impératrice elle-même. Pour y parvenir, il donna à Théodose des soupçons sur sa fidélité. Eudoxie, qui continuait de cultiver les lettres, goûtait beaucoup la conversation d'un nommé Paulin, officier du palais, maître des offices, qui avait l'esprit très-orné ; il avait d'ailleurs contribué à la placer sur le trône impérial. Elle le voyait familiairement, et peut-être la reconnaissance qu'elle lui devait la portait à oublier un peu la dignité de son rang, et à le traiter avec une distinction qui donna lieu aux calomnies. Le méchant Chrysaphius profita d'une circonstance susceptible d'être mal interprétée, pour allumer la jalousie de Théodose, qui s'enflamma tellement, que sur un simple soupçon il fit tuer Paulin, et ne prit aucun soin de cacher la cause de cette cruelle action. Eudoxie vit dès ce moment l'indifférence de Théodose succéder à l'amour qu'il avait eu pour elle ; d'autant plus sensible à ce changement et aux bruits injurieux qui circulaient, qu'elle ne les avait pas mérités, elle demanda et obtint la permission de se retirer à Jérusalem, l'an 450. Eudoxie avait fait un pélerinage dans cette ville

pour accomplir un vœu qu'elle avait fait d'y aller aussitôt que sa fille serait mariée, et elle avait alors fait beaucoup de dons dans les églises et fait rebâtir ou rétablir les murailles de Jérusalem. Elle en avait même rapporté les reliques de saint Etienne, premier martyr, et il y avait alors près de dix ans que sa fille était mariée, ce qui prouve qu'Eudoxie n'était plus très-jeune, et que des soupçons aussi tardifs contre sa vertu n'auraient point dû prendre accès dans l'esprit de son époux. Nous verrons d'ailleurs que plus de vingt ans après elle protesta, en mourant, de son innocence, et jura qu'elle avait été injustement soupçonnée. Cette princesse, si malheureusement victime des artifices d'un vil esclave, ne fut pas encore tranquille dans la retraite qu'elle s'était choisie. Elle avait emmené avec elle un prêtre nommé Sévère, et un diacre qui s'appelait Jean; on irrita contr'eux la jalousie de Théodose, et il envoya le comte Saturnin, capitaine de ses gardes, pour les faire assassiner. Eudoxie ne put contenir son ressentiment, et fit massacrer Saturnin. Théodose, pour la punir, lui ôta tous les officiers qui la servaient. Cette disgrâce attira celle d'un autre

grand officier de la cour, nommé Cyrus, né à Panolis en Egypte. Il s'était fait connaître par son savoir et par un talent peu commun pour la poésie. Eudoxie, qui aimait beaucoup les vers, l'avait fortement protégé auprès de Théodose, et il était parvenu aux premières dignités de l'empire. Il s'en était montré digne par sa sagesse, son intégrité et sa modestie. Il avait même rendu des services essentiels à l'empire; il avait remédié aux désordres que les tremblemens de terre avaient causés dans Constantinople, et en avait fait rebâtir les murailles avec une diligence incroyable. La reconnaissance que le peuple en conçut, son estime et son affection pour Cyrus causa la perte de cet officier. Un jour qu'il était dans le cirque, le peuple cria en présence de l'empereur : *Constantin a fondé la ville de Constantinople, et Cyrus l'a renouvelée.* Ces acclamations blessèrent l'orgueil de Théodose; et comme Cyrus n'avait plus l'appui d'Eudoxie, ses ennemis et ses envieux n'eurent pas de peine à achever de le ruiner dans l'esprit de l'empereur. On l'accusa de favoriser le paganisme et d'être lui-même païen. Sous ce prétexte on le dépouilla de ses dignités, et ses biens fu-

rent confisqués. Il se réfugia dans une église et entra dans la cléricature. Quelque temps après Théodose, touché de son état, le fit ordonner évêque de Cotyée dans l'Egypte.

L'eunuque Chrysaphius qui n'avait plus de concurrent dans la faveur de Théodose, en abusa cruellement, et signala son crédit par la persécution qu'il fit souffrir à saint Flavien, patriarche de Constantinople, et par la protection dont il appuya ouvertement l'hérétique Entychès. Les affaires de l'empire étaient au dedans et au dehors dans une horrible confusion. Théodose sentant le besoin des conseils de Pulchérie, la fit inviter à revenir auprès de lui Cette princesse s'empressa de le faire; et si son crédit ne prévalut pas en tout sur celui de Chrysaphius, elle réussit au moins à éclairer son frère sur le danger où son favori exposait la religion.

Attila se plaignait de l'inexécution du traité; il n'avait point encore reçu les six mille livres d'or; et comme il menaçait vivement, l'empereur s'empressa de s'acquitter; et pour appaiser Attila, lui envoya une ambassade solonnelle. La paix fut confirmée; mais le perfide Chrysaphius tenta de gagner l'un des officiers

d'Attila pour l'engager à l'assassiner ; Théodose fut même compromis dans cette odieuse tentative, qu'on prétend qu'il avait eu la lâcheté d'approuver. Attila lui adressa des reproches sanglans, et demanda qu'on lui remit Chrysaphius. A force de prières et de soumissions, Théodose le fléchit et obtint la grâce de son favori. Cependant on vit bientôt après tomber ce vil eunuque ; il fut disgrâcié, dépouillé de ses charges ; ses biens furent confisqués, et on le relégua dans une île. On attribue à diverses causes la chute de Chrysaphius ; mais la princesse Pulchérie y eut la plus grande part, et sa disgrâce causa une joie générale.

Théodose mourut dans la même année l'an 450, d'une chute de cheval, sans laisser de successeur. Il était dans la cinquantième année de son âge, et en avait régné quarante-deux et quelques mois depuis la mort de son père.

La princesse Pulchérie cacha pendant quelques jours la mort de Théodose ; elle avait des droits bien établis à l'empire, et personne n'était plus en état qu'elle de gouverner sagement. Cependant comme aucune femme n'avait encore régné seule, et qu'elle craignait

que son sexe ne devint le prétexte de quelque révolution, elle prévint les obstacles qu'on aurait pu apporter à son couronnement en prenant d'elle-même la résolution de se marier. Elle crut que sa qualité d'auguste la mettait en droit de disposer de l'empire en faveur de celui qu'elle jugerait le plus digne de remplacer son frère, et jeta les yeux sur Marcien, homme distingué par sa vertu et d'autres qualités estimables. Elle le fit appeler, lui offrit de le revêtir de la puissance souveraine s'il voulait, en l'épousant, s'engager à lui laisser la liberté d'être fidèle à son vœu de virginité. Pulchérie avait cinquante-un ans et Marcien cinquante-huit. Il accepta la condition, et dans l'instant Pulchérie manda le patriarche, convoqua le sénat, et assembla l'armée pour déclarer son choix. Cette déclaration fut reçue avec joie, et Marcien fut proclamé avec un applaudissement universel. Il était né dans la Thrace et avait été d'abord simple soldat. On ne trouve rien dans l'histoire sur les emplois qu'il exerça jusqu'à son élévation à l'empire; mais il paraît qu'il monta de grade en grade par son mérite. Parvenu au dernier échelon, à la puissance suprême, Marcien se mon-

tra digne d'être souverain. Son premier acte d'autorité fut de punir de mort l'eunuque Chrysaphius qui avait si indignement abusé de l'aveugle confiance que Théodose avait eue en lui. Il donna ensuite son attention à pourvoir de dignes sujets les principales places de l'état, et à réparer les désordres qu'avait causé la faiblesse du dernier empereur.

Dans cette même année mourut Placidie, mère de Valentinien. On a loué sa prudence et sa piété; mais on lui a reproché trop de mollesse dans la conduite de ses affaires, et sur-tout d'avoir élevé son fils dans la nonchalance et un goût de volupté qui le perdit, et attira sur l'empire l'Occident les plus fâcheuses calamités. Attila, toujours occupé de vastes projets, menaçait à la fois les deux empires. Lorsqu'il eut appris l'élévation de Marcien, il lui envoya demander le tribut qu'il avait imposé à Théodose. Le nouvel empereur lui fit cette réponse digne d'un véritable souverain : « Qu'il consentirait sans peine à lui faire « des présens s'il voulait être son ami ; « mais qu'il saurait se défendre s'il se « déclarait son ennemi ; qu'au surplus il « ne se résoudrait jamais à tenir la hon- « teuse convention que son prédéces-

« seur avait faite avec lui ». Attila employa en vain les plus terribles menaces; il ne put effrayer Marcien, et le roi des Huns suspendit l'effet de son ressentiment jusqu'à ce qu'il eût exécuté le projet qu'il avait formé de porter la guerre en Occident. La princesse Honorie ne cessait de l'en presser, et lui faisait entendre qu'en qualité d'auguste et de sœur de Valentinien, elle avait sur une portion de l'empire des droits qu'elle lui abandonnerait s'il l'épousait. Attila saisit avidement ce prétexte d'attaquer Valentinien, et lui envoya une ambassade pour réclamer Honorie, qu'il regardait, disait-il, comme sa femme, depuis que, pour gage de sa foi, elle lui avait envoyé son anneau. Il demandait en même temps la moitié de l'empire comme appartenant de droit à cette princesse.

Cette demande annoncée depuis si long-temps, mais qui ne s'effectua qu'après la mort de Théodose et celle de Placidie, semble annoncer que malgré la faiblesse qu'on leur reproche, ces personnages en imposaient un peu à Attila, puisque ce ne fut que lorsqu'ils eurent cessé d'exister qu'il osa faire valoir ses excessives prétentions.

Placidie plia quelquefois lorsque les circonstances l'exigèrent, et principalement vis-à-vis d'Aëtius; mais en d'autres occasions elle sut montrer de la fermeté; elle en eut beaucoup plus que son fils. Aussi un auteur moderne (1) a-t-il dit: « Pendant que le trône d'Orient « se fortifiait par l'appui d'un homme, « celui de l'Occident chancelait par la « mort d'une femme ». Cette phrase fait sans doute honneur à notre sexe. Placidie n'eut point les talens éminens qu'on accorde à Pulchérie; mais sa prudence sauva l'empire des violentes convulsions qu'il éprouva bientôt après sa mort; et son fils était si convaincu de sa supériorité sur lui, qu'en avançant en âge il lui laissa l'autorité dont elle jouissait pendant sa minorité.

Mais revenons à la réponse que fit cet empereur à la demande d'Attila. Valentinien répondit que sa sœur était mariée, et qu'au surplus il était inoui que les femmes eussent jamais été admises à partager l'empire comme un héritage ordinaire. Quelques auteurs ajoutent que pour appaiser Attila et détourner le fléau qui menaçait l'Italie, il lui fit pas-

(1) Anquetil.

ser en même temps des sommes d'or considérables. Cet envoi, s'il eut lieu, ne fit que changer le théâtre de la guerre. Attila s'était engagé, d'un autre côté, envers Genseric, roi des Vandales, à faire la guerre à Théodoric, roi des Visigoths établis dans les Gaules. Genseric avait marié Unnéric son fils avec l'une des filles de Théodoric; et sur le simple soupçon qu'elle avait voulu le faire empoisonner, il l'avait renvoyée à son père, après lui avoir fait couper le nez et les oreilles. Furieux de cet outrage, Théodoric se préparait à en tirer une vengeance éclatante; et pour le prévenir, Genseric obtint d'Attila, par de riches présens, qu'il tournât ses armes contre les Visigoths. Un ancien écrivain dit encore que Clodion, roi des Français, étant mort, Mérouée, le plus jeune de ses fils, s'était emparé de la couronne avec le secours d'Aëtius, au préjudice de son aîné, qui vint implorer la protection d'Attila. Tous ces motifs étaient plus que suffisans pour colorer l'invasion qu'il méditait; mais voulant tromper Théodoric et Valentinien, il fit dire au premier par ses ambassadeurs qu'il n'en voulait qu'aux Romains; et à Valentinien, que son projet ne regardait

que les Visigoths. L'empereur ne fut point dupe de ce subterfuge; et démêlant son dessein de séparer les forces des Visigoths et des Romains, pour les accabler les uns après les autres, il fit consentir Théodoric à joindre ses troupes aux siennes sous le commandement d'Aëtius, pour se défendre contre l'ennemi commun. Le bruit se répandit que l'armée d'Attila était de sept cent mille hommes, dont les Huns faisaient la plus grande force. Mais il l'avait grossie des peuples du nord qu'il avait assujétis ; Ostrogoths, Gépides, Marcomans, Suèves, Hérules et autres, tous commandés par leurs rois particuliers, qui suivaient Attila comme ses sujets.

Cette formidable armée partit au printemps de la Pannonie, aujourd'hui la Hongrie ; et se débordant par toute la Germanie, comme un torrent qui détruit tout sur son passage, elle arrive sur le Rhin et fait son irruption dans la Gaule belgique. Aëtius travaillait avec la plus grande diligence à rassembler ses forces. Outre les Visigoths que Théodoric lui amenait, il attendait un grand nombre de Français, de Saxons, de Bourguignons et d'Alains. Pendant que ce général les rassemblait sous ses drapeaux,

Attila, maître de la campagne, saccagea les villes de Trèves, Metz, Tongres, et s'empara d'une infinité d'autres places jusqu'à Orléans, où il fut arrêté par la vigoureuse résistance des habitans. On dit qu'après plusieurs assauts il était enfin entré dans cette ville; mais Aëtius, qui s'approchait pour le combattre, ne lui laissa pas le temps de la détruire ni même de la piller entièrement. Ce fut dans les plaines de Châlons-sur-Marne que les deux armées se livrèrent l'une des plus sanglantes batailles dont l'histoire fasse mention; elle dura jusqu'assez avant dans la nuit, et la terre fut couverte de quatre-vingt mille morts des deux partis. La perte paraît avoir été beaucoup plus grande du côté d'Attila que de celle d'Aëtius, puisque le roi des Huns, découragé par cette défaite, reprit la route de la Pannonie, dans la résolution de réparer le creux de son armée et de conquérir l'Italie, où il espérait trouver plus de facilité que dans les Gaules, parce qu'il y avait moins de troupes auxiliaires pour la défendre. Théodoric avait été tué dans la bataille de Châlons. Thorismond son fils, désespéré de sa mort, avait pressé inutilement Aëtius d'attaquer Attila dans son

camp, où il s'était retranché après bataille. Ce général fit sentir à Thor mond qu'il était plus à propos qu'il s' retournât à Toulouse, pour empêch qu'en son absence ses frères ne lui en levassent la couronne des Visigoths. donna le même conseil à Mérouée; o lui en fit un crime dans la suite, et l'o prétendit qu'ayant pu exterminer le Huns, il avait favorisé leur retraite dan la vue de s'en faire un jour un appui. Se partisans disent, au contraire, qu'Aëtius ne voulut point détruire entièrement les Huns, parce qu'il craignait que les Visigoths, ennemis naturels de l'empire romain, en cessant de redouter ces peuples, n'eussent formé des entreprises pour accabler l'Occident. Ainsi, dans ces derniers temps, les barbares étaient un frein les uns pour les autres; et la prudente sagesse des bons généraux consistait à mettre en opposition leurs forces réciproques.

Attila employa l'hiver à rassembler une nouvelle armée aussi forte que la première, et au printemps il entra dans l'Italie par le Frioul. Il se donna le titre de *fléau de Dieu*, et signala son arrivée par les plus grands excès de barbarie. Aquilée lui ferma ses portes, et

soutint un long siége. Cette forte et puissante ville finit par être obligée de se rendre faute de vivres, et le cruel vainqueur fit passer les habitans au fil de l'épée, mit le feu à la ville, et la détruisit jusqu'aux fondemens. Vicence, Vérone, Pergame, Plaisance et Modène ne furent pas mieux traitées par ce barbare. Il prit Milan, Pavie, et ruina Padoue. Ceux des habitans de toutes ces contrées qui purent échapper à la fureur d'Attila, se sauvèrent dans les îles de Rialto, de Malamocco, et autres, qui forment aujourd'hui la ville de Venise.

Valentinien était à Rome, et craignait d'y être attaqué; les forces d'Aëtius ne paraissaient pas suffisantes pour le garantir de la fureur d'Attila; mais celui-ci délibérait s'il marcherait vers cette capitale pour la détruire. On lui faisait redouter le sort d'Alaric, qui était mort misérablement après l'avoir saccagée, et d'ailleurs ses troupes étaient fort diminuées par la disette de vivres et par les maladies.

Cependant Valentinien, après avoir long-temps hésité, ne vit d'autre ressource que de traiter avec Attila, et d'en obtenir la paix à quelque prix que

ce fût. Il lui envoya des ambassadeurs, et le pape saint Léon se mit à leur tête. L'empereur comptait sur son éloquence ; il réussit en effet, par la force de ses discours, à inspirer à ce farouche tyran des sentimens de douceur et d'humanité. Attila consentit à faire la paix et à retourner dans la Pannonie, mais à condition qu'on lui paierait un tribut, qu'on lui remettrait la princesse Honorie, et qu'on ferait justice à cette princesse sur les prétentions qu'elle avait sur une partie de l'empire. Saint Léon accepta les conditions, et Attila reprit la route de ses états, l'an 453. Il n'y avait pas lieu d'espérer qu'il y vécût en repos. Il envoya, en arrivant dans la Pannonie, demander pour la seconde fois, à l'empereur Marcien, le tribut que Théodose s'était engagé à payer, avec menace, en cas de refus, de porter le fer et le feu dans ses provinces. Valentinien, qui n'était parvenu à l'éloigner que par de belles promesses, pouvait craindre de l'irriter en différant de lui remettre la princesse Honorie et de remplir ses autres engagemens; heureusement la mort de ce terrible conquérant délivra l'un et l'autre empereurs de toutes leurs inquiétudes. At-

tila, suivant l'usage de sa nation, avait un grand nombre de femmes. A son retour en Pannonie il en épousa une nouvelle nommée Idilcon, et dans le repas de noces il fit un excès de débauche qui lui occasiona une hémorragie dont il mourut.

Avec lui tomba la grande puissance des Huns; la division se mit entre ses enfans qui étaient en grand nombre, et qui tous prétendaient avoir une portion de ses états. Aldaric, roi des Gépides, indigné qu'on voulût partager les peuples et les rois, assujétis par Attila, comme on partage de vils esclaves à la mort d'un maître, secoua le premier le joug de la dépendance. Son exemple entraîna les Ostrogoths, les Alains, les Suèves et les Hérules. Ellac, fils aîné d'Attila, fut tué dans une bataille où les Huns furent taillés en pièces par les Gépides. Ses frères se retirèrent sur les bords de la mer Noire, dans le pays qui s'appelle aujourd'hui la *petite Tartarie.* Les Gépides s'établirent dans la Dace; et ayant fait avec l'empereur Marcien un traité de paix et de confédération, obtinrent de ce prince des pensions annuelles. Les Ostrogoths se fixèrent dans la Pannonie, du con-

sentement des deux empereurs, et Marcien distribua aux autres nations, qui avaient suivi Attila, des terres dans la Thrace et dans l'Illyrie.

Dans la même année, Thorismond, roi des Visigoths, qui s'était rendu odieux par sa hauteur et sa dureté, fut assassiné par ses frères Théodoric et Frédéric, dont le premier lui succéda. Marcien perdit vers le même temps l'impératrice Pulchérie, princesse à jamais mémorable par son esprit, ses talens et son éminente sainteté.

Valentinien, délivré de la crainte des Huns, s'abandonna plus que jamais à son malheureux penchant pour la mollesse et la volupté. Un vil esclave, qui se nommait Héraclius, s'était rendu maître de son esprit; et pour gouverner seul, il travaillait à écarter le général Aëtius, le seul appui qu'eût eu l'empire contre les invasions des barbares. Il fit entendre à Valentinien, trop susceptible lui-même d'une basse jalousie, que les exploits d'Aëtius, son crédit sur les troupes, ses immenses richesses, et les intelligences qu'il avait toujours conservées avec les Huns, ne permettaient pas de douter qu'il n'eût l'ambition de s'élever au-dessus d'une cou-

dition privée. Il avait demandé pour Gaudentius, son fils, l'une des filles de l'empereur ; et dans le moment où Valentinien avait un grand besoin de ses secours, il lui en avait fait la promesse. Les ennemis d'Aëtius se prévalurent de la chaleur avec laquelle il pressait l'empereur de remplir cet engagement pour achever de le rendre suspect ; ils prétendirent qu'il ne recherchait cette alliance que pour acquérir des droits apparens sur le trône impérial, et qu'une prompte mort pouvait seule prévenir ses pernicieux desseins. Il paraît que Valentinien se le laissa persuader, et se livra d'autant plus facilement à ce perfide conseil, que les obligations qu'il avait à son général lui étaient devenues d'un poids insupportable. Un jour qu'Aëtius le sollicitait vivement de conclure le mariage de son fils, Valentinien tira brusquement son épée contre lui, et à peine l'en eut-il frappé, que les courtisans qui l'entouraient percèrent de mille coups l'infortuné Aëtius, et l'étendirent mort au pied du trône impérial. L'un des principaux sénateurs, Pétronius-Maximus, dont Valentinien avait déshonoré la femme, était entré secrètement

dans le complot d'Héraclius contre Aëtius pour ôter à Valentinien l'homme le plus capable de le garantir des attentats qu'on pourrait former contre lui, ou d'en punir les auteurs. Pétronius était neveu de Maxime, qui, sous le règne de Théodose-le-Grand, avait usurpé le titre d'empereur. Sa naissance était illustre, et ses ancêtres avaient toujours possédé les principales dignités de l'empire; il les avait lui-même exercées successivement avec beaucoup de capacité. Il possédait de grands biens, et s'était fait de nombreux amis par sa politesse, son savoir, la douceur de son caractère et ses libéralités. Il eût pu vivre heureux si l'ambition et le désir de la vengeance ne l'eussent égaré jusqu'à lui faire former un affreux complot contre Valentinien. Il gagna sans peine quelques officiers qui avaient été attachés au malheureux Aëtius, et que Valentinien avait eu l'imprudence de garder près de lui. Un jour que l'empereur était sorti de Rome pour s'exercer dans le Champ-de-Mars, deux de ses officiers s'avancèrent contre lui; et après avoir égorgé l'eunuque Héraclius, ils percèrent l'empereur de plusieurs coups, sans qu'aucun des courtisans, témoins de ce

parricide, se mît en devoir de l'empêcher. Cet événement eut lieu l'an 455.

Il n'y a point d'exemple d'un empereur assassiné avec autant de tranquillité que Valentinien, à la vue de son peuple, entouré de sa cour; il ne se présenta personne pour le défendre, et sa mort n'excita point d'émeute. C'est une preuve assez sensible qu'il n'était pas fort aimé; il n'avait que trente-quatre ans, et en avait régné vingt-neuf.

Vous verrez dans ma première lettre les suites de cet assassinat; l'extrême longueur de celle-ci ne me permet pas d'y rien ajouter.

LETTRE XXI.

Pétronius, Avitus, Majorien, Sévère, Flavius, Anthémius, Olybrius, Julius-Népos, Léon II, Zénon et Romulus-Augustulus.

Vous avez sans doute deviné, ma chère Aline, que Pétronius s'empara de l'empire aussitôt après la mort de Valentinien. Il avait trop fait pour rester en chemin; et s'étant revêtu de la pourpre, il se fit proclamer auguste, et créa César son fils Palladius. Mais à peine fut-il placé sur le trône, qu'il vit avec frayeur les précipices qui l'environnaient; il sentit la pesanteur du fardeau dont il s'était chargé; et cet homme, qui était naturellement vertueux, éprouva des remords affreux pour le crime qu'il avait commis envers son souverain. On prétend que sa conscience fut si cruellement déchirée, qu'elle l'aurait porté à quitter Rome et l'empire s'il n'eût cru voir sa perte assurée en abdiquant. Incapable de remédier par lui-même aux

maux dont l'empire était affligé par les nations barbares que la mort de Valentinien avait enhardies à l'attaquer, il jeta les yeux sur Avitus, général de grande réputation, qui s'était retiré dans l'Auvergne sa patrie, pour y jouir des douceurs d'une vie tranquille. Pétronius lui donna le commandement en chef des armées romaines; et pour mieux s'affermir sur le trône dont il n'osait plus descendre, il obtint, à force d'instances, le consentement de l'impératrice Eudoxie pour l'épouser, et donner en mariage à Palladius une des filles de Valentinien, qui se nommait Eudoxie comme sa mère. C'était la même qui avait dû épouser le fils d'Aëtius. Pétronius ne négligea aucun soin pour consoler sa nouvelle épouse, qui regrettait Valentinien, qu'elle aimait malgré tous ses défauts, et quoiqu'il l'eût beaucoup négligée. Elle était cependant l'une des plus belles femmes de son temps, et il paraît que Pétronius ne l'avait pas vue avec indifférence. Devenu son époux, il mit en usage tous les moyens de se l'attacher; et croyant lui donner la plus forte preuve de l'amour qu'il lui portait, il lui avoua imprudemment que pour la posséder, il avait secrètement tramé la mort de Va-

lentinien. Eudoxie frémit en écoutant cet aveu; elle eut cependant la force de dissimuler; mais ne pouvant se voir sans horreur dans les bras du meurtrier de celui qu'elle pleurait encore, elle pensa, dès ce moment, à tirer vengeance d'un si noir forfait. Elle prit la funeste résolution d'inviter Genseric, roi des Vandales établis en Afrique, à venir venger la mort de Valentinien; elle lui promit de l'aider de tous les secours qui dépendraient d'elle, et joignit à ses prières de riches présens. Genseric, flatté de l'espérance d'un riche butin, arma en diligence une puissante flotte, et vint débarquer en Italie. On n'ignorait plus que Pétronius était l'auteur de la mort d'Aëtius et de celle de Valentinien; l'opinion favorable qu'on avait conçue de lui s'était changée tout à coup en haine et en exécration. Dès qu'on apprit le débarquement de Genseric, les habitans de Rome se pressèrent de s'enfuir, et Pétronius lui-même, saisi d'épouvante, songeait à prendre la fuite; mais dans le moment qu'il sortait du palais, le peuple et les soldats, indignés de sa lâcheté, le mirent en pièces, et jetèrent son corps à la rivière. Il n'avait régné que deux mois et dix-sept jours.

Genseric trouva Rome sans défense et la livra au pillage ; mais le pape saint Léon qui fut au-devant de lui, obtint que les habitans auraient la vie sauve et qu'on ne mettrait point le feu à la ville. Les Vandales saccagèrent pendant quatorze jours cette malheureuse capitale ; et après en avoir transporté les richesses sur leurs vaisseaux, ils emmenèrent à Carthage parmi les captifs l'impératrice Eudoxie et ses deux filles, Eudoxie et Placidie. Genseric maria la jeune Eudoxie avec Unnéric son fils. Il paraît que Palladius avait péri en même temps que son père.

L'impératrice Eudoxie, si inhumainement emmenée en esclavage, dut cruellement gémir d'avoir mis sa confiance dans un prince barbare, plus avide de butin, que jaloux de la gloire de protéger une famille malheureuse. Et quelle famille encore ? Celle de son ami et son allié ; car Valentinien avait été l'un et l'autre ; mais la conduite de Genseric envers le comte Boniface aurait dû apprendre à Eudoxie, qu'on ne pouvait attendre de lui des sentimens généreux ; et malgré les embarras qui occupaient alors l'empereur Marcien, elle eût mieux fait d'implorer sa jus-

tice, que de réclamer les secours d'un barbare.

Avitus, général des armées romaines, était à Toulouse, où Pétronius l'avait envoyé pour ménager la paix avec le roi des Visigoths. Au premier avis qu'on eut de la mort de cet empereur, Théodoric, et les officiers romains qui avaient suivi Avitus, lui conseillèrent de prendre la pourpre, et le roi des Visigoths lui promit, non-seulement de conclure la paix qu'il était venu négocier, mais de l'aider de toutes ses forces pour le maintenir sur le trône. Il résista longtemps; et ayant enfin accepté l'empire, il se rendit dans la ville d'Arles, où il fut solennellement proclamé par le peuple et par les soldats. Il fut ensuite appelé à Rome par le sénat, qui lui confirma le titre d'auguste, et peu de temps après il fut reconnu par l'empereur Marcien. Avitus donna le commandement général des armées à Ricimer, isssu de la race royale des Suèves, et petit-fils par sa mère de Vallia, roi des Goths, établis en Espagne. C'était le plus grand capitaine qui fut alors en Italie; on lui a attribué tous les talens qui concourent à former un excellent général; mais il était d'une ambition démesurée, fourbe

et rusé, sans honneur et sans foi. C'est vers l'époque de l'élévation d'Avitus, l'an 456, que s'alluma en Espagne une guerre sanglante entre les Suèves, maîtres de l'Espagne occidentale, et Théodoric, roi des Visigoths. Réchiaire, roi des Suèves, était entré dans la province de Carthagène, pour l'enlever à l'empire romain. Avitus lui dépêcha des ambassadeurs pour le sommer d'observer les anciens traités. Théodoric, qui s'était engagé à défendre Avitus, et dont la sœur avait épousé Réchiaire, envoya de son côté des ambassadeurs à son beau-frère, pour lui représenter l'injustice de l'usurpation qu'il voulait faire. Réchiaire, sans égard pour leurs représentations, entra dans l'Espagne tarragonaise qui appartenait à l'empire, et y fit d'horribles dégâts. Il répondit à une seconde ambassade de Théodoric, qu'il n'avait aucun compte à lui rendre de sa conduite, ou qu'il irait l'en instruire à Toulouse. Une réponse aussi fière irrita Théodoric; il arma en diligence, et après s'être concerté avec Avitus, il entra en Espagne à la tête d'une nombreuse armée. Il avait amené avec lui Gundicaire et Chilpéric son fils, tous deux rois des Bourguignons; et les deux

armées s'étant rencontrées, les Suèves furent entièrement défaits. Réchiaire alla chercher son salut à l'extrémité de la Galice ; Théodoric le poursuivit sans relâche ; et l'ayant pris, il le fit mourir.

Dès-lors tomba le royaume des Suèves. Théodoric nomma pour gouverner ces peuples un nommé Anilphe qui avait eu beaucoup de part à la victoire des Visigoths ; mais ce gouverneur s'étant révolté peu de temps après, tomba entre les mains de Théodoric qui lui ôta la vie. Avitus ne garda pas longtemps le trône impérial ; soit qu'il n'eût pas eu pour Ricimer la déférence qu'exigeait cet ambitieux général, soit pour d'autres causes, il s'aperçut qu'on tramait sa perte ; et n'ayant pas l'appui de Théodoric, alors occupé en Espagne, il quitta volontairement la pourpre impériale, se mit dans les ordres sacrés, et fut fait évêque de Plaisance. Quelque temps après, il fut averti que le sénat romain en voulait à sa vie ; il prit la fuite pour se retirer en Auvergne sa patrie et mourut en chemin. Il avait tenu les rênes de l'empire environ dix mois et demi.

Il ne manquait à Ricimer que le titre d'empereur ; il en avait toute l'autorité,

et en usait en maître impérieux; mais n'osant cependant se revêtir de la pourpre à cause de sa religion, il différa quelque temps à choisir un successeur à Avitus; et après dix mois de vacance, il éleva sur le trône d'Occident, Majorien, qu'il fit empereur.

Marcien venait de mourir, après avoir gouverné pendant sept ans l'empire d'Orient. Ce prince fut pieux et simple dans ses mœurs, sans que ces vertus douces aient nui au courage et à la majesté qui conviennent à un empereur. Il sut se faire aimer et respecter de ses sujets, qui appelaient le temps de son règne le siècle d'or. C'est vous dire qu'il laissa la meilleure réputation. Ce prince avait vivement senti les maux que Genseric avait faits dans l'Occident; le pillage de Rome, l'enlèvement de l'impératrice Endoxie et de ses filles, et il se préparait à lui faire la guerre, avec d'autant plus de raison, que ce barbare conquérant, après avoir saccagé l'Italie et la Sicile, menaçait l'Illyrie, le Péloponèse et le reste de la Grèce, sans égard pour les remontrances que Marcien lui avait fait faire par ses ambassadeurs. Ce prince se disposait à tourner ses armes contre ce dévastateur, lors-

qu'une maladie vint l'enlever à l'âge de soixante-cinq ans, l'an 457.

Flavius-Léon, premier du nom, fut élu empereur d'Orient, et dut son élévation au refus d'Aspar et de son fils Ardarius, deux seigneurs très-puissans, qui étaient ariens très-zélés, et par cette raison n'osèrent prendre le diadème. Ils firent tomber le choix sur Léon, qu'ils espéraient gouverner. Il était originaire de Thrace ; sa piété, sa prudence, et une valeur singulière, lui méritèrent le surnom de Grand. Il n'avait point d'étude, parce qu'il avait fait la guerre dès son enfance ; mais il avait beaucoup d'esprit naturel et une grande élévation dans les sentimens. Aspar, patrice de Constantinople, et général de grande réputation, contribua, comme je viens de le dire, à le placer sur le trône impérial ; mais avant de le faire proclamer, il lui fit promettre, pour l'un de ses fils, la dignité de césar.

Ricimer avait attendu, pour placer Majorien sur le trône d'Occident, qu'on eût donné un successeur à Marcien. Avant de le faire proclamer, il s'était fait donner le titre de patrice, et à Majorien le commandement des armées, pour lui frayer le chemin du trône im-

périal, qu'il obtint quelques mois après à Ravenne du consentement du sénat, du peuple et de l'armée. Il était encore jeune, fort adroit dans tous les exercices militaires, actif et vigilant, infatigable, et d'une extrême intrépidité. Il avait servi d'abord sous Aëtius, puis il s'était lié d'une étroite amitié avec Ricimer, et entra dans son complot contre Avitus. La sagesse des lois qu'il publia au commencement de son règne, fit concevoir de grandes espérances de son administration. Ses exploits contre les Vandales, qu'il défit dans la Campanie, lui inspirèrent le dessein de passer en Afrique; il fit construire jusqu'à trois cents vaisseaux pour aller attaquer Genseric. En attendant qu'il eût fait tous ses préparatifs, il passa dans les Gaules, défit les Visigoths qui avaient enlevé quelques provinces de l'empire, donna la paix à Théodoric; et s'étant attaché les Visigoths, et quelques autres barbares dont il comptait grossir l'armée pour l'Afrique, il passa en Espagne, du côté de Carthagène, où sa flotte l'attendait; mais les Vandales, avertis par des traîtres, vinrent attaquer les vaisseaux et en enlevèrent un grand nombre. Ce malheur fit échouer une entreprise qui eût

pu faire recouvrer l'Afrique à l'empire, et Majorien repassa en Italie.

Dans cette année, l'an 460, mourut à Jérusalem la célèbre Eudoxie, veuve de Théodose II. Elle protesta publiquement, à l'article de la mort, contre l'injustice des soupçons qu'on avait inspiré à son mari sur sa fidélité. Elle avait soixante-sept ans, et n'avait point cessé de cultiver les lettres. Elle laissa entre autres ouvrages, un poëme sur la vie de Jésus-Christ, intitulé les *Centons d'Homère*, parce qu'il était composé de vers pris dans les œuvres de ce grand poëte, et une traduction en vers des cinq livres de Moïse, des livres de Josué, des juges et de Ruth.

La confiance qu'on avait en la sagesse de Majorien, et les espérances qu'il donnait de rendre à l'empire une partie de son ancienne splendeur, allumèrent la jalousie de Ricimer, et lui firent craindre la perte de son crédit sous un maître si capable de gouverner par lui-même. Il forma le projet de le dépouiller de l'empire, et se concerta pour l'exécution de ce dessein avec Libius-Severus, à qui il promit de le placer sur le trône impérial. En conséquence, lorsque Majorien rentra en Italie, Ricimer fut au devant

de lui avec son armée, comme pour lui faire honneur, il le joignit à Tortone, et s'étant saisi de sa personne, il lui ôta la pourpre, et cinq jours après le fit mourir. Il avait régné un peu plus de quatre ans.

Le traître et ambitieux Ricimer ne fit pas sur-le-champ proclamer Libius-Severus, il paraît qu'il voulût sonder auparavant les dispositions du sénat, et s'assurer le consentement de l'empereur d'Orient. Ce ne fut que trois mois après la mort de Majorien que Severus fut proclamé à Ravenne : il était de la Lucanie, dans le royaume de Naples. C'est tout ce qu'on sait de sa naissance, et l'on ignore par quels grades il s'était mis à portée d'être élevé à la puissance souveraine. Tout annonce qu'il n'avait que des talens médiocres, et que ce fut ce qui détermina Ricimer à le revêtir de la pourpre pour régner sous son nom. Le mépris qu'on eut pour ce nouvel empereur attira sur l'empire d'Occident des calamités qui avancèrent sa ruine. D'un côté, Genseric, roi des Vandales, couvrait les mers de ses vaisseaux, et portait partout la désolation ; de l'autre, le comte Egidius, qui commandait dans les Gaules pour les Romains, avait ras-

semblé une puissante armée de Gaulois qui avaient servi sous Majorien, et se proposait de passer en Italie pour venger la mort de ce prince; mais pendant qu'il faisait ses préparatifs, les Visigoths prirent les armes, et l'obligèrent de tourner ses forces contre eux. Dans ces fâcheuses conjonctures, le sénat romain implora le secours de l'empereur Léon, et n'en put rien obtenir en ce moment. Il envoya aussi des ambassadeurs à Marcellin, qui avait usurpé la souveraineté de la Dalmatie, et refusait de reconnaître Sévère. On dit que Léon l'engagea à se rendre maître de la Sardaigne, dont les Vandales venaient de s'emparer. Genseric n'avait point renoncé à ses prétentions sur les biens de Valentinien III, qui, selon lui, devaient revenir à Eudoxie, fille de cet empereur, qu'Unnéric, fils de Genseric, avait épousée. Ces prétentions servirent de prétexte au roi des Vandales pour faire des descentes en Italie, et aussitôt que Sévère fut placé sur le trône, il recommença ses pirateries, sans égard pour les remontrances que lui fit faire Ricimer sur l'infraction d'un traité qu'il avait fait en dernier lieu avec Majorien. Léon lui envoya de son côté des ambassadeurs pour le presser

de mettre fin aux ravages qu'il faisait dans l'Italie et la Sicile, et en même temps pour lui redemander les princesses, femme et filles de Valentinien. Genseric refusa de se prêter au premier article de ses demandes ; mais il lui renvoya l'impératrice avec la princesse Placidie, et retint la jeune Eudoxie, femme d'Unnéric.

L'empereur Léon maria Placidie avec Olybrius, sénateur romain, d'une grande naissance, qui s'était retiré à Constantinople dans le temps que Genseric saccagea Rome, et qui depuis fut empereur d'Occident.

Dans la même année, l'an 463, le comte Agrippin, l'un des principaux seigneurs des Gaules, livra aux Visigoths la ville de Narbonne qui lui appartenait. Il n'eut d'autre motif que de servir Théodoric contre Egidur, dont il était ennemi ; mais ce général fut vengé dans une bataille donnée près d'Orléans, et où fut tué Frédéric, frère de Théodoric. Peu de temps après une formidable armée d'alains pénétra dans l'Italie par les Alpes Juliennes, sous la conduite de leur roi Beorgeor. Ils furent taillés en pièces auprès de Bergame par le général Ricimer, et leur

roi demeura sur le champ de bataille.

L'année suivante, l'an 465, l'empereur Sévère mourut à Rome, après environ quatre ans de règne, et l'on fut assez généralement persuadé que Ricimer l'avait fait empoisonner. Cet ambitieux qui ne pouvait souffrir un maître, et que sa qualité d'arien empêchait toujours de se faire déclarer empereur, voulant en conserver l'autorité, différa le plus qu'il put à remplacer Sévère. L'empire d'Occident vaqua pendant plus d'un an; mais les Romains qui voulaient avoir un empereur en Italie, s'ennuyant des longueurs de Ricimer, s'adressèrent à l'empereur Léon, et s'en remirent à son choix. Il leur envoya Anthémius, né dans la Galatie, d'une famille illustre, homme riche et puissant, général des armées d'Orient, et recommandable par ses vertus. Il avait épousé une fille de l'empereur Marcien, qui se nommait Euphémie. Léon lui donna une armée, et il fut proclamé à quelques milles de Rome; mais pour gagner Ricimer, dont on redoutait toujours la grande puissance, le nouvel empereur consentit à lui donner en mariage une de ses filles. L'empereur Léon députa aussitôt vers Genseric pour lui notifier l'élection

d'Anthémius, et lui faire entendre que s'il ne cessait ses ravages, il lui déclarerait la guerre. La menace, loin d'intimider Genseric, ne fit que rendre ses courses plus actives, et les deux empereurs firent de leur côté les préparatifs nécessaires pour les réprimer.

Dans cette même année, Théodoric, roi des Visigoths, qui avait étendu son royaume depuis l'Aquitaine jusque dans l'Espagne, fut assassiné à Toulouse par Euric, son frère cadet, qui, par ce meurtre, vengea la mort de Thorismond, que Théodoric avait fait égorger. Euric monta sur le trône, et les désordres que causaient dans l'empire d'Occident les fréquens changemens de maîtres, lui firent concevoir l'espérance de s'emparer de toutes les provinces que les Romains possédaient dans l'Espagne et dans les Gaules. Ainsi, comme vous le voyez ma chère Aline, tout accablait ce malheureux empire. Euric prit d'abord les villes de Pampelune et de Sarragosse en Espagne, et sans s'arrêter, il attaqua les provinces des Gaules. Anthémius appela au secours des Romains les Bretons, nouvellement sortis de la Grande-Bretagne, et qui s'étaient établis vers l'embouchure de la Loire. Riotime, leur roi,

s'avança jusque dans le Berri à la tête de douze mille hommes. Euric vint au-devant de lui avec une forte armée, et le tailla en pièces avant qu'il eut joint l'armée impériale. Il se retira chez les Bourguignons, alors alliés des Romains, avec ce qui put échapper aux vainqueurs.

Cependant Léon envoya en Afrique, contre Genseric, la plus nombreuse flotte qu'on eût jamais équipée. Elle contenait, outre un grand nombre de marins, cent mille hommes de troupes de débarquement; Léon en donna le commandement à Basilique, frère de l'impératrice Vérine, qui s'était signalé en plusieurs combats contre les Scythes. Ce général ayant attaqué les vaisseaux de Genseric, en coula plusieurs à fond, et fut mettre le siége devant Carthage. Il eût pu détruire la puissance de Genseric, s'il ne se fût laissé gagner par le patrice Aspar, mécontant de Léon, et qui, voulant le déposséder, fit espérer à Basilique les secours qui dépendraient de lui pour le placer sur le trône d'Orient. Basilique, le plus avare des hommes, accorda pour une somme d'argent une trève de cinq jours que lui demanda Genseric, sous le prétexte, disait-il, de penser aux

moyens de donner à l'empereur une satisfaction convenable ; il en profita pour mettre en mer tout ce qu'il avait de vaisseaux : il y joignit un grand nombre de brulots, et ayant pris le dessus du vent, il s'avança contre la flotte romaine, en brûla une partie, et prit beaucoup de vaisseaux. Cet échec força Basilique de retourner à Constantinople ; assez embarrassé de son personnage, il se réfugia dans l'église de Sainte-Sophie, pour éviter la punition que méritait son imprudence ou sa trahison. Cependant à la prière de l'impératrice, sa sœur, on lui fit grâce de la vie, et il fut seulement exilé dans la Thrace.

Léon ne pouvait ignorer la perfidie d'Aspar, mais il lui devait l'empire, et il avait d'ailleurs de fortes raisons de le ménager. Ce général, qui était goth ou alain d'origine, avait à sa dévotion toutes les armées presqu'entièrement composées de barbares, et n'avait pas moins d'autorité en Orient que Ricimer en avait en Occident ; pour s'attacher par de nouveaux liens ce redoutable général, Léon, au lieu de le punir, créa césar l'un de ses fils, nommé Patricius ; c'était le désigner son successeur, et il s'engagea de plus à lui faire épouser

Léontia, l'une de ses filles. Il avait marié Ariane, sa fille aînée, à Zénon, l'un de ses généraux, né dans l'Isaurie.

Vers ce temps les Huns firent une irruption dans la Thrace; Léon envoya Zénon contre eux. Aspar, transporté de jalousie contre ce général, conspira secrètement sa mort. Zénon en fut averti, et il s'enfuit à Sardique, dans la nouvelle Dace. L'empereur craignant pour lui-même les fureurs d'Aspar, se détermina, par le conseil de Zénon, à se défaire de lui. Il le fit tuer dans son palais par les eunuques, avec Ardubarius, son fils aîné. Patricius fut blessé et ne mourut pas: Léon lui ôta Léontia, sa fille, et un troisième fils d'Aspar, nommé Herméneric, sauva sa vie en prenant la fuite. Ces tragédies excitèrent dans Constantinople des mouvemens tumultueux parmi les Goths attachés à la famille d'Aspar, et il en serait arrivé de grands désordres, si Zénon et Basilique, qui accoururent sur-le-champ au secours de l'empereur, n'eussent dissipé les barbares.

L'empereur Anthémius ne fut pas aussi heureux contre Ricimer que Léon l'avait été contre Aspar. Ni l'alliance qu'il avait contractée avec cet ambitieux

et perfide général, en lui faisant épouser sa fille, ni les bienfaits dont il l'avait comblé, ne purent contenir Ricimer dans les devoirs d'un sujet; sa passion de dominer était sans cesse fortifiée par ses succès dans ses expéditions militaires, et son orgueil l'entraîna à se révolter ouvertement contre Anthémius. Il vint l'assiéger dans Rome. Le peuple fut partagé entre les sujets fidèles et les partisans de Ricimer. Ceux-ci proclamèrent Olybrius, qui, depuis peu, avait été envoyé en Italie par Léon. Bilimer, qui commandait les troupes romaines dans les Gaules, accourut au secours d'Anthémius; mais il fut défait et tué par Ricimer, près du pont d'Adrien, aujourd'hui le pont Saint-Ange. Le vainqueur ne trouvant plus de résistance pour entrer dans Rome, y fit massacrer Anthémius, et livra la ville à la rapacité et à la cruauté de ses soldats.

Olybrius mourut sept mois après avoir été revêtu de la pourpre, et ne laissa qu'une fille de Placidie, fille de Valentinien III. Ricimer était mort peu auparavant d'une douloureuse maladie d'entrailles, qui l'emporta deux mois après le sac de Rome.

Le sénat ne se pressa point de donner

un successeur à Olybrius ; mais Gondibaud, petit-fils de Ricimer, général des armées romaines, et à qui Olybrius avait conféré le titre de patrice, se crut en droit de disposer de l'empire, et fit proclamer un certain Glycérius, dont la naissance est inconnue. Léon refusa de le reconnaître, et envoya en Italie, à la tête d'une armée, Julius-Népos, fils de Népotien, né dans la Dalmatie. Avant son départ, il lui fit épouser une nièce de l'impératrice Vérine ; et dès qu'il fut arrivé à Ravenne il le fit proclamer empereur. Le nouveau souverain prit aussitôt le chemin de Rome, et ayant rencontré Glycérius à Porto, vers l'embouchure du Tibre, il le dépouilla de la pourpre, et lui conserva la vie ; mais pour lui ôter tout moyen de remonter sur le trône, il le fit entrer dans la cléricature, et peu de temps après lui procura l'évêché de Salone dans la Dalmatie.

L'empereur Léon sentait que sa fin approchait ; et comme il n'avait que des filles, il nomma pour lui succéder son petit-fils Léon II, par préférence à Zénon son gendre, dont les mœurs, le caractère autant que sa laideur, et sa mauvaise physionomie, avaient indisposé le sénat et le peuple. On détestait d'ailleurs

généralement la nation des Isaures, dont l'empire avait éprouvé la barbarie et la férocité. Léon mourut d'une dissenterie, après dix-sept ans de règne, l'an 474.

Léon II fut reconnu auguste sans la moindre difficulté; mais Zénon, par ses intrigues, parvint à obtenir le consentement du sénat pour être déclaré le collègue de son fils, qui était encore enfant.

Euric, roi des Visigoths dans les Gaules, continuait à étendre ses fonctions aux dépens de l'empire romain; et pendant que Népos était occupé à enlever le trône à Glycérius, il poussa ses conquêtes jusqu'à Clermont, capitale de l'Auvergne. Il y mit le siége et ne put vaincre la résistance de la garnison, commandée par Ecdicius, fils de l'empereur Avitus, personnage également célèbre par sa valeur et par sa piété. Népos, informé de son mérite, lui envoya des lettres de général; et après quelques négociations infructueuses avec Euric, il détermina ce prince à faire la paix, mais à condition qu'on lui abandonnerait la ville et le district de Clermont.

Népos appela auprès de lui Ecdicius, et envoya en sa place, pour commander l'armée romaine, Oreste, né sujet de

l'empire, dont il estimait l'esprit et la capacité. Cet Oreste lui fit bientôt connaître qu'il était indigne de sa confiance. C'était un homme sans foi, qui ne se vit pas plutôt à la tête d'une armée, qu'au lieu de marcher vers les Gaules, il tourna ses armes contre son maître et son bienfaiteur. Au premier avis de sa révolte, Népos s'enferma dans Ravenne; et ne se trouvant pas en état de s'y défendre long-temps, il s'enfuit par mer à Salone, dans la Dalmatie. Il y trouva Glycérius, qu'il avait lui-même déposé, et qui occupait alors le siége épiscopal. Que de réflexions durent faire ces deux victimes du caprice du sort sur les vicissitudes de la fortune!

Oreste, en possession de l'empire par la fuite de Népos, au lieu de se placer lui-même sur le trône, préféra y mettre son fils appelé Romulus; il le fit proclamer à Ravenne; et comme il était encore enfant, il lui donna, au lieu du titre d'auguste, le nom diminutif d'Augustule. Se contentant de gouverner sous l'autorité de son fils, Oreste ne prit point d'autre titre que celui de patrice, qu'il avait obtenu depuis long-temps.

Le jeune Léon, empereur d'Orient, ne régna que dix mois; il mourut de

maladie, et l'on soupçonna son père d'avoir avancé ses jours pour régner seul sans concurrence. L'empire d'Orient ne tarda pas à être attaqué par les Ostrogoths, qui occupaient une partie de la Pannonie. Ils envahirent la Mœsie sous la conduite de leur roi Théodemir, père du célèbre Théodoric qui, dans la suite, fut roi d'Italie. Ils enlevèrent Naïsse et d'autres places, pénétrèrent dans la Thessalie; et déjà Théodemir faisait le siége de Thessalonique, lorsqu'on le fit consentir à faire la paix en lui abandonnant une partie de la Thrace. Cette négociation fut conduite par le commandant de la Thessalie, pendant que Zénon, uniquement livré à la paresse et à la volupté, ne pensait qu'à écarter loin de lui les peines et les soucis qui environnent le trône. Son indolence ne tarda point à être punie: l'impératrice Vérine, sa belle-mère, qui avait beaucoup contribué à le faire associer à l'empire, irritée du refus d'une grâce qu'elle lui avait demandée, excita une sédition dans Constantinople; et, de concert avec quelques sénateurs, mit sur le trône Basilique son frère. Zénon, aussi lâche que voluptueux, sans songer à se défendre, emporta ce qu'il put enlever de riches-

ses, et alla chercher sa sûreté dans les montagnes de l'Isaurie, où l'impératrice Ariane le suivit. Basilique ayant pris la pourpre l'an 475, donna le titre d'auguste à Zénonide sa femme, déclara césar Marcus son fils, et se l'associa peu de jours après sous le titre d'empereur.

Pour affermir sur le trône le jeune Augustule, Oreste fit alliance avec Genseric, roi des Vandales; mais comme les armées romaines étaient presque toutes composées de différentes troupes d'alains, de goths, d'hérules et d'autres barbares du nord, plus portés à donner la loi qu'à la recevoir, et assez forts pour se faire obéir, ils prétendirent que toutes les terres d'Italie devaient leur appartenir, et demandèrent qu'on leur en abandonnât au moins la troisième partie. Oreste les ayant refusés, ils se soulevèrent et mirent à leur tête l'un d'eux nommé Odoacre, selon les uns roi des Scythes nommés Turcilinges, mais plus généralement connu sous le nom de roi des Hérules. Ce nouveau conquérant ayant soulevé contre Oreste les différentes nations qui servaient dans les armées romaines, attaqua l'Italie, prit Oreste dans Pavie, et lui fit tran-

cher la tête. Odoacre s'empara de Ravenne et de Rome sans trouver de résistance ; et le jeune Augustule étant tombé entre ses mains, il lui laissa la vie par pitié, et l'envoya dans un château de la Campanie où il le fit garder, et lui assigna une pension de six mille livres d'or.

Toute l'Italie reçut la loi d'Odoacre ; mais il ne voulut point prendre la pourpre impériale, et se contenta du titre de roi d'Italie. Ainsi finit l'empire d'Occident l'an 476 de J. C., environ cinq cent sept ans après la bataille d'Actium, qui fonda l'empire romain, et douze cent vingt-neuf ans après la fondation de Rome.

On n'a pas manqué d'observer que l'empire commença par Auguste, et finit par un prince du même nom ; mais en diminutif de nom comme de puissance.

Romulus-Augustule fut en effet un bien faible rejeton de la puissance des Césars ; et s'il réunit en sa personne les noms du fondateur de la monarchie et celui du fondateur de l'empire, il n'en eut pas pour cela un plus grand éclat. On ne peut dire même que son règne eut celui d'un astre qui jette à son cou-

cher quelques reflets de lumière. L'empire n'était plus qu'un vain nom ; sa chute s'était préparée graduellement ; les dernières révolutions, les fréquens changemens de maîtres avaient tellement affaibli le corps de l'état et l'amour des peuples pour leur souverain, qu'on dut moins s'étonner de voir la superbe Rome devenir l'esclave d'un barbare. N'était-elle pas en effet depuis longtemps le jouet des passions, la cupidité des uns et l'avarice des autres ? n'avait-elle point réduit le sénat à recevoir la loi du plus fort, et à couronner tour à tour le vainqueur et le vaincu si la chance tournait en sa faveur ?

Ces diverses vicissitudes, ma chère Aline, ces alternatives fréquentes préparèrent les esprits à l'anéantissement que nous venons de voir s'effectuer. L'imprudence d'admettre de grands essaims de barbares sur les terres de l'empire, et d'en avoir dans les armées romaines des corps considérables, séparés et commandés par des chefs de leur propre nation, devait nécessairement amener sa dissolution. On dira que l'admission de ces troupes était nécessité par les circonstances, et sur-tout par l'indiscipline des soldats romains ; c'est

positivement ce qui causa la ruine de ce puissant état. Le luxe, la mollesse et l'ambition des grands l'avait commencée ; la corruption des troupes, la faiblesse et l'imbécillité des princes qui se laissèrent mener par d'infidèles ministres, achevèrent de détruire l'amour de la patrie et tous les sentimens qui avaient élevé les Romains au-dessus de tous les peuples de la terre. Les nations admises parmi eux devinrent, comme vous l'avez vu, plus puissantes que les Romains mêmes ; et après s'être mises en état de résister aux empereurs et de disposer de l'empire, ils finirent par l'asservir.

Grand sujet de réflexion, ma chère Aline, que de voir les barbares devenir les maîtres de ceux qui les avaient appelés pour les servir ! Exemple qui doit apprendre à redouter le trop grand nombre de troupes auxiliaires, et porter chaque peuple à se conserver toujours en état de faire lui-même sa principale défense.

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

LETTRE XII. — Règnes du jeune Gordien, de Philippe, de Décius, de Gallus et de Valérien. — Evénemens qui suivirent la captivité de cet empereur. — Anarchie dans l'empire pendant toute la durée du règne de Gallien. *Page* 1

LETTRE XIII. — Règne d'Aurélius-Claudius. — Rétablissement de la gloire de l'empire sous Aurélien son successeur. — Evénemens incidens. — Odénat et Zénobie. 37

LETTRE XIV. — Suite des empereurs romains. — Probus, Carus et Dioclétien. 65

LETTRE XV. — Commencement du quatrième siècle. — Règnes des empereurs Galérien, Constance, Maximin, Sévère, Maxence, Licinius et Constantin. 95

LETTRE XVI. — Suites du partage de l'empire entre les enfans de Constantin. — Règnes de Constantin-le-Jeune, Constance, Constant, Magnence, Décence, Véranion et Julien l'apostat. 138

LETTRE XVII. — Règnes de Jovien, Valentinien

et Valens. — Partage solennel de l'empire romain en empires d'Orient et d'Occident. — Suites de ce partage. — Usurpation de Procope, Gratien et Valentinien-le-Jeune. *Page* 181

LETTRE XVIII. — Règnes de Théodose-le-Grand, Valentinien, Maxime, Arcadius et Honorius. 215

LETTRE XIX. — Honorius et Théodose-le-jeune. 260

LETTRE XX. — Suite du règne de Théodose. — Valentinien-le-Jeune, Pulchéric et Marcien. 290

LETTRE XXI. — Pétronius, Avitus, Majorien, Sévère, Flavius, Anthémius, Olybrius, Julius-Népos, Léon II, Zénon et Romulus-Augustulus. 332

FIN DE LA TABLE.

Biblioteca Nazionale Fondo Palatino Firenze

553849

3698